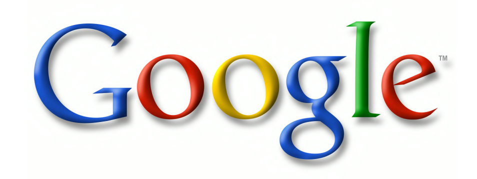
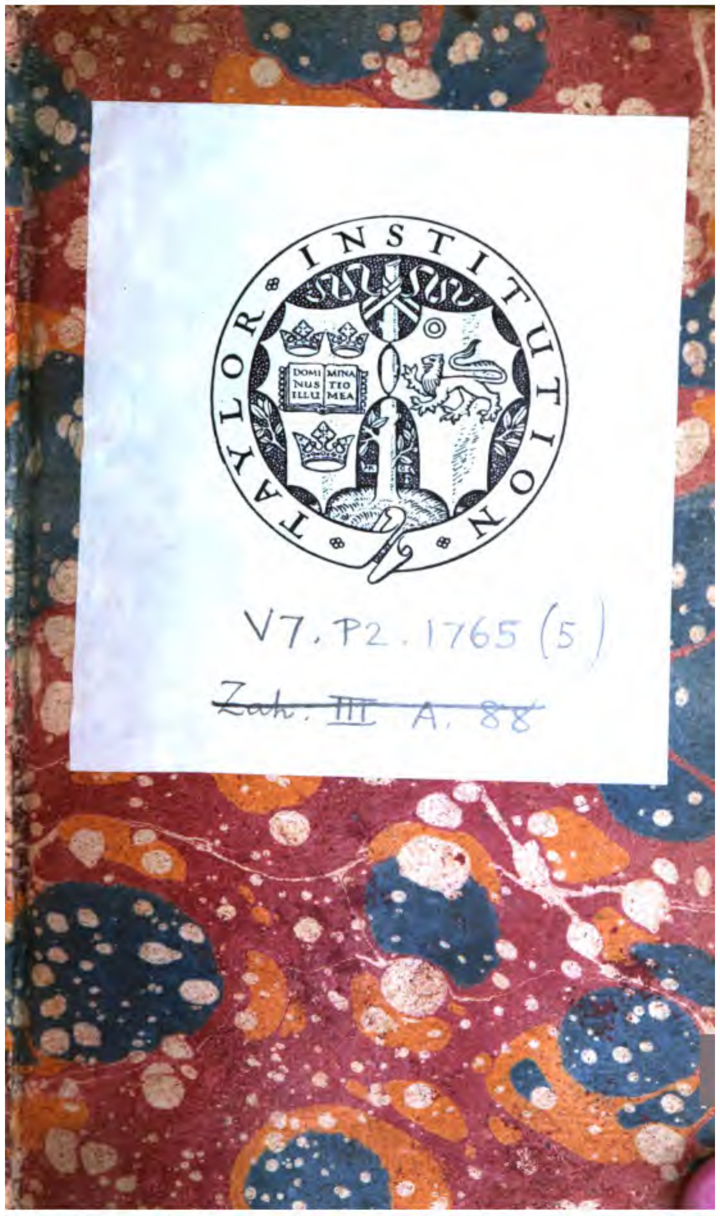






Fortis ut Samson


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

LA

PHILOSOPHIE

DE

L'HISTOIRE.

Par feu l'Abbé BAZIN.



A UTRECHT,

Aux dépens de la Compagnie.

MDCCLXV.

A TRÈS-HAUTE

ET TRÈS AUGUSTE PRINCESSE

CATHERINE SECONDE,

IMPÉRATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES,

PROTECTRICE DES ARTS

ET DES SCIENCES;

DIGNE PAR SON ESPRIT DE JUGER

DES ANCIENNES NATIONS,

COMME-ELLE EST DIGNE

DE GOUVERNER LA SIENNE.

Offert très-humblement par le Neveu de L'AUTEUR.

TABLE
DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

PHILOSOPHIE

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

VOUS voudriez que des philoſophes euſſent écrit l'hiſtoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philoſophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, & vous n'avez guères trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer enſemble ; eſſayons de déterrer quelques monuments précieux ſous les ruines des ſiècles.

Commençons par examiner ſi le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il eſt aujourd'hui.

Il ſe peut que notre monde ait ſubi autant de changements que les états ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terreins immenſes chargés aujourd'hui de grandes villes & de riches moiſſons. Vous ſavez que ces lits profonds de coquillages qu'on trouve en Touraine, & ailleurs, ne peuvent y avoir été dépoſés que très-lentement par le flux de

la mer dans une longue ſuite de ſiécles. La Touraine, la Bretagne, la Normandie, les terres contigues ont été partie de l'Océan bien plus long-tems qu'elles n'ont été des provinces de France & des Gaules.

Les ſables mouvants de l'Afrique ſeptentrionale & des bords de la Syrie voiſins de l'Egypte, peuvent-ils être autre choſe que les ſables de la mer qui ſont demeurés amoncelés quand la mer s'eſt peu à peu retirée ? Hérodote qui ne ment pas toujours, nous dit ſans doute une très-grande vérité, quand il raconte que ſuivant le récit des prêtres de l'Egypte, le Delta n'avait pas été toujours terre. Ne pouvons-nous pas en dire autant des contrées toutes ſablonneuſes qui ſont vers la mer Baltique ? Les Ciclades n'atteſtent-elles pas aux yeux mêmes, par tous les bas fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aiſément ſous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du continent ?

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Caribde & de Scilla, dangereux encore aujourd'hui pour les petites barques, ne ſemble-t-il pas nous aprendre que la Sicile était autrefois jointe à L'Appulie, comme l'antiquité l'a toujours cru ? Le mont Véſuve & le mont Etna ont les mêmes fondements ſous la mer qui les ſépare. Le Véſuve ne commença d'être un volcan dangereux que quand l'Etna ceſſa

de l'être ; l'un des deux soupiraux jette encore des flammes quand l'autre est tranquille. Une secousse violente abîma la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe sait que la mer a englouti la moitié de la Frise. J'ai vu il y a quarante ans les clochers de dix-huit villages près du Mordik qui s'élevaient encore au-dessus de ses inondations, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il est sensible que la mer abandonne en peu de temps ses anciens rivages. Voyez Aiguemorte, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports & qui ne le sont plus. Voyez Damiette où nous abordâmes du temps des Croisades, & qui est actuellement à dix milles au milieu des terres ; la mer se retire tous les jours de Rozette. La nature rend par-tout témoignage de ces révolutions ; & s'il s'est perdu des étoiles dans l'immensité de l'espace, si la septiéme des Pleyades est disparue depuis long-tems, si plusieurs autres se sont évanouies aux yeux dans la voye lactée, devons-nous être surpris que notre petit globe subisse des changements continuels ?

Je n'oserais pourtant assurer que la mer ait formé ou même cotoyé toutes les montagnes de la terre. Les coquilles trouvées près de ces montagnes peuvent avoir été le logement des petits testacées qui habitaient des lacs ; & ces lacs qui ont dispa-

ru par des tremblements de terre, se seront jettés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon, les pierres étoilées, les lenticulaires, les judaïques, les glossopétres, m'ont paru des fossiles terrestres. Je n'ai jamais osé penser que ces glossopétres pussent être des langues de chien marin, & je suis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes sont venues déposer leur *concas veneris* sur un rivage, que de croire que des milliers de chiens marins y sont venus aporter leurs langues.

Gardons-nous de mêler le douteux au certain, & le faux avec le vrai; nous avons assez de preuves des grandes révolutions du globe, sans en aller chercher de nouvelles.

La plus grande de toutes ces révolutions seroit la perte de la terre Atlantique, s'il était vrai que cette partie du monde eût existé. Il est vraisemblable que cette terre n'était autre chose que l'isle de Madère, découverte peut-être par les Phéniciens, les plus hardis navigateurs de l'antiquité, oubliée ensuite, & enfin retrouvée au commencement du quinzieme siècle de notre Ere vulgaire.

Enfin il paraît évident, par les échancrures de toutes les terres que l'Océan baigne, par ces golphes que les irruptions de la mer a formés, par ces archipels semés au milieu des eaux, que les deux hémisphères ont perdu plus de deux mille lieues

de terrein d'un côté, & qu'ils l'ont regagné de l'autre.

CHAPITRE II.

Des différentes Races d'Hommes.

CE qui eſt plus intéreſſant pour nous, c'eſt la différence ſenſible des eſpeces d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre monde.

Il n'eſt permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains, ſoient des races entierement différentes.

Il n'y a point de voyageur inſtruit qui en paſſant par Leide, n'ait vu la partie du *reticulum mucoſum* d'un nègre diſſéqué par le célèbre Ruish. Tout le reſte de cette membrane eſt dans le cabinet des raretés à Pétersbourg. Cette membrane eſt noire, & c'eſt elle qui communique aux nègres cette noirceur inhérente, qu'ils ne perdent que dans les maladies qui peuvent déchirer ce tiſſu, & permettre à la graiſſe échapée de ſes cellules de faire des taches blanches ſous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lévres toujours groſſes, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la meſure même de leur intelligence, mettent entr'eux & les autres eſpèces d'hom-

mes des différences prodigieuſes; & ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'eſt que des nègres & des nègreſſes tranſportés dans les pays les plus froids, y produiſent toujours des animaux de leur eſpèce, & que les mulâtres ne ſont qu'une race batarde d'un noir & d'une blanche, ou d'un blanc & d'une noire, comme les ânes ſpécifiquement différents des chevaux produiſent des mulets par l'accouplement avec des cavales.

Les Albinos ſont à la vérité une nation très-petite & très-rare; ils habitent au milieu de l'Afrique. Leur faibleſſe ne leur permet guères de s'écarter des cavernes où ils demeurent; cependant les nègres en attrapent quelquefois, & nous les achetons d'eux par curioſité. J'en ai vu deux, & mille Européens en ont vu. Prétendre que ce ſont des nègres nains, dont une eſpèce de lèpre a blanchi la peau, c'eſt comme ſi on diſait que les noirs eux-mêmes ſont des blancs que la lèpre a noircis. Un Albino ne reſſemble pas plus à un nègre de Guinée qu'à un Anglais ou à un Eſpagnol. Leur blancheur n'eſt pas la nôtre, rien d'incarnat, nul mélange de blanc & de brun, c'eſt une couleur de linge, ou plutôt de cire blanchie; leurs cheveux, leurs ſourcils ſont de la plus belle & de la plus douce ſoie; leurs yeux ne reſſemblent en rien à ceux des autres hommes, mais

ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils reſſemblent aux Lapons par la taille, à aucune nation par la tête, puiſqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles, & ils n'ont d'homme que la ſtature du corps, avec la faculté de la parole & de la penſée dans un degré très-éloigné du nôtre.

Le tablier que la nature a donné aux Caffres, & dont la peau lâche & molle tombe du nombril à la moitié des cuiſſes, le teton noir des femmes Samoyèdes, la barbe des hommes de notre continent, & le menton toujours imberbe des Américains, ſont des différences ſi marquées, qu'il n'eſt guères poſſible d'imaginer que les uns & les autres ne ſoient pas des races différentes.

Au reſte, ſi l'on demande d'où ſont venus les Américains, il faut auſſi demander d'où ſont venus les habitans des Terres Auſtrales, & on a déjà répondu que la Providence qui a mis des hommes dans la Norvége, en a planté auſſi en Amérique & ſous le cercle polaire méridional, comme elle y a planté des arbres, & fait croître de l'herbe.

Pluſieurs ſavants ont ſoupçonné que quelques races d'hommes, ou d'animaux approchants de l'homme, ont péri; les Albinos ſont en ſi petit nombre, ſi faibles, & ſi maltraités par les nègres, qu'il eſt à craindre que cette eſpèce ne ſubſiſte pas encore long-tems.

Il eſt parlé de ſatires dans preſque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur exiſtence ſoit impoſſible ; on étouffe encore en Calabre quelques monſtres mis au monde par des femmes. Il n'eſt pas improbable que dans les pays chauds, des ſinges aient ſubjugué des filles. Hérodote au livre II, dit, que dans ſon voyage en Egypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mandès ; & il appelle toute l'Egypte en témoignage. Il eſt défendu dans le Lévitique au chap. 17 de commettre des abominations avec les boucs & avec les chévres. Il faut donc que ces accouplements aient été communs, & juſqu'à ce qu'on ſoit mieux éclairci, il eſt à préſumer que des eſpèces monſtrueuſes ont pu naître de ſes amours abominables ; mais ſi elles ont exiſté, elles n'ont pu influer ſur le genre humain, & ſemblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes, (ſi vous faites abſtraction de cette ligne de deſcendants d'Adam conſacrée par les livres Juifs,) il eſt vraiſemblable que toutes les races humaines ont joui d'une vie à peu près auſſi courte que la nôtre, comme les animaux, les arbres, & toutes les productions de la nature ont toujours eu la même durée.

Mais il faut obſerver que le commerce

n'ayant pas toujours apporté au genre humain les productions & les maladies des autres climats, & les hommes ayant été plus robustes & plus laborieux dans la simplicité d'un état champêtre pour lequel ils sont nés, ils ont dû jouir d'une santé plus égale, & d'une vie un peu plus longue que dans la molesse, ou dans les travaux mal sains des grandes villes; c'est-à-dire que si dans Constantinople, Paris & Londres, un homme sur vingt mille arrive à cent années, il est probable que vingt hommes sur vingt mille atteignaient autrefois cet âge. C'est ce qu'on vit dans plusieurs endroits de l'Amérique où le genre humain s'était conservé dans l'état de pure nature.

La peste, la petite vérole que les caravanes Arabes communiquèrent avec le temps aux peuples de l'Asie & de l'Europe, furent long-tems inconnues. Ainsi le genre humain en Asie, & dans les beaux climats de l'Europe, se multipliait plus aisément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & plusieurs blessures ne se guérissaient pas à la vérité comme aujourd'hui, mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la peste, compensait tous les dangers attachés à notre nature; de sorte qu'à tout prendre il est à croire que le genre humain, dans les climats favorables, jouissait autrefois d'une vie beaucoup plus saine & plus heureuse que depuis l'établissement des grands empires.

CHAPITRE III.

De l'Antiquité des Nations.

PResque tous les peuples, mais sur-tout ceux de l'Asie, comptent une suite de siècles qui nous effraie. Cette conformité entre eux doit au moins nous faire examiner si leurs idées sur cette antiquité étaient destituées de toute vraisemblance.

Pour qu'une nation soit rassemblée en corps de peuple, qu'elle soit puissante, aguerrie, savante, il est certain qu'il faut un temps prodigieux. Voyez l'Amérique; il n'y avait que deux royaumes quand elle fut découverte, & encore dans ces deux royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reste de ce vaste continent était partagé, & l'est encore, en petites sociétés à qui les arts sont inconnus. Toutes ces peuplades vivent sous des huttes, elles se vétissent de peaux de bêtes dans les climats froids, & vont presque nues dans les tempérés. Les unes se nourrissent de la chasse, les autres de racines qu'elles pétrissent. Elles n'ont point recherché un autre genre de vie, parce qu'on *ne désire point ce qu'on ne connait pas.* Leur industrie n'a pu aller au delà de leurs besoins pressants. Les Samoyèdes, les Lapons, les habitans du nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, sont encore moins avan-

cés que les peuples de l'Amérique. La plupart des Nègres, tous les Caffres ſont plongés dans la même ſtupidité.

Il faut un concours de circonſtances favorables pendant des ſiècles pour qu'il ſe forme une grande ſociété d'hommes raſſemblés ſous les mêmes loix. Il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleraient pas ſi on ne leur aprenait à prononcer des paroles, ils ne jetteraient que des cris confus; ils ne ſe feraient entendre que par ſignes. Un enfant ne parle au bout de quelque tems que par imitation : & il ne s'énoncerait qu'avec une extrême difficulté, ſi on laiſſait paſſer ſes premieres années ſans dénouer ſa langue.

Il a fallu peut-être plus de temps pour que des hommes doués d'un talent ſingulier, aient enſeigné aux autres les premiers rudiments d'un langage imparfait & barbare, qu'il n'en a fallu pour parvenir enſuite à l'établiſſement de quelque ſociété. Il y a même des nations entières qui n'ont jamais pu parvenir à former un langage régulier & à prononcer diſtinctement; tels ont été les Troglodites au rapport de Pline. Tels ſont encore ceux qui habitent vers le Cap de Bonne-Eſpérance. Mais qu'il y a loin encore de ce jargon barbare à l'art de peindre ſes penſées ! la diſtance eſt immenſe.

Cet état de brutes où le genre humain

a été long-tems, dut rendre l'eſpèce infiniment rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvaient guères ſuffire à leurs beſoins, & ne s'entendant pas ils ne pouvaient ſe ſecourir. Les bêtes carnaſſieres ayant plus d'inſtinct qu'eux, devaient couvrir la terre, & dévorer une partie de l'eſpèce humaine.

Les hommes ne pouvoient ſe défendre contre les animaux féroces, qu'en lançant des pierres, & en s'armant de groſſes branches d'arbres ; & de là, peut-être, vint cette notion confuſe de l'antiquité, que les premiers héros combattaient contre les lions & contre les ſangliers avec des maſſues.

Les pays les plus peuplés furent ſans doute les climats chauds, où l'homme trouva une nourriture facile & abondante dans les cocos, les dattes, les ananas, & dans le ris qui croit de lui-même. Il eſt bien vraiſemblable que l'Inde, la Chine, les bords de l'Euphrate & du Tigre, étaient très-peuplés, quand les autres régions étaient preſque déſertes. Dans nos climats ſeptentrionaux au contraire, il était beaucoup plus aiſé de rencontrer une compagnie de loups qu'une ſociété d'hommes.

CHAPITRE IV.

De la connoiſſance de l'Ame.

QUelle notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'Ame ? Celle qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils aient entendu le catéchiſme, ou même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquièrent qu'une idée confuſe, ſur laquelle même ils ne réfléchiſſent jamais. La nature a eu trop de bonté pour eux pour en faire des métaphyſiciens ; cette nature eſt toujours & par-tout la même. Elle fit ſentir aux premières ſociétés qu'il y avait quelque être ſupérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit ſentir de même qu'il eſt dans l'homme quelque choſe qui agit & qui penſe. Elles ne diſtinguaient point cette faculté de celle de la vie.

Par quels dégrés peut-on parvenir à imaginer dans notre être phyſique un autre être métaphyſique ? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs beſoins n'étaient pas philoſophes.

Il ſe forma dans la ſuite des temps des ſociétés un peu policées, dans leſquelles un petit nombre d'hommes put avoir le loiſir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme ſenſiblement frapé de la mort de ſon père, ou de ſon frère, ou de ſa femme, ait vu dans un ſonge la perſon-

ne qu'il regrettait. Deux ou trois ſonges de cette nature auront inquiété toute une peuplade. Voilà un mort qui apparait à des vivants, & cependant ce mort rongé des vers eſt toujours en la même place. C'eſt donc quelque choſe qui était en lui, qui ſe promène dans l'air. C'eſt ſon ame, ſon ombre, ſes manes; c'eſt une figure légère de lui-même. Tel eſt le raiſonnement naturel de l'ignorance qui commence à raiſonner. Cette opinion eſt celle de tous les premiers temps connus, & doit avoir été par conſéquent celle des temps ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu ſe préſenter à des eſprits qui ne connaiſſaient que la matière. Il a falu des forgerons, des charpentiers, des maſſons, des laboureurs, avant qu'il ſe trouvât un homme qui eût aſſez de loiſir pour méditer. Tous les arts de la main ont ſans doute précédé la métaphyſique de pluſieurs ſiècles.

Remarquons en paſſant que dans l'âge moyen de la Grèce, du temps d'Homère, l'ame n'était autre choſe qu'une image aërienne du corps. Uliſſe voit dans les enfers des ombres, des manes; pouvait-il voir des eſprits purs?

Nous examinerons dans la ſuite comment les Grecs empruntèrent des Egyptiens l'idée des enfers & de l'apothéoſe des morts; comment ils crurent, ainſi que d'autres peuples, une ſeconde vie, ſans ſoup-

çonner la ſpiritualité de l'ame ; au contraire ils ne pouvaient imaginer qu'un être ſans corps pût éprouver du bien & du mal. Et je ne ſais ſi Platon n'eſt pas le premier qui ait parlé d'un être purement ſpirituel. C'eſt-là peut-être un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Mais nous n'en ſommes pas à ces tems ſi nouveaux, & nous ne conſidérons le monde que comme encore informe & à peine dégroſſi.

CHAPITRE V.

De la Religion des premiers Hommes.

Lorſqu'après un grand nombre de ſiècles quelques ſociétés ſe furent établies, il eſt à croire qu'il y eut quelque religion, quelqu'eſpece de culte groſſier. Les hommes alors uniquement occupés du ſoin de ſoutenir leur vie, ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie ; ils ne pouvaient connaître ces rapports de toutes les parties de l'univers, ces moyens, & ces fins innombrables qui annoncent aux ſages un éternel architecte.

La connoiſſance d'un Dieu créateur, rémunérateur & vengeur, eſt le fruit de la raiſon cultivée, ou de la révélation.

Tous les peuples furent donc, pendant des ſiècles, ce que ſont aujourd'hui les habitans de pluſieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de pluſieurs iſles, &

la moitié des Américains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un Dieu unique, ayant tout fait, préfent en tous lieux, exiftant par lui-même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer athées dans le fens ordinaire; car ils ne nient point l'être fuprême; ils ne le connoiffent pas; ils n'en ont nulle idée. Les Cafres prennent pour protecteur un infecte, les Nègres un ferpent. Chez les Américains, les uns adorent la Lune, les autres un arbre. Plufieurs n'ont abfolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés adoraient le foleil. Ou Mango Capac leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet aftre, ou leur raifon commencée leur avait dit qu'ils devaient quelque reconnaiffance à l'aftre qui anime la nature.

Pour favoir comment tous ces cultes ou ces fuperftitions s'établirent, il me femble qu'il faut fuivre la marche de l'efprit humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes prefque fauvages, voit périr les fruits qui la nourriffent: une inondation détruit quelques cabanes; le tonnerre en brûle quelques autres. Qui leur a fait ce mal? Ce ne peut être un de leurs concitoyens, car tous ont également fouffert. C'eft donc quelque puiffance fecrette; elle les a maltraités, il faut donc l'apaifer. Comment en venir à bout? En la fervant comme on fert ceux à qui on veut plaire, en lui faifant de petits préfents. Il y a un

ſerpent dans le voiſinage, ce pourrait bien être le ſerpent ; on lui offrira du lait près de la caverne où il ſe retire : il devient ſacré dès-lors ; on l'invoque quand on a la guerre contre la bourgade voiſine, qui de ſon côté a choiſi un autre protecteur.

D'autres petites peuplades ſe trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte & leur adoration, elles appelleront en général l'être qu'elles ſoupçonnent leur avoir fait du mal, *le Maître*, *le Seigneur*, *le Chef*, *le Dominant*.

Cette idée étant plus conforme que les autres à la raiſon commencée qui s'accroît & ſe fortifie avec le temps, demeure dans toutes les têtes quand la nation eſt devenue plus nombreuſe. Ainſi nous voyons que beaucoup de nations n'ont eu d'autre Dieu que le maître, le Seigneur. C'était Adonaï chez les Phéniciens, Baal, Milkom, Adad chez des peuples de Syrie. Tous ces noms ne ſignifient que *le Seigneur*, *le Puiſſant*.

Chaque Etat eut donc avec le temps ſa divinité tutélaire, ſans ſavoir ſeulement ce que c'eſt qu'un Dieu, & ſans pouvoir imaginer que l'Etat voiſin n'eût pas comme lui un protecteur véritable. Car comment penſer, lorſqu'on avait un ſeigneur, que les autres n'en euſſent pas auſſi ? Il s'agiſſait ſeulement de ſavoir lequel de tant de maîtres, de ſeigneurs, de Dieux, l'em-

porterait quand les nations combattraient les unes contre les autres.

Ce fut là, ſans doute, l'origine de cette opinion ſi généralement, & ſi long-tems répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la divinité qu'il avait choiſie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que dans des temps très-poſtérieurs, on la voit adoptée par les Juifs eux-mêmes. Jephté dit aux Ammonites, *ne poſſédez-vous pas de droit ce que votre ſeigneur Chamos vous a donné? Souffrez donc que nous poſſédions la terre que notre ſeigneur Adonaï nous a promiſe.*

Il y a deux autres paſſages non moins forts, ce ſont ceux de Jérémie & d'Iſaïe, où il eſt dit, *quelle raiſon a eu le ſeigneur Melkom pour s'emparer du pays de Gad?* Il eſt clair par ces expreſſions, que les Juifs, quoique ſerviteurs d'Adonaï, reconnaiſſaient pourtant le Seigneur Melkom & le ſeigneur Chamos.

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les Dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Egyptiens, je ne dis pas le bœuf Apis & le chien Anubis, mais Ammon, & les douze grands Dieux. Les Romains adorèrent tous les Dieux des Grecs. Jérémie, Amos & S. Etienne, nous aſſurent que dans le déſert pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que Moloc, Rempham & Kium, qu'ils ne firent aucun ſacrifice, ne

préſentèrent aucune offrande au ſeigneur Adonaï qu'ils adorèrent depuis. Il eſt vrai que le Pentateuque ne parle que du veau d'or, dont aucun Prophête ne fait mention; mais ce n'eſt pas ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté : il ſuffit de révérer également Moïſe, Jérémie, Amos, & S. Etienne, qui ſemblent ſe contredire, & que l'on concilie.

Ce que j'obſerve ſeulement, c'eſt qu'excepté ces temps de guerre & de fanatiſme ſanguinaire qui éteignent toute humanité & qui rendent les mœurs, les loix, la religion d'un peuple l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les nations trouvèrent très-bon que leurs voiſins euſſent leurs Dieux particuliers, & qu'elles imitèrent ſouvent le culte & les cérémonies des étrangers.

Les Juifs mêmes, malgré leur horreur pour le reſte des hommes, qui s'accrut avec le temps, imitèrent la circonciſion des Arabes & des Egyptiens, s'attachèrent comme ces derniers à la diſtinction des viandes, prirent d'eux les ablutions, les proceſſions, les danſes ſacrées, le bouc Hazazel, la vache rouſſe. Ils adorèrent ſouvent le Baal, le Belphegor de leurs autres voiſins, tant la nature & la coutume l'emportent preſque toujours ſur la loi, ſurtout, quand cette loi n'eſt pas généralement connue du peuple. Ainſi Jacob, petit-fils d'Abraham ne fit nulle difficulté d'é-

poufer deux fœurs qui étaient ce que nous appellons idolâtres & filles d'un père idolâtre. Moïfe même époufa la fille d'un Prêtre Madianite idolâtre.

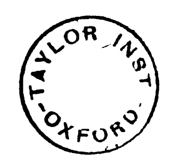
Ces mêmes Juifs qui criaient tant contre les cultes étrangers, appellèrent dans leurs livres facrés l'idolâtre Nabuchodonofor, l'oint du Seigneur, l'idolâtre Cyrus auffi l'oint du Seigneur. Un de leurs Prophêtes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. Elifée permit à l'idolâtre Naaman d'aller dans le Temple de Remnon. Mais n'anticipons rien; nous favons affez que les hommes fe contredifent toujours dans leurs mœurs & dans leurs loix. Ne fortons point ici du fujet que nous traitons; continuons à voir comment les religions diverfes s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Afie en deçà de l'Euphrate adorèrent les aftres. Les Chaldéens avant le premier Zoroaftre, rendaient hommage au foleil, comme firent depuis les Péruviens dans un autre hémifphère. Il faut que cette erreur foit bien naturelle à l'homme, puifqu'elle a eu tant de fectateurs dans l'Afie & dans l'Amérique. Une nation petite & à demi fauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreufe? elle augmente le nombre de fes Dieux. Les Egyptiens commencent par adorer Isheth ou Ifis, & ils finiffent par adorer des chats. Les premiers hommages des Romains agref-

tes sont pour Mars, ceux des Romains, maîtres de l'Europe, sont pour la Déesse de l'acte du mariage, pour le Dieu des latrines. Et cependant Cicéron & tous les Philosohpes, & tous les initiés reconnaissaient un Dieu suprême & tout-puissant. Ils étaient tous revenus par la raison au point dont les hommes sauvages étaient partis par instinct.

Les apothéoses ne peuvent avoir été imaginées que très-long-tems après les premiers cultes. Il n'est pas naturel de faire d'abord un Dieu d'un homme que nous avons vu naître comme nous, souffrir comme nous les maladies, les chagrins, les misères de l'humanité, subir les mêmes besoins humiliants, mourir & devenir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez presque toutes les nations après les révolutions de plusieurs siècles.

Un homme qui avait fait de grandes choses, qui avait rendu des services au genre humain, ne pouvait être à la vérité regardé comme un Dieu par ceux qui l'avaient vu trembler de la fièvre, & aller à la garderobe; mais les enthousiastes se persuadèrent qu'ayant des qualités éminentes il les tenait d'un Dieu, qu'il était fils d'un Dieu: ainsi les Dieux firent des enfans dans tout le monde; car sans compter les rêveries de tant de peuples qui précédèrent les Grecs, Bacchus, Persée, Hercule, Castor & Pollux furent fils de Dieu, Romulus fils de Dieu; Alexandre fut déclaré fils de Dieu



en Egypte ; un certain Odin chez nos nations du Nord fils de Dieu, Mango Capac fils du Soleil au Pérou. L'Hiſtorien des Mogols Abulgazi rapporte qu'une des aïeules de Gingiskan, nommée *Alanku* étant fille, fut groſſe d'un rayon céleſte. Gengiskan lui-même paſſa pour le fils de Dieu. Et lorſque le Pape Innocent envoya Frère Aſcelin à Batoukan petit-fils de Gengis, ce Moine ne pouvant être préſenté qu'à l'un des Viſirs, lui dit qu'il venait de la part du Vicaire de Dieu ; le Miniſtre répondit : Ce Vicaire ignore-t-il qu'il doit des hommages & des tributs au fils de Dieu le grand Batoukan ſon maître ?

D'un fils de Dieu à un Dieu il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations pour faire partager au fils le domaine de ſon père ; ainſi des Temples furent élevés avec le temps à tous ceux qu'on avait ſuppoſé être nés du commerce ſurnaturel de la Divinité avec nos femmes & avec nos filles.

On pourrait faire des volumes ſur ce ſujet ; mais tous ces volumes ſe réduiſent à deux mots, c'eſt que le gros du genre humain a été très-long-tems inſenſé & imbécille ; & que peut-être les plus inſenſés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver un ſens à ces fables abſurdes, & mettre de la raiſon dans la folie.

CHAPITRE VI.

Des Usages & des Sentiments communs à presque toutes les Nations anciennes.

LA nature étant par-tout la même, les hommes ont dû nécessairement adopter les mêmes vérités & les mêmes erreurs dans les choses qui tombent le plus sous les sens, & qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas & les effets du tonnerre au pouvoir d'un être supérieur habitant dans les airs. Les peuples voisins de l'Océan voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine lune, ont dû croire que la lune était cause de tout ce qui arrivait dans le temps de ses différentes phases.

Dans leurs cérémonies religieuses, presque tous se tournèrent vers l'Orient, ne songeant pas qu'il n'y a ni Orient ni Occident, & rendant tous une espèce d'hommage au soleil qui se levait à leurs yeux.

Parmi les animaux le serpent dut leur paraître doué d'une intelligence supérieure, parce que voyant muer quelquefois sa peau, ils durent croire qu'il rajeunissait. Il pouvait donc en changeant de peau se maintenir toujours dans sa jeunesse; il était donc immortel. Aussi fut-il en Egypte, en Grèce, le simbole de l'immortalité. Les gros serpents qui se trouvaient auprès

des fontaines empêchaient les hommes timides d'en approcher. On penſa bientôt qu'ils gardaient les tréſors. Ainſi un ſerpent gardait les pommes d'or heſpérides ; un autre veillait autour de la toiſon d'or ; & dans les myſtères de Bacchus on portait l'image d'un ſerpent qui ſemblait garder une grappe d'or.

Le ſerpent paſſait donc pour le plus habile des animaux, & de là cette ancienne fable Indienne, que Dieu ayant créé l'homme lui donna une drogue qui lui aſſurait une vie ſaine & longue ; que l'homme chargea ſon ane de ce préſent divin, mais qu'en chemin l'ane ayant eu ſoif, le ſerpent lui enſeigna une fontaine, & prit la drogue pour lui, tandis que l'ane buvait, de ſorte que l'homme perdit l'immortalité par ſa négligence, & le ſerpent l'acquit par ſon adreſſe. De là enfin tant de contes de ſerpents & d'anes.

Ces ſerpents faiſaient du mal ; mais comme ils avaient quelque choſe de divin, il n'y avait qu'un Dieu qui eût pu enſeigner à les détruire. Ainſi le ſerpent Pithon fut tué par Apollon. Ainſi Ophionée le grand ſerpent fit la guerre aux dieux longtems avant que les Grecs euſſent forgé leur Apollon. Un fragment de Phérécide raporte que cette fable du grand ſerpent ennemi des dieux était une des plus anciennes de la Phénicie.

Nous avons déja vu que les ſonges, les

rêves

rêves durent introduire la même superstition dans toute la terre. Je suis inquiet, pendant la veille de la santé de ma femme, de mon fils, je les vois mourants pendant mon sommeil, ils meurent quelques jours après: il n'est pas douteux que les dieux ne m'ayent envoyé ce songe véritable. Mon rêve n'a-t-il pas été accompli? c'est un rêve trompeur que les Dieux m'ont député. Ainsi dans Homère, Jupiter envoye un songe trompeur au chef des Grecs Agamemnon. Tous les songes vrais ou faux viennent du Ciel. Les oracles s'établissent de même par toute la terre.

Une femme vient demander à des mages si son mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui, l'autre non. Il est bien certain que l'un d'eux aura raison; si le mari vit, la femme garde le silence; s'il meurt, elle crie par toute la ville que le mage qui a prédit cette mort est un prophête divin. Il se trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédisent l'avenir, & qui découvrent les choses les plus cachées. Ces hommes s'appellent les voyants chez les Egyptiens, comme dit Manéthon au rapport même de Joseph dans son discours contre Appion.

Il y avait des voyants en Caldée, en Syrie. Chaque temple eut ses oracles. Ceux d'Apollon obtinrent un si grand crédit, que Rollin dans son histoire ancienne répète les oracles rendus par Apollon à Cré-

ſus. Le Dieu dévine que le roi fait cuire une tortuë dans une tourtière de cuivre, & lui répond que ſon règne finira quand un mulet ſera ſur le trône des Perſes. Rollin n'examine point ſi ſes prédictions dignes de Noſtradamus ont été faites après coup. Il ne doute pas de la ſcience des prêtres d'Apollon, & il croit que Dieu permettait qu'Apollon dit vrai. C'était apparemment pour confirmer les payens dans leur religion.

Une queſtion plus philoſophique dans laquelle toutes les grandes nations policées ſe ſont accordées depuis l'Inde juſqu'à la Grèce, c'eſt l'origine du bien & du mal.

Les premiers théologiens de toutes les nations durent ſe faire la queſtion que nous faiſons tous dès l'âge de quinze ans, pourquoi y a-t-il du mal ſur la terre ?

On enſeigna dans l'Inde qu'Adimo fils de Brama produiſit les hommes juſtes par le nombril du côté droit, & les injuſtes du côté gauche, & que c'eſt de ce côté gauche que vint le mal moral & le mal phyſique. Les Egyptiens eurent leur Typhon qui fut l'ennemi d'Oſiris. Les Perſans imaginèrent qu'Ariman perça l'œuf qu'avait pondu Oromaſe, & y fit entrer le péché. On connait la Pandore des Grecs : c'eſt la plus belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait tranſmiſes.

L'allégorie de Job fut certainement écrite en Arabe, puiſque les traductions Hé-

braïques & Grecques ont conſervé pluſieurs termes Arabes. Ce livre qui eſt d'une très-haute antiquité, repréſente le Sathan, qui eſt l'Ariman des Perſes, & le Tiphon des Egyptiens, ſe promenant dans toute la terre, & demandant permiſſion au Seigneur d'affliger Job. Sathan paraît ſubordonné au Seigneur; mais il réſulte que Sathan eſt un être très-puiſſant, capable d'envoyer ſur la terre des maladies, & de tuer les animaux.

Il ſe trouva au fond que tant de peuples ſans le ſavoir étaient d'accord ſur la croyance de deux principes, & que l'univers alors connu était en quelque ſorte Manichéen.

Tous les peuples durent admettre les expiations; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la ſocieté? & où était l'homme à qui l'inſtinct de ſa raiſon ne fit pas ſentir des remords? L'eau lavait les ſouillures du corps & des vêtements, le feu purifiait les métaux, il falait bien que l'eau & le feu purifiaſſent les ames. Auſſi n'y eut-il aucun Temple ſans eaux & ſans feux ſalutaires.

Les hommes ſe plongèrent dans le Gange, dans l'Indus, dans l'Euphrate, au renouvellement de la Lune, & dans les éclipſes. Cette immerſion expiait les péchés. Si on ne ſe purifiait pas dans le Nil, c'eſt que les crocodiles auraient dévoré les pénitents. Mais les Prêtres qui ſe pu-

rifiaient pour le peuple ſe plongeaient dans de larges cuves, & y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux Dieux.

Les Grecs dans tous leurs Temples eurent des bains ſacrés, comme des feux ſacrés, ſimboles univerſels chez tous les hommes de la pureté des ames. Enfin les ſuperſtitions paraiſſent établies chez toutes les nations, excepté chez les Lettrés de la Chine.

CHAPITRE VII.

Des Sauvages.

ENtendez-vous par ſauvages des ruſtres vivants dans des cabanes avec leurs femelles & quelques animaux, expoſés ſans ceſſe à toute l'intempérie des ſaiſons, ne connaiſſant que la terre qui les nourrit, le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées, pour y acheter quelques habillements groſſiers, parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes, ayant peu d'idées, & par conſéquent peu d'expreſſions; ſoumis, ſans qu'ils ſachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la ſueur de leur front; ſe raſſemblant certains jours dans une eſpèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent

rien ; écoutant un homme vêtu autrement qu'eux, & qu'ils n'entendent point ; quittant quelquefois leur chaumière lorſqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère, & à tuer leurs ſemblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant ? Il y a de ces ſauvages là dans toute l'Europe. Il faut convenir, ſur-tout, que les peuples du Canada, & les Cafres, qu'il nous a plu d'appeller ſauvages, ſont infiniment ſupérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hottentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont beſoin, & cet art manque à nos ruſtres. Les peuplades d'Amérique & d'Afrique ſont libres, & nos ſauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus ſauvages d'Amérique ſont des ſouverains qui reçoivent des ambaſſadeurs de nos colonies, que l'avarice & la légéreté ont tranſplantées auprès de leur territoire. Ils connaiſſent l'honneur, dont jamais nos ſauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent ; ils font des traités ; ils ſe battent avec courage, & parlent ſouvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponſe dans les grands hommes de Plutarque, que celle de ce chef des Canadiens, à qui une nation Européane propoſait de lui céder ſon pa-

trimoine, *nous ſommes nés ſur cette terre, nos pères y ſont enſévelis, dirons-nous aux oſſements de nos pères, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangère ?*

Ces Canadiens étaient des Spartiates en comparaiſon de nos ruſtres qui végètent dans nos villages, & des Sibarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez-vous par ſauvages des animaux à deux pieds, marchant ſur les mains dans le beſoin, iſolés, errants dans les forêts, *Salvatici*, *Selvagi*, s'accouplant à l'aventure, oubliant les femelles auxquelles ils ſe ſont joints, ne connaiſſant ni leurs fils ni leurs pères; vivant en brutes, ſans avoir ni l'inſtinct ni les reſſources des brutes ? On a écrit que cet état eſt le véritable état de l'homme, & que nous n'avons fait que dégénérer miſérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie ſolitaire attribuée à nos premiers pères ſoit dans la nature humaine.

Nous ſommes, ſi je ne me trompe, au premier rang (s'il eſt permis de le dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les caſtors, les oyes, les poules, les moutons, &c. Si on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille eſt dans l'état de pure nature, & que celles qui travaillent dans la ruche ont dégénéré ?

Tout animal n'a-t-il pas ſon inſtinct ir-

résistible auquel il obéit nécessairement ? Qu'est-ce que cet instinct, l'arrangement des organes dont le jeu se déploye par le temps. Cet instinct ne peut se déveloper d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude.

» Leur pouvoir est constant, leur principe est divin ;
» Il faut que l'enfant croisse avant qu'il les exerce ;
» Il ne les connait pas sous la main qui le berce.
» Le moineau dans l'instant qu'il a reçu le jour,
» Sans plumes dans son nid peut-il sentir l'amour ?
» Le renard en naissant va-t-il chercher sa proye ?
» Les insectes changeants qui nous filent la soye,
» Les essains bourdonnants de ces filles du ciel,
» Qui pétrissent la cire, & composent le miel,
» Si-tôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage ?
» Tout s'accroît par le temps, tout meurit avec l'âge.
» Chaque être a son objet, & dans l'instant marqué
» Marche & touche à son but par le ciel indiqué.

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux, ainsi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur espèce ? L'oiseau fait son nid, comme les astres fournissent leur course, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme seul aurait-il changé ? S'il eût été destiné à vivre solitaire comme les autres animaux carnaciers, aurait-il pu contredire la loi de la nature jusqu'à vivre en société ? & s'il était fait pour vivre en troupe comme les animaux de basse-cour, eût-il pu d'abord pervertir sa destinée jusqu'à vivre pendant des siécles en solitaire ? Il est perfectible ; & de là on a conclu qu'il s'est perverti. Mais pour-

quoi n'en pas conclure qu'il s'eſt perfectionné juſqu'au point où la nature a marqué les limites de ſa perfection ?

Tous les hommes vivent en ſociété : peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois ? n'eſt-ce pas comme ſi on concluait que ſi les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'eſt parce qu'ils n'en ont pas toujours eu ?

L'homme en général a toujours été ce qu'il eſt : cela ne veut pas dire qu'il ait toujours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des opéra comiques & des couvents de religieuſes ; mais il a toujours eu le même inſtinct qui le porte à s'aimer dans ſoi-même, dans la campagne de ſon plaiſir, dans ſes enfants, dans ſes petits-fils, dans les œuvres de ſes mains.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'univers à l'autre. Le fondement de la ſociété exiſtant toujours, il y a donc toujours eu quelque ſociété ; nous n'étions donc point faits pour vivre à la manière des ours.

On a trouvé quelquefois des enfants égarés dans les bois, & vivants comme des brutes ; mais on y a trouvé auſſi des moutons & des oyes ; cela n'empêche pas que les oyes & les moutons ne ſoient deſtinés à vivre en troupeaux.

Il y a des Faquirs dans les Indes qui vivent ſeuls, chargés de chaînes. Oui ;

& ils ne vivent ainsi qu'afin que les passants qui les admirent, viennent leur donner des aumônes. Ils sont par un fanatisme rempli de vanité, ce que sont nos mendiants des grands chemins, qui s'estropient pour attirer la compassion. Ces excrémens de la société humaine sont seulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette société.

Il est très-vraisemblable que l'homme a été agreste pendant des milliers de siécles, comme sont encore aujourd'hui une infinité de paysans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les bléreaux & les liévres.

Par quelle loi, par quels liens secrets, par quel instinct l'homme aura-t-il toujours vécu en famille sans le secours des arts, & sans avoir encore formé un langage? c'est par sa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une femme; c'est par l'attachement qu'un Morlaque, un Islandois, un Lapon, un Hottentot sent pour sa compagne, lorsque son ventre grossissant, lui donne l'espérance de voir naître de son sang un être semblable à lui; c'est par le besoin que cet homme & cette femme ont l'un de l'autre, par l'amour que la nature leur inspire pour leur petit dès qu'il est né, par l'autorité que la nature leur donne sur ce petit, par l'habitude de l'aimer, par l'habitude que le petit prend nécessairement d'obéir au père & à la mère, par les secours qu'ils

en reçoivent, dès qu'il a cinq ou six ans ; par les nouveaux enfants que font cet homme & cette femme ; c'est enfin parce que dans un âge avancé ils voyent avec plaisir leurs fils & leurs filles faire ensemble d'autres enfants qui ont le même instinct que leurs pères & leurs mères.

Tout cela est un assemblage d'hommes bien grossiers, je l'avoue ; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allemagne, les habitans du Nord, & cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une manière bien différente ?

Quelle langue parleront ces familles sauvages & barbares ? elles seront sans doute très-long-tems sans en parler aucune ; elles s'entendront très-bien par des cris & par des gestes. Toutes les nations ont été ainsi des sauvages, à prendre ce mot dans ce sens ; c'est-à-dire, il y aura eu long-tems des familles errantes dans les forêts, disputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contr'eux de pierres & de grosses branches d'arbres, se nourrissant de légumes sauvages, de fruits de toute espèce, & enfin d'animaux mêmes.

Il y a dans l'homme un instinct de mécan que que nous voyons produire tous les jours de très-grands effets dans les hommes fort grossiers. On voit des machines inventées par des habitants des montagnes du Tirol & des Vosges, qui étonnent les savants. Le paysan le plus ignorant sait

par-tout remuer les plus gros fardeaux par le secours du levier, sans se douter que la puissance faisant équilibre, est au poids, comme la distance du point d'apui à ce poids est à la distance de ce même point d'apui à la puissance. S'il avoit falu que cette connoissance précédât l'usage des leviers, que de siécles se seraient écoulés avant qu'on eût pu déranger une grosse pierre de sa place !

Proposez à des enfans de sauter un fossé, tous prendront machinalement leur secousse, en se retirant un peu en arriere, & en courant ensuite. Ils ne savent pas assurément que leur force en ce cas est le produit de leur masse multipliée par leur vitesse.

Il est donc prouvé que la nature seule nous inspire des idées utiles qui précédent toutes nos réflexions. Il en est de même dans la morale. Nous avons tous deux sentiments qui sont le fondement de la société, la commisération & la justice. Qu'un enfant voie déchirer son semblable, il éprouvera des angoisses subites, il les témoignera par ses cris & par ses larmes, il secourera s'il peut celui qui souffre.

Demandez à un enfant sans éducation, qui commencera à raisonner & à parler, si le grain qu'un homme a semé dans son champ lui appartient, & si le voleur qui en a tué le propriétaire, a un droit légitime sur ce grain ; vous verrez si l'enfant

ne répondra pas comme tous les légiſlateurs de la terre.

Dieu nous a donné un principe de raiſon univerſelle, comme il a donné des plumes aux oiſeaux, & la fourure aux ours; & ce principe eſt ſi conſtant qu'il ſubſiſte malgré toutes les paſſions qui le combattent, malgré les tirans qui veulent le noyer dans le ſang, malgré les impoſteurs qui veulent l'anéantir dans la ſuperſtition. C'eſt ce qui fait que le peuple le plus groſſier juge toujours très-bien à la longue des loix qui le gouvernent, parce qu'il ſent ſi ces loix ſont conformes ou opoſées aux principes de commiſération & de juſtice qui ſont dans ſon cœur.

Mais avant d'en venir à former une ſociété nombreuſe, un peuple, une nation, il faut un langage, & c'eſt le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y ſerait jamais parvenu. On aura ſans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers beſoins; enſuite les hommes les plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que leurs enfans auront répétées; les mères ſur-tout auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiôme commençant aura été compoſé de monoſillables, comme plus aiſé à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les nations les plus anciennes, qui ont conſervé quel-

que chose de leur premier langage, expriment encore par des monosillabes les choses les plus familières, & qui tombent le plus sous nos sens : presque tout le Chinois est fondé encore aujourd'hui sur des monosillabes.

Consultez l'ancien Tudesque, & tous les idiômes du Nord ; vous verrez à peine une chose nécessaire & commune, exprimée par plus d'une articulation. Tout est monosillabe ; *zon*, le soleil ; *moun*, la lune ; *zé*, la mer ; *flus*, fleuve ; *man*, l'homme ; *hof*, la tête ; *boum*, un arbre ; *drink*, boire ; *march*, marcher ; *shlaf*, dormir, &c.

C'est avec cette briéveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie, & de tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'eurent des mots plus composés que long-temps après s'être réunis en corps de peuple.

Mais par quelle sagacité avons-nous pu marquer les différences des temps ? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances *je voudrais*, *j'aurais voulu*, les choses positives, les choses conditionnelles ? Ce ne peut être que chez les nations déja les plus policées, qu'on soit parvenu avec le temps à rendre sensibles par des mots composés ces opérations secrettes de l'esprit humain. Aussi voit-on que chez les Barbares il n'y a que deux ou trois temps. Les Hébreux n'exprimaient que le présent

& le futur. Et enfin, malgré tous les efforts des hommes, il n'eſt aucun langage qui approche de la perfection.

CHAPITRE VIII.

De l'Amérique.

SE peut-il qu'on demande encore d'où ſont venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique ? On doit aſſurément faire la même queſtion ſur les nations des Terres Auſtrales. Elles ſont beaucoup plus éloignées du port dont partit Chriſtophe Colomb que ne le ſont les Iſles Antilles. On a trouvé des hommes & des animaux par-tout où la terre eſt habitable ; qui les y a mis ? On l'a déja dit, c'eſt celui qui fait croître l'herbe des champs ; & on ne devait pas être plus ſurpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches.

Il eſt aſſez plaiſant que le Jéſuite Lafiteau prétende dans ſa préface de l'hiſtoire des Sauvages Américains, qu'il n'y a que des athées qui puiſſent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encore aujourd'hui des cartes de l'ancien monde, où l'Amérique paraît ſous le nom d'Iſle Atlantique. Les Iſles du Cap-Vert y ſont ſous le nom des Gorgades, les Caraïbes ſous celui des Heſpérides. Tout cela n'eſt pourtant fondé que ſur l'ancien-

ne découverte des Isles Canaries, & probablement de celle de Madère, où les Phéniciens & les Carthaginois voyagèrent; elles touchent presque à l'Afrique, & peut-être en étaient-elles moins éloignées dans les anciens tems qu'aujourd'hui.

Laissons le père Lafiteau faire venir les Caraïbes des peuples de Carie, à cause de la conformité du nom, & sur-tout, parce que les femmes Caraïbes faisaient la cuisine de leurs maris, ainsi que les femmes Cariennes; laissons-le supposer que les Caraïbes ne naissent rouges, & les négresses noires, qu'à cause de l'habitude de leurs premiers pères de se peindre en noir ou en rouge.

Il arriva, dit-il, que les négresses voyant leurs maris teints en noir en eurent l'imagination si frapée que leur race s'en ressentit pour jamais. La même chose arriva aux femmes Caraïbes, qui par la même force d'imagination accouchèrent d'enfans rouges. Il raporte l'exemple des brebis de Jacob, qui naquirent bigarrées, par l'adresse qu'avait eu ce Patriarche de mettre devant leurs yeux des branches dont la moitié était écorcée; ces branches paraissant à peu près de deux couleurs, donnèrent aussi deux couleurs aux agneaux du Patriarche. Mais le Jésuite devait savoir que tout ce qui arrivait du temps de Jacob, n'arrive plus aujourd'hui.

Si on avait demandé au gendre de La-

ban, pourquoi ses brebis voyant toujours de l'herbe ne faisaient pas des agneaux verds, il aurait été bien embarrassé.

Enfin Lafiteau fait venir les Américains des anciens Grecs, & voici ses raisons. Les Grecs avaient des fables, quelques Américains en ont aussi. Les premiers Grecs allaient à la chasse, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des oracles, les Américains ont des sorciers. On dansait dans les fêtes de la Grèce, on danse en Amérique. Il faut avouer que ces raisons sont convaincantes.

On peut faire sur les nations du nouveau monde une réflexion que le Père Lafiteau n'a point faite, c'est que les peuples éloignés des tropiques, ont toujours été invincibles, & que les peuples plus raprochés des tropiques, ont presque tous été soumis à des Monarques. Il en fut longtems de même dans notre continent. Mais on ne voit point que les peuples du Canada soient allés jamais subjuguer le Méxique, comme les Tartares se sont répandus dans l'Asie & dans l'Europe. Il paraît que les Canadiens ne furent jamais en assez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général, l'Amérique n'a jamais pu être aussi peuplée que l'Europe & l'Asie; elle est couverte de marécages immenses qui rendent l'air très-mal sain; la terre y produit un nombre prodigieux de poisons:

les fléches trempées dans les sucs de ces herbes venimeuses, font des playes toujours mortelles. La nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'industrie qu'aux hommes de l'ancien monde. Toutes ces causes ensemble ont pu nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les observations physiques qu'on peut faire sur cette quatrième partie de notre univers si long-tems inconnue, la plus singulière peut-être, c'est qu'on n'y trouve qu'un seul peuple qui ait de la barbe; ce sont les Esquimaux; ils habitent au Nord vers le cinquante-deuxieme dégré où le froid est plus vif qu'au soixante & sixieme de notre continent. Leurs voisins sont imberbes. Voilà donc deux races d'hommes absolument différentes, à côté l'une de l'autre.

Vers l'isthme de Panama est la race des Dariens, presque semblables aux Albinos, qui fuit la lumiere & qui végète dans des cavernes; race faible, & par conséquent en très-petit nombre.

Les lions en Amérique sont chétifs & poltrons: les moutons y sont grands & si vigoureux qu'ils servent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y sont dix fois au moins plus larges que les nôtres. Enfin les productions naturelles de la terre ne sont pas celles de notre hémisphère. Ainsi tout est varié; & la même Providence qui a produit l'éléphant, le rinocerot & les nè-

grès, a fait naître dans un autre monde des orignans, des contours, des porcs qui ont le nombril ſur le dos, & des hommes d'un caractère qui n'eſt pas le nôtre.

CHAPITRE IX.

De la Théocratie.

IL ſemble que la plupart des anciennes nations aient été gouvernées par une eſpèce de théocratie. Commencez par l'Inde, vous y voyez les Brames long-tems ſouverains; en Perſe les mages ont la plus grande autorité. L'hiſtoire des oreilles de Smerdis peut bien être une fable, mais il en réſulte toujours que c'était un mage qui était ſur le trône de Cyrus. Pluſieurs prêtres d'Egypte preſcrivaient aux rois juſqu'à la meſure de leur boire & de leur manger, élevaient leur enfance, & les jugeaient après leur mort, & ſouvent ſe faiſaient rois eux-mêmes.

Si nous deſcendons aux Grecs, leur hiſtoire, toute fabuleuſe qu'elle eſt, ne nous apprend-elle pas que le prophête Calcas avait aſſez de pouvoir dans l'armée pour ſacrifier la fille du Roi des Rois?

Deſcendez encore plus bas chez des nations ſauvages poſtérieures aux Grecs; les Druides gouvernaient la nation Gauloiſe.

Il ne paraît pas même poſſible que dans les premières peuplades on ait eu d'au-

tre gouvernement que la Théocratie : car dès qu'une nation a choisi un Dieu tutélaire, ce Dieu a des prêtres. Ces prêtres dominent sur l'esprit de la nation ; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur Dieu ; ils le font donc toujours parler ; ils débitent ses oracles, & c'est par un ordre exprès de Dieu que tout s'exécute.

C'est de cette source que sont venus les sacrifices de sang humain qui ont souillé presque toute la terre. Quel père, quelle mère aurait jamais pu abjurer la nature au point de présenter son fils ou sa fille à un prêtre pour être égorgés sur un autel, si on n'avait pas été certain que le Dieu du pays ordonnait ce sacrifice ?

Non-seulement la théocratie a long-tems régné, mais elle a poussé la tyrannie au plus horrible excès où la démence humaine puisse parvenir ; & plus ce gouvernement se disait divin, plus il était abominable.

Presque tous les peuples ont sacrifié des enfans à leurs Dieux ; donc ils croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des Dieux qu'ils adoraient.

Parmi les peuples qu'on appelle si improprement civilisés, je ne vois guères que les Chinois qui n'aient pas pratiqué ces horreurs absurdes. La Chine est le seul des anciens états connus qui n'ait pas été soumis au Sacerdoce ; car les Japonois étaient sous les loix d'un prêtre six cens ans avant

notre ère. Presque partout ailleurs la théocratie est si établie, si enracinée, que les premières histoires sont celles des Dieux mêmes qui se sont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les Dieux, disaient les peuples de Thèbes & de Memphis, ont régné douze mille ans en Egypte. Brama s'incarna pour régner dans l'Inde; Sammonocodom à Siam; le Dieu Adad gouverna la Sirie; la déesse Cibèle avait été souveraine de Phrigie, Jupiter de Crête, Saturne de Grèce & d'Italie. Le même esprit préside à toutes ces fables; c'est partout une confuse idée chez les hommes que les Dieux sont autrefois descendus sur la terre.

CHAPITRE X.

Des Caldéens.

LEs Caldéens, les Indiens, les Chinois, me paraissent les nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la science des Caldéens; elle se trouve dans les dix-neuf cent trois ans d'observations céleste, envoyées de Babylone par Callistène au précepteur d'Alexandre. Ces tables astronomiques remontent précisément à l'année 2234 avant notre Ere vulgaire. Il est vrai que cette époque touche au temps où la vulgate place le déluge. Mais n'entrons point ici dans les

profondeurs des différentes chronologies de la vulgate, des Samaritains & des Septantes, que nous révérons également. Le déluge universel est un grand miracle, qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raisonnons ici que d'après les notions naturelles, en soumettant toujours les foibles tâtonnements de notre esprit borné aux lumières d'un ordre supérieur.

D'anciens auteurs cités dans George le Sincelle, disent que du temps d'un roi Caldéen nommé *Xixoutrou*, il y eut une terrible inondation. Le Tigre & l'Euphrate se débordèrent apparemment plus qu'à l'ordinaire. Mais les Caldéens n'auraient pu savoir que par la révélation qu'un pareil fléau eût submergé toute la terre habitable. Encore une fois, je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il est clair que si les Caldéens n'avaient existé sur la terre que depuis dix-neuf cent années avant notre Ere, ce court espace ne leur eût pas suffi pour trouver le véritable système de notre univers; notion étonnante, à laquelle les Caldéens étaient enfin parvenus. Aristarque de Samos nous apprend que les sages de Caldée avaient connu combien il est impossible que la terre occupe le centre du monde planétaire; qu'ils avaient assigné au soleil cette place qui lui appartient; qu'ils faisoient rouler la terre & les autres planètes autour de lui, chacune dans un orbe différent.

Les progrès de l'esprit sont si lents, l'illusion des yeux est si puissante, l'asservissement aux idées reçues si tirannique, qu'il n'est pas possible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neuf cent ans eût pu parvenir à ce haut degré de philosophie qui contredit les yeux, & qui demande la théorie la plus approfondie. Aussi les Caldéens comptaient quatre cent soixante & dix mille ans. Encore cette connoissance du vrai systême du monde ne fut en Caldée que le partage du petit nombre des philosophes. C'est le sort de toutes les grandes vérités; & les Grecs qui vinrent ensuite, n'adoptèrent que le systême commun, qui est le systême des enfans.

(*) Quatre cent soixante & dix mille

(*) Notre sainte religion, si supérieure en tout à nos lumières, nous apprend que le monde n'est fait que depuis environ six mille années selon la vulgate, ou environ sept mille suivant les septantes. Les interprètes de cette religion ineffable, nous enseignent qu'Adam eut la science infuse, & que tous les arts se perpétuèrent d'Adam à Noé. Si c'est là en effet le sentiment de l'Eglise, nous l'adoptons d'une foi ferme & constante, soumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette sainte Eglise qui est infaillible. C'est vainement que l'Empereur Julien, d'ailleurs si respectable par sa vertu, sa valeur, & sa science, dit dans son discours censuré par le grand & modéré S. Cirille, que soit qu'Adam eût la science infuse, ou non, Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la science du bien & du mal, que Dieu devait au contraire lui commander de manger beaucoup de fruits de cet arbre, afin de se perfectionner dans la science infuse s'il l'avait, & de l'acquérir s'il ne l'avait pas. On sait avec quelle sagesse S. Cirille a réfuté cet argument. En un mot nous prévenons toujours le lecteur

ans, c'eſt beaucoup pour nous autres qui ſommes d'hier; mais c'eſt bien peu de choſe pour l'univers entier. Je ſais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul, que Cicéron s'en eſt moqué, qu'il eſt exhorbitant, & que ſur-tout nous devons croire au Pentateuque plutôt qu'à Sanchoniaton & à Béroſe; mais encore une fois, il eſt impoſſible (humainement parlant) que les hommes ſoient parvenus en dix-neuf cent ans à deviner de ſi étonnantes vérités. Le premier art eſt celui de pourvoir à ſa ſubſiſtance, ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes. Le ſecond, de former un langage; ce qui certainement demande un eſpace de temps très-conſidérable. Le troiſième, de ſe bâtir quelques huttes; le quatrième, de ſe vétir. Enſuite pour forger le fer, ou pour y ſuppléer, il faut tant de hazards heureux, tant d'induſtrie, tant de ſiècles, qu'on n'imagine pas même comment les hommes en ſont venus à bout. Quel ſaut de cet état à l'aſtronomie !

Long-tems les Caldéens gravèrent leurs obſervations & leurs loix ſur la brique, en hiérogliphes, qui étaient des caractères parlants, uſage que les Egyptiens connurent après pluſieurs ſiècles. L'art de tranſ-

que nous ne touchons en aucune manière aux choſes ſacrées. Nous proteſtons contre toutes les fauſſes interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

mettre ſes penſées par des caractères alphabétiques ne dut être inventé que très-tard dans cette partie de l'Aſie.

Il eſt à croire qu'au temps où les Caldéens bâtirent des villes, ils commencèrent à ſe ſervir de l'alphabet. Comment faiſait-on auparavant, dira-t-on ? comme on fait dans mon village, & dans cent mille villages du monde, où perſonne ne ſait ni lire, ni écrire, & cependant où l'on s'entend fort bien, où les arts néceſſaires ſont cultivés, & même quelquefois avec génie.

Babilone était probablement une très-ancienne bourgade avant qu'on en eût fait une ville immenſe & ſuperbe. Mais qui a bâti cette ville ? je n'en ſais rien. Eſt-ce Sémiramis ? eſt-ce Belus ? eſt-ce Nabonaſſar ? Il n'y a jamais eu dans l'Aſie ni de femme appellée Sémiramis, ni d'homme appellé Bélus. C'eſt comme ſi nous donnions à des villes Grecques les noms d'Armagnac & d'Abbeville. Les Grecs qui changèrent toutes les terminaiſons barbares en mots Grecs, dénaturèrent tous les noms Aſiatiques. De plus, l'hiſtoire de Sémiramis reſſemble en tout aux contes orientaux.

Nabonaſſar, ou plutôt Nabon-aſſor, eſt probablement celui qui embellit & fortifia Babilone, & en fit à la fin une ville ſi ſuperbe. Celui-là eſt un véritable monarque, connu dans l'Aſie par l'ère qui porte ſon nom. Cette ère inconteſtable ne commen-

ce que 1747 ans avant la nôtre : ainſi elle eſt très-moderne par rapport au nombre des ſiècles néceſſaire pour arriver juſqu'à l'établiſſement des grandes dominations. Il paraît par le nom même de Babilone, qu'elle exiſtait long-tems avant Nabonaſſar. C'eſt la ville du père *Bel. Bab* ſignifie *père* en Caldéen, comme l'avoue d'Herbelot. *Bel* eſt le nom du Seigneur. Les Orientaux ne la connurent jamais que ſous le nom de Babel, la ville du Seigneur, la ville de Dieu, ou ſelon d'autres, la porte de Dieu..

Il n'y a pas eu plus de Ninus fondateur de Ninvah, nommée par nous Ninive, que de Bélus fondateur de Babilone. Nul Prince aſiatique ne porta un nom en *us*.

Il ſe peut que la circonférence de Babilone ait été de 24 de nos lieues moyennes; mais qu'un Ninus ait bâti ſur le Tigre, à quarante lieues ſeulement de Babilone, une ville appellée Ninive, d'une étendue auſſi grande, c'eſt ce qui ne paraît pas croyable. On nous parle de trois puiſſants empires qui ſubſiſtaient à la fois, celui de Babilone, celui d'Aſſirie ou de Ninive, & celui de Sirie ou de Damas. La choſe eſt peu vraiſemblable; c'eſt comme ſi on diſait qu'il y avait à la fois dans une partie de la Gaule trois puiſſants empires, dont les capitales, Paris, Soiſſons & Orléans, avaient chacune vingt-quatre lieues de tour. D'ailleurs Ninive n'était pas bâ-

tie, ou du moins était fort peu de chose au temps où il est dit que le prophête Jonas lui fut député pour l'exhorter à la pénitence, & fut englouti en chemin par un poisson qui le garda trois jours & trois nuits.

Le prétendu empire d'Assirie n'existait pas même encore dans le temps où l'on place Jonas; car il prophétisait, dit-on, sous le Melk ou Roitelet Juif Joas; & Phul, qui est regardé dans les livres hébreux comme le premier roi d'Assirie, ne régna selon eux qu'environ cinquante-deux ans après la mort de Joas. C'est ainsi qu'en confrontant toutes les dates on trouve partout de la contradiction, & on demeure dans l'incertitude.

Il est dit dans le livre de Jonas qu'il y avait à Ninive cent vingt mille enfans nouveaux nés; cela supposerait plus de cinq millions d'habitans, selon le calcul assez juste de nos dénombrements, fondés sur le nombre des enfans vivans, nés dans la même année. Or cinq millions d'habitans dans une ville qui n'est pas encore bâtie, sont quelque chose d'assez rare.

J'avoue que je ne comprens rien aux deux empires de Babilone & d'Assirie. Plusieurs savans qui ont voulu porter quelques lumières dans ces ténèbres, ont affirmé que l'Assirie & la Caldée, n'étaient que le même empire, gouverné quelquefois par deux princes, l'un résidant à Babilone, l'autre à Ninive; & ce sentiment raison-

nable peut être adopté, jusqu'à ce qu'on en trouve un plus raisonnable encore.

Ce qui contribue à jetter une grande vraisemblance sur l'antiquité de cette nation, c'est cette fameuse tour élevée pour observer les astres. Presque tous les commentateurs ne pouvant contester ce monument, se croient obligés de supposer que c'était un reste de la tour de Babel, que les hommes voulurent élever jusqu'au ciel. On ne sait pas trop ce que les commentateurs entendent par le ciel; est-ce la Lune? est-ce la planète de Vénus? il y a loin d'ici là.

Quoi qu'il en soit, si Nabonassar éleva cet édifice pour servir d'observatoire, il faut au moins avouer que les Caldéens eurent un observatoire plus de deux mille quatre cens ans avant nous. Concevez ensuite combien de siècles exige la lenteur de l'esprit humain, pour en venir jusqu'à dresser un tel monument aux sciences.

Ce fut en Caldée, & non en Egypte, qu'on inventa le Zodiaque. Il y en a, ce me semble, trois preuves assez fortes; la première que les Caldéens furent une nation éclairée, avant que l'Egypte, toujours inondée par le Nil, pût être habitable; la seconde, que les signes du zodiaque conviennent au climat de la Mésopotamie, & non à celui d'Egypte. Les Egyptiens ne pouvaient avoir le signe du taureau au mois d'Avril, puisque ce n'est pas en cette saison qu'ils labourent; ils ne pouvaient

au mois que nous nommons *Aoust*, figurer un ſigne par une fille chargée d'épics de bled, puiſque ce n'eſt pas en ce temps qu'ils font la moiſſon. Ils ne pouvaient figurer Février par une cruche d'eau, puiſqu'il pleut très-rarement en Egypte, & jamais au mois de Février. La troiſiéme raiſon, c'eſt que les ſignes anciens du zodiaque Caldéen étaient un des articles de leur religion. Ils étaient ſous le gouvernement de douze Dieux ſecondaires, douze Dieux médiateurs : chacun d'eux préſidait à une de ces conſtellations, ainſi que nous l'apprend Diodore de Sicile (livre II.) Cette religion des anciens Caldéens était le Sabiſme, c'eſt-à-dire, l'adoration d'un Dieu ſuprême, & la vénération des aſtres & des intelligences céleſtes qui préſidaient aux aſtres. Quand ils priaient, ils ſe tournaient vers l'étoile du Nord : tant leur culte était lié à l'aſtronomie.

Vitruve dans ſon neuviéme livre, où il traite des cadrans ſolaires, des hauteurs du ſoleil, de la longueur des ombres, de la lumière réfléchie par la lune, cite toujours les anciens Caldéens, & non les Egyptiens. C'eſt, ce me ſemble, une preuve aſſez forte qu'on regardait la Caldée, & non pas l'Egypte, comme le berceau de cette ſcience ; de ſorte que rien n'eſt plus vrai que cet ancien proverbe latin,

Tradidit Ægyptis Babylon Ægyptus Achivis.

CHAPITRE XI.

Des Babiloniens devenus Perſans.

A L'Orient de Babilone étaient les Perſes. Ceux-ci portérent les armes & leur religion à Babilone, lors que Koresh que nous appellons Cyrus, prit cette ville avec le ſecours des Médes établis au nord de la Perſe. Nous avons deux fables principales ſur Cyrus, celle d'Hérodote, & celle de Xénophon, qui ſe contrediſent en tout, & que mille écrivains ont copiées indifféremment.

Hérodote ſuppoſe un roi Mède, c'eſt-à-dire, un roi d'Hircanie qu'il appelle Aſtyage d'un nom grec. Cet Hircanien Aſtyage commande de noyer ſon petit-fils Cyrus au berceau, parce qu'il a vu en ſonge ſa fille Mandane mère de Cyrus, *piſſer ſi copieuſement qu'elle inonda toute l'Aſie.* Le reſte de l'avanture eſt à peu près dans ce gout; c'eſt uue hiſtoire de Gargantua écrite ſérieuſement.

Xénophon fait de la vie de Cyrus un roman moral, à peu près ſemblable à nôtre Télémaque. Il commence par ſupoſer, pour faire valoir l'éducation mâle & vigoureuſe de ſon héros, que les Mèdes étaient des voluptueux plongés dans la molleſſe. Des habitans de l'Hircanie, que les Tartares alors nommés Scythes, avaient

ravagée pendant trente années, étaient-ils des Sibarites ?

Tout ce qu'on peut assurer de Cyrus, c'est qu'il fut un grand conquérant, par conséquent un fléau de la terre. Le fonds de son histoire est très-vrai ; les épisodes sont fabuleux : il en est ainsi de toute histoire.

Rome existait du temps de Cyrus : elle avait un territoire de quatre à cinq lieues, & pillait tant qu'elle pouvait ses voisins ; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois Horaces, & l'aventure de Lucrèce, & les boucliers descendus du ciel, & la pierre coupée avec un razoir. Il y avait quelques Juifs esclaves dans la Babilonie & ailleurs ; mais humainement parlant on pourrait douter que l'ange Raphael fût descendu *du ciel* pour conduire à pied le jeune Tobie vers l'Hircanie, afin de le faire payer de quelque argent, & de chasser le diable Asmodée avec la fumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'Hérodote, ou le roman de Xénophon, concernant la vie & la mort de Cyrus ; mais je remarquerai que les Parsis ou Perses prétendaient avoir eu parmi eux, il y avait six mille ans, un ancien Zerdust, un prophête, qui leur avait apris à être justes, & à révérer le soleil, comme les anciens Caldéens avaient révéré les étoiles en les observant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perſes & ces Caldéens fuſſent ſi juſtes, & de ſavoir préciſément en quel temps vint leur ſecond Zerduſt qui rectifia le culte du ſoleil, & qui leur aprit à n'adorer que le Dieu auteur du ſoleil & des étoiles. Il écrivit ou commenta, dit-on, le livre du Zend, que les Parſis diſperſés aujourd'hui dans l'Aſie révèrent comme leur bible : ce livre eſt peut-être le plus ancien du monde, après celui des cinq Kings des Chinois : il eſt écrit dans l'ancienne langue ſacrée des Caldéens ; & Mr. Hide qui nous a donné une traduction du Sadder, nous aurait procuré celle du Zend, s'il avait pu ſubvenir aux frais de cette recherche. Je m'en raporte au moins au Sadder, à cet extrait du Zend qui eſt le catéchiſme des Parſis. J'y vois que ces Parſis croyaient depuis long-tems un Dieu, un diable, une réſurrection, un paradis, un enfer. Ils ſont les premiers, ſans contredit, qui ont établi ces idées ; c'eſt le ſyſtême le plus antique, & qui ne fut adopté par les autres nations qu'après bien des ſiècles, puiſque les Phariſiens chez les Juifs ne ſoutinrent hautement l'immortalité de l'ame, & le dogme des peines & des récompenſes après la mort, que vers le temps d'Hérode.

Voilà peut-être ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne hiſtoire du monde. Voilà une religion utile, établie ſur le dog-

me de l'immortalité de l'ame, & sur la connaissance de l'Etre créateur. Ne cessons de remarquer par combien de degrés il falut que l'esprit humain passât pour concevoir un tel systême. Remarquons encore que le batême, l'immersion dans l'eau pour purifier l'ame par le corps, est un des préceptes du Zend (p. 251.) La source de tous les rites est venue peut-être dès Persans & des Caldéens jusqu'aux extrémités de l'Occident.

Je n'examine point ici pourquoi & comment les Babiloniens eurent des Dieux sécondaires en reconnaissant un Dieu souverain. Ce systême, ou plutôt ce cahos, fut celui de toutes les nations, excepté des tribunaux de la Chine. On trouve presque par-tout l'extrême folie jointe à un peu de sagesse dans les loix, dans les cultes, dans les usages. L'instinct plus que la raison conduit le genre humain. On adore en tous lieux la Divinité, & on la déshonore. Les Perses révérèrent des statues dès qu'ils purent avoir des sculpteurs; tout en est plein dans les ruines de Persépolis : mais aussi on voit dans ces figures les symboles de l'immortalité; on voit des têtes qui s'envolent au ciel avec des aîles, symboles de l'émigration d'une vie passagère à la vie immortelle.

Passons aux usages purement humains. Je m'étonne qu'Hérodote ait dit devant toute la Grèce dans son Ier. livre que

toutes les Babiloniennes étaient obligées par la loi de ſe proſtituer au moins une fois dans leur vie aux étrangers, dans le temple de Milita ou Vénus. Je m'étonne encore plus que dans toutes les hiſtoires faites pour l'inſtruction de la jeuneſſe, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes ce devait être une belle fête & une belle dévotion, que de voir accourir dans une égliſe des marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs & d'ânes, & de les voir deſcendre de leurs montures pour coucher devant l'autel avec les principales dames de la ville. De bonne foi, cette infamie peut-elle être dans le caractère d'un peuple policé ? Eſt-il poſſible que les magiſtrats d'une des plus grandes villes du monde ayent établi une telle police ? que les maris ayent conſenti de proſtituer leurs femmes ? que tous les pères ayent abandonné leurs filles aux palfreniers de l'Aſie ? Ce qui n'eſt pas dans la nature n'eſt jamais vrai. J'aimerais autant croire Dion Caſſius, qui aſſure que les graves ſénateurs de Rome propoſèrent un décret par lequel Céſar agé de cinquante-ſept ans aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui en compilant aujourd'hui l'hiſtoire ancienne, copient tant d'auteurs ſans en examiner aucun, n'auraient-ils pas dû s'apercevoir ou qu'Hérodote débitait des fables, ou plutôt que ſon texte était cor-

rompu, & qu'il ne voulait parler que des courtisanes établies dans toutes les grandes villes, & qui même attendaient les passants sur les chemins ?

Je ne croirai pas davantage Sextus Empiricus, qui prétend que chez les Perses la pédérastie était ordonnée. Quelle pitié ! Comment imaginer que les hommes eussent fait une loi, qui si elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes ? La pédérastie au contraire était expressement défendue dans le livre du Zend, & c'est ce qu'on voit dans l'abrégé du Sadder, où il est dit, (porte 9) *qu'il n'y a point de plus grand péché.*

Strabon dit que les Perses épousaient leurs mères ; mais quels sont ses garants ? des ouï-dire, des bruits vagues. Cela put fournir une épigramme à Catulle : *Nam magus ex matre & nato nascatur oportet.* Tout mage doit naître de l'inceste d'une mère & d'un fils. Une telle loi n'est pas croyable ; une épigramme n'est pas une preuve. Si on n'avait pas trouvé de mères qui voulussent coucher avec leurs fils, il n'y aurait donc point eu de prêtres chez les Perses. La religion des mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux pères de s'unir à leurs filles, qu'aux mères de coucher avec leurs enfans, puisqu'un vieillard peut engendrer, & qu'une vieille n'a pas cet avantage.

En un mot, en lisant toute histoire, soyons en garde contre toute fable.

CHAPITRE XII.

De la Sirie

JE vois par tous les monumens qui nous restent, que la contrée qui s'étend depuis Aléxandrette ou Scanderon, jusqu'auprès de Bagdat, fut nommée toujours Sirie, que l'alphabet de ces peuples fut toujours Siriaque, que c'est là que furent les anciennes villes de Zobah, de Balbek, de Damas, & depuis celles d'Antioche, de Séleucie, de Palmire. Balk était si ancienne que les Perses prétendent que leur Bram ou Abraham était venu de Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puissant empire d'Assirie dont on a tant parlé, si ce n'est dans le pays des fables ?

Les Gaules tantôt s'étendirent jusqu'au Rhin, tantôt furent plus resserrées ; mais qui jamais imagina de placer un vaste empire entre le Rhin & les Gaules ? qu'on ait appellé les nations voisines de l'Euphrate *Assiriennes*, quand elles se furent étendues vers Damas ; & qu'on ait appellé *Assiriens* les peuples de Sirie, quand ils s'approchèrent de l'Euphrate ? C'est-là où se peut réduire la difficulté. Toutes les nations voisines se sont mêlées, toutes ont été en guerre, & ont changé de limites. Mais

lorsqu'une fois il s'est élevé des villes capitales, ces villes établissent une différence marquée entre deux nations. Ainsi les Babiloniens ou vainqueurs ou vaincus, furent toujours différents des peuples de Sirie. Les anciens caractères de la langue Siriaque ne furent point ceux des anciens Caldéens.

Le culte, les superstitions, les loix, bonnes ou mauvaises, les usages bizarres ne furent point les mêmes. La déesse de Sirie si ancienne n'avait aucun rapport avec le culte des Caldéens. Les mages Caldéens, Babiloniens, Persans, ne se firent jamais eunuques comme les Prêtres de la déesse de Sirie ; chose étrange, les Siriens révéraient la figure de ce que nous appellons *Priape*, & les prêtres se dépouillaient de leur virilité !

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une grande antiquité, une population considérable ? Il n'est pas possible qu'on eût voulu attenter ainsi contre la nature dans un pays où l'espèce aurait été rare.

Les prêtres de Cibèle en Phrigie se rendaient eunuques comme ceux de Sirie. Encore une fois, peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume de sacrifier aux Dieux ce qu'on avait de plus cher, & de ne se point exposer devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidents de ce qu'on croyait impureté ? Peut-on s'étonner

après de tels ſacrifices de celui que l'on faiſait de ſon prépuce chez d'autres peuples, & de l'amputation d'un teſticule chez des nations Africaines ? Les fables d'Atis & de Combalus ne ſont que des fables, comme celle de Jupiter qui rendit eunuque Saturne ſon père. La ſuperſtition invente des uſages ridicules, & l'eſprit romaneſque en invente des raiſons abſurdes.

Ce que je remarquerai encore des anciens Siriens, c'eſt que la ville qui fut depuis nommée la ville ſainte, & Hiérapolis par les Grecs, était nommée par les Siriens *Magog*. Ce mot *Mag* a un grand rapport avec les anciens mages ; il ſemble commun à tous ceux qui dans ces climats étaient conſacrés au ſervice de la Divinité. Chaque peuple eut une ville ſainte. Nous ſavons que Thèbes en Egypte était la ville de Dieu, Babilone la ville de Dieu ; Apamée en Phrigie était auſſi la ville de Dieu.

Les Hébreux long-tems après, parlent des peuples de Gog & de Magog ; ils pouvaient entendre par ces noms les peuples de l'Euphrate & de l'Oronte : ils pouvaient entendre auſſi les Scythes qui vinrent ravager l'Aſie avant Cyrus, & qui dévaſtèrent la Phénicie. Mais il importe fort peu de ſavoir quelle idée paſſait par la tête d'un Juif quand il prononçait Magog ou Gog.

Au reſte, je ne balance pas à croire les Siriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens, par la raiſon évidente, que les pays

les plus aisément cultivables sont nécéssairement les premiers peuplés, & les premiers florissants.

CHAPITRE XIII.

Des Phéniciens, & de Sanchoniaton.

LEs Phéniciens sont probablement rassemblés en corps de peuple aussi anciennement que les autres habitans de la Sirie. Ils peuvent être moins anciens que les Caldéens, parce que leur pays est moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé Berith, Ascalon, sont des terreins ingrats. Le commerce maritime a toujours été la dernière ressource des peuples. On a commencé par cultiver sa terre avant de bâtir des vaisseaux pour en aller chercher de nouvelles au delà des mers. Mais ceux qui sont forcés de s'adonner au commerce maritime ont bientôt cette industrie fille du besoin qui n'éguillonne point les autres nations. Il n'est parlé d'aucune entreprise maritime, ni des Caldéens, ni des Indiens. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur, la mer était leur Typhon, un être mal-faisant; & c'est ce qui fait révoquer en doute les quatre cent vaisseaux équipés par Sésostris pour aller conquérir l'Inde. Mais les entreprises des Phéniciens sont réelles. Carthage & Cadix fondées par eux, l'Angleterre découverte, leur commerce aux In-

des par Eziongaber, leurs manufactures d'étoffes précieuses, leur art de teindre en pourpre, sont des témoignages de leur habileté, & cette habileté fit leur grandeur.

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinzième siécle, & ce que sont devenus depuis les Hollandais, forcés de s'enrichir par leur industrie.

Le commerce exigeait nécessairement qu'on eût des régistres qui tinssent lieu de nos livres de compte, avec des signes aisés & durables pour établir ces régistres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture alphabétique est donc très-vraisemblable. Je n'assurerais pas qu'ils ayent inventé de tels caractères avant les Caldéens, mais leur alphabet fut certainement le plus complet & le plus utile, puisqu'ils peignirent les voyelles que les Caldéens n'exprimaient pas. Ce mot même *Alphabeth*, composé de leurs deux premiers caractères, dépose en faveur des Phéniciens.

Je ne vois point que les Egyptiens ayent jamais communiqué leurs lettres, leur langue, à aucun peuple : au contraire, les Phéniciens transmirent leur langue & leur alphabet aux Carthaginois, qui les altérèrent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens !

Sanchoniaton Phénicien, qui écrivait

long-temps avant la guerre de Troye, l'hiſtoire des premiers âges, & dont Eusèbe nous a conſervé quelques fragments, traduits par Philon de Biblos; Sanchoniaton, dis-je, nous apprend que les Phéniciens avaient ſacrifié de temps immémorial aux éléments & aux vents, ce qui convient en effet à un peuple navigateur. Il voulut dans ſon hiſtoire s'élever juſqu'à l'origine des choſes, comme tous les premiers écrivains; il eut la même ambition que les auteurs du Zend & du Védam, la même qu'eurent Manéthon en Egypte & Héſiode en Grèce.

Ce qui prouve la prodigieuſe antiquité du livre de Sanchoniaton, c'eſt qu'on en liſait les premières lignes dans les miſtères d'Iſis & de Cerès, hommage que les Egyptiens & les Grecs n'euſſent pas rendu à un auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé comme une des premières ſources de connaiſſances humaines.

Sanchoniaton n'écrivit rien de lui-même; il conſulta toutes les archives anciennes, & ſur-tout le prêtre Jerombal. Le nom de Sanchoniaton ſignifie un ancien Phénicien, *Amateur de la vérité.* Porphyre, Théodoret, Eusèbe l'avouent. La Phénicie était appellée *le pays des Archives*, *Kirjath Sepher.* Quand les Hébreux vinrent s'établir dans une partie de cette contrée, ils lui rendirent ce témoignage, comme on le voit dans Joſué & dans les Juges.

Jerombal conſulté par Sanchoniaton

était prêtre du Dieu suprème, que les Phéniciens nommaient *Iaho*, *Jehova*, nom réputé sacré, adopté chez les Egyptiens, ensuite chez les Juifs. On voit par les fragments de ce monument si antique, que Tyr existait depuis très-long-tems, quoiqu'elle ne fût pas parvenue encore à une ville puissante.

Ce mot *El*, qui désignait Dieu chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes, & il est probable que de ce monosyllabe *El*, les Grecs composèrent leur *Elios*. Mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'on trouve chez les anciens Phéniciens le mot *Eloa*, *Eloim*, dont les Hébreux se servirent très-long-tems après, quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'est de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnèrent à Dieu, Eloa, Iaho, Adonaï; cela ne peut être autrement, puisque les Juifs ne parlèrent long-tems en Canaan que la langue Phénicienne.

Ce mot *Iaho*, ce nom ineffable chez les Juifs, & qu'ils ne prononçaient jamais, était si commun dans l'Orient, que Diodore dans son livre second, en parlant de ceux qui feignirent des entretiens avec les Dieux, dit que *Minos se vantait d'avoir communiqué avec le Dieu* Zeus, *Zamolxis avec la déesse* Vesta, *& le Juif Moyse avec le Dieu* Iaho, &c.

Ce qui mérite sur-tout d'être observé,

c'eſt que Sanchoniaton en rapportant l'ancienne Coſmologie de ſon pays, parle d'abord du cahos enveloppé d'un air ténébreux, *Chaut ereb*. L'Erèbe, la nuit d'Héſiode, eſt priſe du mot Phénicien qui s'eſt conſervé chez les Grecs. Du cahos ſortit *Muth* ou *Moth*, qui ſignifie la matière. Or qui arrangea la matière ? C'eſt Colpi Iaho, l'Eſprit de Dieu, le vent de Dieu, ou plutôt la bouche de Dieu, la voix de Dieu. C'eſt à la voix de Dieu que nâquirent les animaux & les hommes.

Il eſt aiſé de ſe convaincre que cette Coſmogonie eſt l'origine de preſque toutes les autres. Le peuple le plus ancien eſt toujours imité par ceux qui viennent après lui ; ils apprennent ſa langue, ils ſuivent une partie de ſes rites, ils s'approprient ſes antiquités & ſes fables. Je ſais combien toutes les origines Caldéennes, Siriennes, Phéniciennes, Egyptiennes & Grecques ſont obſcures. Quelle origine ne l'eſt pas ? Nous ne pouvons avoir rien de certain ſur la formation du monde, que ce que le Créateur du monde aura daigné nous apprendre lui-même. Nous marchons avec ſûreté juſqu'à certaines bornes : nous ſavons que Babilone exiſtait avant Rome, que les villes de Sirie étaient puiſſantes avant qu'on connût Jéruſalem, qu'il y avait des rois d'Egypte avant Jacob, avant Abraham ; nous ſavons quelles ſociétés ſe ſont établies les dernières

res, mais pour ſavoir préciſément quel fut le premier peuple, il faut une révélation.

Au moins nous eſt-il permis de peſer les probabilités & de nous ſervir de notre raiſon dans ce qui n'intéreſſe point nos dogmes ſacrés ſupérieurs à toute raiſon.

Il eſt très-avéré que les Phéniciens occupaient depuis long-tems leur pays avant que les Hébreux s'y préſentaſſent. Les Hébreux purent-ils apprendre la langue Phénicienne quand ils erraient loin de la Phénicie dans le déſert au milieu de quelques hordes d'Arabes ?

La langue phénicienne put-elle devenir le langage ordinaire des Hébreux, & purent-ils écrire dans cette langue du temps de Joſué parmi des dévaſtations & des maſſacres continuels ? Les Hébreux après Joſué devenus long-tems eſclaves dans ce même pays qu'ils avaient mis à feu & à ſang, n'aprirent-ils pas alors un peu de la langue de leurs maîtres, comme depuis ils aprirent un peu de Caldéen quand ils furent eſclaves à Babilone ?

N'eſt-il pas de la plus grande vraiſemblance qu'un peuple commerçant, induſtrieux, ſavant, établi de temps immémorial & qui paſſe pour l'inventeur des lettres, écrivit long-tems avant un peuple errant nouvellement établi dans ſon voiſinage, ſans aucune ſcience, ſans aucune induſtrie, ſans aucun commerce, ſubſiſtant uniquement de rapines ?

Peut-on nier sérieusement l'autenticité des fragments de Sanchoniaton conservés par Eusèbe? ou peut-on imaginer avec le savant Huet que Sanchoniaton ait puisé chez Moyse? Quand tout ce qui reste de monuments antiques nous avertit que Sanchoniaton vivait à peu près du temps de Moyse, nous ne décidons rien; c'est au lecteur éclairé & judicieux à décider entre Huet & Vandale qui l'a réfuté. Nous cherchons la vérité & non la dispute.

CHAPITRE XIV.

Des Scithes, & des Gomerites.

LAissons Gomer presqu'au sortir de l'arche, aller subjuguer les Gaules & les peupler en quelques années. Laissons aller Tubal en Espagne, & Magog dans le Nord de l'Allemagne, vers le temps où les fils de Cham faisaient une prodigieuse quantité d'enfans tout noirs vers la Guinée & le Congo. Ces impertinences dégoûtantes sont débitées dans tant de livres, que ce n'est pas la peine d'en parler. Les enfans commencent à en rire. Mais par quelle faiblesse, ou par quelle malignité secrette, ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'historiens ont-ils fait de si grands eloges des Scithes qu'ils ne connaissaient pas?

Pourquoi Quinte-Curce en parlant des

Scithes qui habitaient au Nord de la Sogdiane au delà de l'Oxus, (qu'il prend pour le Tanaïs qui en est à cinq cens lieues) pourquoi, dis-je, Quinte-Curce met-il une harangue philosophique dans la bouche de ces barbares? pourquoi suppose-t-il qu'ils reprochent à Aléxandre sa soif de conquérir? pourquoi leur fait-il dire qu'Aléxandre est le plus fameux voleur de la terre, eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Asie si long-tems avant lui? pourquoi enfin, Quinte-Curce peint-il ces Scithes comme les plus justes de tous les hommes? La raison en est que, comme il place le Tanaïs du côté de la mer Caspienne en mauvais géographe, il parle du prétendu désintéressement des Scithes en déclamateur.

Si Horace en opposant les mœurs des Scithes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégyrique de ces barbares, s'il dit,

Campestres melius Scithæ
Quorum plaustra vagas rite trahunt domos
Vivunt & rigidi Getæ;

Voyez les habitans de l'affreuse Scithie
Qui vivent sur des chars,
Avec plus d'innocence ils consument leur vie
Que le peuple de Mars.

c'est qu'Horace parle en poëte un peu satirique, qui est bien aise d'élever des étrangers aux dépens de son pays.

C'est par la même raison que Tacite

s'épuise à louer les barbares Germains, qui pillaient les Gaules & qui immolaient des hommes à leurs abominables Dieux. Tacite, Quinte-Curce, Horace, ressemblent à ces pédagogues qui pour donner de l'émulation à leurs disciples prodiguent en leur présence des louanges à des enfans étrangers, quelques grossiers qu'ils puissent être.

Les Scithes sont ces mêmes barbares que nous avons depuis appellés Tartares, ce sont ceux-là même qui long-tems avant Aléxandre avaient ravagé plusieurs fois l'Asie, & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt sous le nom de Monguls, ou de Huns, ils ont asservi la Chine & les Indes; tantôt sous le nom de Turcs, ils ont chassé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Asie. C'est de ces vastes campagnes que partirent les Huns pour aller jusqu'à Rome. Voilà ces hommes désintéressés & justes, dont nos compilateurs vantent encore aujourd'hui l'équité quand ils copient Quinte-Curce. C'est ainsi qu'on nous accable d'histoires anciennes sans choix & sans jugement; on les lit à peu près avec le même esprit qu'elles ont été faites, & on ne se met dans la tête que des erreurs.

Les Russes habitent aujourd'hui l'ancienne Scithie Européane; ce sont eux qui ont fourni à l'histoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu sur la terre des ré-

volutions qui ont plus frapé l'imagination; il n'y en a pas une qui satisfasse autant l'esprit humain & qui lui fasse autant d'honneur. On a vu des conquérants & des dévastations; mais qu'un seul homme ait en vingt années changé les mœurs, les loix, l'esprit du plus vaste empire de la terre, que tous les arts soient venus en foule embellir des déserts, c'est là ce qui est admirable. Une femme qui ne savait ni lire ni écrire, perfectionna ce que Pierre le Grand avait commencé. Une autre femme (Elisabeth) étendit encore ces nobles commencements. Une autre Impératrice encore, est allée plus loin que les deux autres; son génie s'est communiqué à ses sujets; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'empire. Et enfin, on a vu en un demi-siècle la cour de Scithie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grèce & Rome.

CHAPITRE XV.

De l'Arabie.

SI l'on est curieux de monuments tels que ceux de l'Egypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mecque fut, dit-on, bâtie vers le temps d'Abraham; mais elle est dans un terrein si sablonneux & si ingrat, qu'il n'y a pas

d'apparence qu'elle ait été fondée avant celles qu'on éleva près des fleuves dans des contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie est un vaste désert ou de sables, ou de pierres. Mais l'Arabie heureuse a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de solitudes & d'une mer orageuse, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs appellés conquérants jusqu'à Mahomet, ou plutôt elle fut la compagne de ses victoires. Cet avantage est bien au dessus de ses aromates, de son encens, de sa canelle qui est d'une espèce médiocre & même de son caffé qui fait aujourd'hui sa richesse.

L'Arabie déserte est ce pays malheureux habité par quelques Amalécites, Moabites, Madianites; pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes errants & voleurs, & qui ne peut en nourrir davantage. C'est dans ces mêmes déserts qu'il est dit que deux millions d'Hébreux passerent quarante années. Ce n'est point la vraie Arabie, & ce pays est souvent appellé désert de Sirie.

L'Arabie pétrée n'est ainsi appellée que du nom de Pétra, petite forteresse, à qui sûrement les Arabes n'avaient pas donné ce nom, mais qui fut nommée ainsi par les Grecs vers le temps d'Aléxandre. Cette Arabie pétrée est fort petite, & peut être confondue, sans lui faire tort, avec l'Arabie déserte. L'une & l'autre ont toujours

jours été habitées par des hordes vagabondes.

Pour cette vaste partie appellée heureuse, près de la moitié consiste aussi en déserts ; mais quand on avance quelques milles dans les terres, soit à l'orient de Moka, soit même à l'orient de la Mecque, c'est alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y est parfumé, dans un été continuel, de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître sans culture. Mille ruisseaux descendent des montagnes & entretiennent une fraîcheur perpétuelle, qui tempère l'ardeur du soleil sous des ombrages toujours verds.

C'est sur-tout dans ces pays que le mot de jardin, paradis, signifia la faveur céleste.

Les jardins de Saana vers Aden, furent plus fameux chez les Arabes, que ne le furent depuis ceux d'Alcinous chez les Grecs. Et cet Aden ou Eden, était nommé le lieu des délices. On parle encore d'un ancien Shedad, dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité dans ces climats brûlants était l'ombrage.

Ce vaste pays de l'Yemen est si beau, ses ports sont si heureusement situés sur l'Océan Indien, qu'on prétend qu'Alexandre voulut conquérir l'Yemen pour en faire le siége de son empire, & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût en-

tretenu l'ancien canal des rois d'Egypte, qui joignait le Nil à la mer rouge; & tous les trésors de l'Inde auraient passé d'Aden, ou d'Eden, à sa ville d'Alexandrie. Une telle entreprise ne ressemble pas à ces fables insipides & absurdes dont toute histoire ancienne est remplie. Il eût fallu à la vérité subjuguer toute l'Arabie. Si quelqu'un le pouvait, c'était Alexandre. Mais il paraît que ces peuples ne le craignirent point; ils ne lui envoyèrent pas même des députés quand il tenait sous le joug l'Egypte & la Perse.

Les Arabes défendus par leurs déserts & par leur courage, n'ont jamais subi le joug étranger. Trajan ne conquit qu'un peu de l'Arabie pétrée. Aujourd'hui même ils bravent la puissance du Turc. Ce grand peuple a toujours été aussi libre que les Scites, & plus civilisé qu'eux.

Il faut bien se garder de confondre ces anciens Arabes avec les hordes qui se disent descendues d'Ismaël. Les Ismaëlites, ou Agaréens, ou ceux qui se disaient enfans de Céthura, étaient des tribus étrangères, qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie heureuse. Leurs hordes erraient dans l'Arabie pétrée, vers le pays de Madian; elles se mêlèrent depuis avec les vrais Arabes du temps de Mahomet, quand elles embrassèrent sa religion.

Ce sont les peuples de l'Arabie proprement dite, qui étaient véritablement indi-

gènes, c'eſt-à-dire, qui de temps immémorial habitaient ce beau pays ſans mélange d'aucune autre nation, ſans avoir jamais été ni conquis, ni conquérants. Leur religion était la plus naturelle & la plus ſimple de toutes ; c'était le culte d'un Dieu, & la vénération pour les étoiles, qui ſemblaient ſous un ciel ſi beau & ſi pur, annoncer la grandeur de Dieu avec plus de magnificence que le reſte de la nature. Ils regardaient les planètes comme des médiatrices entre Dieu & les hommes. Ils eurent cette religion juſqu'à Mahomet. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de ſuperſtitions, puiſqu'ils étoient hommes. Mais ſéparés du reſte du monde par des mers & des déſerts, poſſeſſeurs d'un pays délicieux, & ſe trouvant au deſſus de tout beſoin & de toute crainte, ils durent être néceſſairement moins méchants & moins ſuperſtitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vus ni envahir le bien de leurs voiſins comme des bêtes carnacières affamées, ni égorger les faibles, en prétextant les ordres de la Divinité, ni faire leur cour aux puiſſants en les flattant par de faux oracles. Leurs ſuperſtitions ne furenr ni abſurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos hiſtoires univeſelles fabriquées dans notre Occident. Je le crois bien ; ils n'ont aucun rapport avec la petite nation Juive qui eſt devenue l'objet & le fondement de nos

histoires prétendues universelles, dans lesquelles un certain genre d'auteurs se copiant les uns les autres, tous oublient les trois quarts de la terre.

CHAPITRE XVI.

De Bram, Abram, Abraham.

IL semble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, soit un des noms des plus communs aux anciens peuples de l'Asie. Les Indiens que nous croyons une des premiers nations, font de leur Brama un fils de Dieu, qui enseigna aux Brames la maniere de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche. Les Arabes, les Caldéens, les Persans se l'approprièrent, & les Juifs le regardèrent comme un de leurs patriarches. Les Arabes qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement les premiers quelques idées confuses de Brama, qu'ils nommèrent *Abrama*, & dont ensuite ils se vantèrent d'être descendus. Les Caldéens l'adoptèrent comme un législateur. Les Perses appellaient leur ancienne religion, *Millat Ibrahim*; les Mèdes *Kish Ibrahim*. Ils prétendaient que cet Ibrahim, ou Abraham, était de la Bactriane, & qu'il avait vécu près de la ville de Balk. Ils révéraient en lui un prophête de la religion de l'ancien Zoroastre. Il n'appartient sans doute qu'aux

Hébreux, puisqu'ils le reconnaissent pour leur père dans leurs livres sacrés.

Des savants ont cru que le nom était Indien, parce que les prêtres Indiens s'appellaient Brames, Brachmanes, & que plusieurs de leurs institutions sacrées ont un rapport immédiat à ce nom, au lieu que chez les Asiatiques occidentaux vous ne voyez aucun établissement qui tire son nom d'Abram, ou Abraham. Nulle société ne s'est jamais nommée Abramique. Nul rite, nulle cérémonie de ce nom. Mais puisque les livres Juifs disent qu'Abraham est la tige des Hébreux, il faut les croire sans difficulté.

L'alcoran cite, touchant Abraham, les anciennes histoires Arabes; mais il en dit très-peu de chose. Elles prétendent que cet Abraham fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Caldée, & non pas de l'Inde, ou de la Bactriane; ils étaient voisins de la Caldée; l'Inde, & la Bactriane leur étaient inconnues; Abraham était un étranger pour tous ces peuples, & la Caldée étant un pays dès longtems renommé pour les sciences & les arts, c'était un honneur, humainement parlant, pour une petite nation renfermée dans la Palestine, de compter un ancien sage réputé Caldéen au nombre de ses ancêtres.

S'il est permis d'examiner la partie historique des livres Judaïques par les mêmes règles qui nous conduisent dans la critique

des autres hiſtoires, il faut convenir avec tous les commentateurs que le recit des aventures d'Abraham, tel qu'il ſe trouve dans le Pentateuque, ſerait ſujet à quelques difficultés, s'il ſe trouvoit dans une autre hiſtoire.

La Genèſe dit qu'Abraham ſortit d'Aran âgé de ſoixante & quinze ans, après la mort de ſon père.

Mais la même Genèſe dit que Tharé ſon père l'ayant engendré à ſoixante & dix ans, vécut juſques à deux cens cinq. Ainſi Abraham avait cent trente-cinq ans quand il quitta la Caldée. Il paraît étrange qu'à cet âge il ait abandonné le fertile pays de la Méſopotamie, pour aller à trois cens milles de là, dans la contrée ſtérile & pierreuſe de Sichem, qui n'était point un lieu de commerce. De Sichem on le fait aller acheter du bled à Memphis, qui eſt environ à ſix cens milles; & dès qu'il arrive, le roi devient amoureux de ſa femme âgée de ſoixante & quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette hiſtoire; je m'en tiens toujours aux recherches de l'antiquité. Il eſt dit qu'Abraham reçut de grands préſents du Roi d'Egypte. Ce pays était dès-lors un puiſſant état; la monarchie était établie, les arts y étaient donc cultivés; le fleuve avait été dompté, on avait creuſé partout des canaux pour recevoir ſes inondations, ſans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or, je demande à tout homme ſenſé, s'il n'avait pas fallu des ſiècles pour établir un tel empire dans un pays long-tems inacceſſible & dévaſté par les eaux mêmes qui le fertilisèrent? Abram, ſelon la Genèſe, arriva en Egypte deux mille ans avant notre ère vulgaire. Il faut donc pardonner aux Manétons, aux Hérodotes, aux Diodores, aux Eratoſthènes, & à tant d'autres, la prodigieuſe antiquité qu'ils accordent tous au royaume d'Egypte. Et cette antiquité devait être très-moderne en comparaiſon de celle des Caldéens, & des Syriens.

Qu'il ſoit permis d'obſerver un trait de l'hiſtoire d'Abraham. Il eſt repréſenté au ſortir de l'Egypte comme un paſteur nomade, errant entre le mont Carmel & le lac Aſphaltide; c'eſt le déſert le plus aride de l'Arabie pétrée. Il y voiture ſes tentes avec trois cens dix-huit ſerviteurs, & ſon neveu Loth eſt établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un roi de Babilone, un roi de Perſe, un roi de Pont, & un roi de pluſieurs autres nations, ſe liguent enſemble pour faire la guerre à Sodome & à quatre bourgades voiſines. Ils prennent ces bourgs & Sodome. Loth eſt leur priſonnier. Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment cinq grands rois ſi puiſſants ſe liguèrent pour venir ainſi attaquer une horde d'Arabes dans un coin de terre ſi ſauvage, ni comment Abraham défit de ſi puiſſants monarques

avec trois cens valets de campagne ; ni comment il les pourſuivit juſques par delà Damas. Quelques traducteurs ont mis *Dan* pour *Damas*, mais *Dan* n'exiſtait pas du temps de Moïſe, encore moins du temps d'Abraham. Il y a de l'extrêmité du lac Aſphaltide où Sodome était ſituée, juſqu'à Damas, plus de trois cens milles de route. Tout cela eſt au deſſus de nos conceptions. Tout eſt miraculeux dans l'hiſtoire des Hébreux ; nous l'avons déjà dit, & nous rediſons encore que nous croyons ces prodiges & tous les autres, ſans aucun examen.

CHAPITRE XVII.

De l'Inde.

S'Il eſt permis de faire des conjectures, les Indiens vers le Gange ſont peut-être les hommes les plus anciennement raſſemblés en corps de peuple. Il eſt certain que le terrein où les animaux trouvent la pâture la plus facile eſt bientôt couvert de l'eſpèce qu'elle peut nourrir. Or il n'y a point de contrée au monde où l'eſpèce humaine ait ſous ſa main des aliments plus ſains, plus agréables, & en plus grande abondance que vers le Gange ; le ris y croit ſans culture, l'ananas, le cocos, la datte, le figuier, préſentent de tous côtés des mets délicieux ; l'oranger, le citronier, fourniſſent à la fois des boiſſons rafraîchiſſantes

avec quelque nourriture. Les cannes de sucre sont sous la main. Les palmiers, les figuiers à larges feuilles, donnent le plus épais ombrage. On n'a pas besoin dans ce pays d'écorcher des troupeaux pour défendre ses enfans des rigueurs des saisons; on les élève encore aujourd'hui tout nuds jusqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé dans ce pays de risquer sa vie pour la soutenir, en attaquant les animaux, & en se nourrissant de leurs membres déchirés comme on a fait presque par-tout ailleurs.

Les hommes se seront rassemblés d'eux-mêmes en société dans ce climat heureux; on ne se sera point disputé un terrein aride pour y établir de maigres troupeaux; on ne se sera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie pétrée.

Je ne parlerai point ici des anciens monuments dont les Brames se vantent; il suffit de savoir que les raretés les plus antiques que l'Empereur Chinois Cam-hi eût dans son palais étaient Indiennes: il montrait à nos missionnaires mathématiciens d'anciennes monnoies Indiennes, frapées au coin, fort antérieures aux monnoies de cuivre des Empereurs Chinois: & c'est probablement des Indiens que les Rois de Perse apprirent l'art monétaire.

Les Grecs avant Pitagore voyageaient dans l'Inde pour s'instruire. Les signes des sept planètes & des sept métaux sont en-

core dans presque toute la terre ceux que les Indiens inventèrent : les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain nous vient incontestablement de l'Inde ; les éléphans auxquels nous avons substitué des tours en sont une preuve.

Enfin, les peuples les plus anciennement connus, Persans, Phéniciens, Arabes, Egyptiens, allèrent de temps immémorial trafiquer dans l'Inde pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats, sans que jamais les Indiens allassent rien demander à aucune de ces nations.

On nous parle d'un Bacchus qui partit, dit-on, d'Egypte, ou d'une contrée de l'Asie occidentale, pour conquérir l'Inde. Ce Bacchus, quel qu'il soit, savait donc qu'il y avait au bout de notre continent une nation qui valait mieux que la sienne. Le besoin fit les premiers brigands ; ils n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était riche, & surement le peuple riche est rassemblé, civilisé, policé, long-tems avant le peuple voleur.

Ce qui me frape le plus dans l'Inde, c'est cette ancienne opinion de la transmigration des ames, qui s'étendit avec le temps jusqu'à la Chine & dans l'Europe. Ce n'est pas que les Indiens sussent ce que c'est qu'une ame : mais ils imaginaient que ce principe, soit aërien, soit igné, allait

ſucceſſivement animer d'autres corps. Remarquons attentivement ce ſyſtême de philoſophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers que la crainte d'être condamnés par Viſnou, & par Brama, à devenir les plus vils & les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands peuples avaient une idée d'une autre vie, quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guères parmi les anciens empires que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers Légiſlateurs ne promulguèrent que des loix morales; ils crurent qu'il ſuffiſait d'exhorter les hommes à la vertu, & de les y forcer par une police ſévère.

Les Indiens eurent un frein de plus en embraſſant la doctrine de la métempſycoſe; la crainte de tuer ſon père ou ſa mère en tuant des hommes & des animaux, leur inſpira une horreur pour le meurtre & pour toute violence, qui devint chez eux une ſeconde nature. Ainſi tous les Indiens, dont les familles ne ſe ſont alliées ni aux Arabes, ni aux Tartares, ſont encore aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur religion & la température de leur climat, rendirent ces peuples entièrement ſemblables à ces animaux paiſibles que nous élevons dans nos bergeries, & dans nos colombiers pour les égorger à notre plaiſir. Toutes les nations farouches

qui descendirent du Caucase, du Taurus, & de l'Immaüs pour subjuguer les habitans des bords de l'Inde, de l'Hidaspe, du Gange, les asservirent en se montrant.

C'est ce qui arriverait aujourd'hui à ces chrétiens primitifs appellés Quakers, aussi pacifiques que les Indiens ; ils seraient dévorés par les autres nations, s'ils n'étaient protégés par leurs belliqueux compatriotes. La religion Chrétienne que ces seuls primitifs suivent à la lettre, est aussi ennemie du sang que la Pitagoricienne. Mais les peuples Chrétiens n'ont jamais observé leur religion, & les anciennes castes Indiennes ont toujours pratiqué la leur. C'est que le Pitagorisme est la seule religion au monde qui ait su faire de l'horreur du meurtre une piété filiale & un sentiment religieux. La transmigration des ames est un systême si simple, & même si vraisemblable aux yeux des peuples ignorants; il est si facile de croire que ce qui anime un homme peut ensuite en animer un autre, que tous ceux qui adoptèrent cette religion, crurent voir les ames de leurs parents dans tous les hommes qui les environnaient. Ils se crurent tous frères, pères, mères, enfans les uns des autres. Cette idée inspirait nécessairement une charité universelle. On tremblait de blesser un être qui était de la famille : en un mot l'ancienne religion de l'Inde, & celle des lettrés à la Chine, sont les seules dans les-

quelles les hommes n'ayent point été barbares. Comment put-il arriver qu'ensuite ces mêmes hommes qui se faisaient un crime d'égorger un animal, permissent que les femmes se brulassent sur le corps de leurs maris, dans la vaine espérance de renaître dans des corps plus beaux & plus heureux ? C'est que le fanatisme & les contradictions sont l'appanage de la nature humaine.

Il faut sur-tout considérer que l'abstinence de la chair des animaux est une suite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y pourrissent bientôt la viande, elle y est une très-mauvaise nourriture. Les liqueurs fortes y sont aussi défendues par la nature qui exige dans l'Inde des boissons raffraichissantes. La métempsicose passa à la vérité chez nos nations septentrionales. Les Celtes crurent qu'ils renaitraient dans d'autres corps : mais si les Druides avaient ajouté à cette doctrine la défense de manger de la chair, ils n'auraient pas été obéis.

Nous ne connaissons presque rien des anciens rites des Brames conservés jusques à nos jours. Ils communiquent peu les livres du Hanscrit qu'ils ont encore dans cette ancienne langue sacrée : leurs Vedams ont été aussi long-tems inconnus que le Zend des Perses, & que les cinq Kings des Chinois. Il n'y a guères que six vingts ans que les Européans eurent

les premiéres notions des cinq Kings : & le Zend n'a été vu que par le célèbre docteur Hide, qui n'eut pas de quoi l'acheter, & de quoi payer l'interprète, & par le marchand Chardin qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eûmes que cet extrait du Zend, ce Sadder dont j'ai parlé fort au long.

Un hazard plus heureux a procuré à la bibliothèque de Paris, un ancien livre des Brames, c'est l'Ezourvedam écrit avant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, avec un rituel de tous les anciens rites des Bracmanes, intitulé le Cormo-Vedam : ce manuscrit traduit par un Brame, n'est pas à la vérité le Védam lui-même, mais c'est un résumé des opinions & des rites contenus dans cette loi. Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connaissance des trois plus anciens écrits qui soient au monde.

Il faut desespérer d'avoir jamais rien des Egyptiens ; leurs livres sont perdus, leur religion s'est anéantie ; ils n'entendent plus leur ancienne langue vulgaire, encore moins la sacrée. Ainsi ce qui était plus près de nous, plus facile à conserver, déposé dans des bibliothèques immenses, a péri pour jamais, & nous avons trouvé au bout du monde des monuments non moins autentiques, que nous ne devions pas espérer de découvrir.

On ne peut douter de la vérité de l'autenticité de ce rituel des Bracmanes dont je parle. L'auteur assurément ne flatte pas sa secte ; il ne cherche point à déguiser ses superstitions, à leur donner quelque vraisemblance par des explications forcées, à les excuser par des allégories. Il rend compte des loix les plus extravagantes avec la simplicité de la candeur. L'esprit humain paraît là dans toute sa misère. Si les Brames observaient toutes les loix de leur Védam, il n'y a point de moine qui voulût s'assujettir à cet état. A peine le fils d'un Brame est-il né, qu'il est l'esclave des cérémonies. On frotte sa langue avec de la poix résine, détrempée dans de la farine ; on prononce le mot *Oum ;* on invoque vingt divinités avant qu'on lui ait coupé le bout du nombril ; mais aussi on lui dit, *Vivez pour commander aux hommes ;* & dès qu'il peut parler, on lui fait sentir la dignité de son être. En effet, les Bracmanes furent long-tems souverains dans l'Inde, & la théocratie fut établie dans cette vaste contrée plus qu'en aucun pays du monde.

Bientôt on expose l'enfant à la lune : on prie l'être suprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne soit né que depuis huit jours : on addresse des antiennes au feu ; on donne à l'enfant avec cent cérémonies le nom de Chormo, qui est le titre d'honneur des Brames.

Dès que cet enfant peut marcher, il passe sa vie à se baigner & à réciter des priéres. Il fait le sacrifice des morts ; & ce sacrifice est institué pour que Brama donne à l'ame des ancêtres de l'enfant une demeure agréable dans d'autres corps.

On fait des priéres aux cinq vents qui peuvent sortir par les cinq ouvertures du corps humain. Cela n'est pas plus étrange que les priéres récitées au Dieu Pet par les bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature, nulle action chez les Brames sans priéres. La premiére fois qu'on rase la tête de l'enfant, le père dit au rasoir dévotement, *Rasoir, rase mon fils comme tu as rasé le soleil & le Dieu Indro.* Il se pourrait après tout que le Dieu Indro eût été autrefois rasé : mais pour le soleil, cela n'est pas aisé à comprendre, à moins que les Brames n'ayent eu nôtre Apollon, que nous représentons encore sans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies serait aussi ennuieux qu'elles nous paraissent ridicules ; & dans leur aveuglement ils en disent autant des nôtres ; mais il y a chez eux un mystère qui ne doit pas être passé sous silence : c'est le Matricha Machom. On se donne par ce mystère un nouvel être, une nouvelle vie.

L'ame est suposée être dans la poitrine, & c'est en effet le sentiment de presque toute l'antiquité. On passe la main de la

poitrine à la tête, en apuyant sur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes à l'autre, & on conduit ainsi son âme à son cerveau ; quand on est sûr que son ame est bien montée, alors le jeune homme s'écrie que son ame & son corps sont réunis à l'être suprême, & dit, *je suis moi-même une partie de la divinité.*

Cette opinion a été celle des plus respectables philosophes de la Grèce, de ces Stoïciens qui ont élevé la nature humaine au dessus d'elle-même, celle des divins Antonins ; & il faut avouer que rien n'était plus capable d'inspirer de grandes vertus. Se croire une partie de la divinité, c'est s'imposer la loi de ne rien faire qui ne soit digne de Dieu même.

On trouve dans cette loi des Bracmanes dix commandements, & ce sont dix péchés à éviter. Ils sont divisés en trois espèces, les péchés du corps, ceux de la parole, ceux de la volonté. Frapper, tuer son prochain, le voler, violer les femmes, ce sont les péchés du corps : dissimuler, mentir, injurier, ce sont les péchés de la parole ; ceux de la volonté consistent à souhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie, à n'être pas touché des misères d'autrui. Ces dix commandements font pardonner tous les rites ridicules. On voit évidemment que la morale est la même chez toutes les nations civilisées, & que les usages les plus consacrés

chez un peuple, paraiſſent aux autres ou extravagants ou haïſſables. Les rites établis diviſent aujourd'hui le genre humain, & la morale le réunit.

La ſuperſtition n'empêcha jamais les Bracmanes de reconnaître un Dieu unique. Strabon dans ſon 15e. livre dit qu'ils adorent un Dieu ſuprême, qu'ils gardent le ſilence pluſieurs années avant d'oſer parler, qu'ils ſont ſobres, chaſtes, tempérants, qu'ils vivent dans la juſtice, & qu'ils meurent ſans regret. C'eſt le témoignage que leur rendent St. Clément d'Alexandrie, Apulée, Porphire, Pallade, St. Ambroiſe. N'oublions pas ſur-tout qu'ils eurent un paradis terreſtre, & que les hommes qui abuſèrent des bienfaits de Dieu furent chaſſés de ce paradis.

La chûte de l'homme dégénéré eſt le fondement de la théologie de preſque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à ſe plaindre du préſent, & à vanter le paſſé, a fait imaginer par-tout une eſpèce d'âge d'or auquel les ſiècles de fer ont ſuccédé. Ce qui eſt plus ſingulier encore, c'eſt que le Védam des anciens Bracmanes enſeigne que le premier homme fut Adimo & la premiére femme Procriti. Adimo, ſignifiait Seigneur, & Procriti voulait dire la vie, comme Heva chez les Phéniciens & les Hébreux ſignifiait auſſi la vie ou le ſerpent. Cette conformité mérite une grande attention.

CHAPITRE XVIII.

De la Chine.

OSerons-nous parler des Chinois ſans nous en raporter à leurs propres annales ? elles ſont confimées par le témoignage unanime de nos voyageurs de différentes ſectes, Jacobins, Jéſuites, Luthériens, Calviniſtes, tous intéreſſés à ſe contredire. Il eſt évident que l'empire de la Chine était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions phyſiques, de ces inondations, de ces incendies dont la faible mémoire s'était conſervée & altérée dans les fables du déluge de Deucalion, & de la chûte de Phaëton. Le climat de la Chine avait donc été préſervé de ces fléaux, comme il le fut toujours de la peſte proprement dite, qui a tant de fois ravagé l'Afrique, l'Aſie & l'Europe.

Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce ſont celles des Chinois, qui ont joint, comme on l'a déjà dit ailleurs, l'hiſtoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples ils ont conſtamment marqué leurs époques par les éclipſes, par les conjonctions des planètes; & nos Aſtronomes qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les

trouver presque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables allégoriques, & les Chinois écrivirent leur histoire la plume & l'astroable à la main, avec une simplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le reste de l'Asie.

Chaque règne de leurs empereurs a été écrit par des contemporains ; nulle différente manière de compter parmi eux, nulles chronologies qui se contredisent. Nos voyageurs missionnaires raportent avec candeur que lorsqu'ils parlèrent au sage empereur Camhi des variations considérables de la chronologie de la vulgate, des septante, & des Samaritains, Camhi leur répondit, est-il possible que les livres en qui vous croyez se combattent ?

Les Chinois écrivaient sur des tablettes légéres de bambou, quand les Caldéens n'écrivaient encore que sur la brique, & ils ont même encore de ces anciennes tablettes que leurs vernis ont préservées de la pourriture. Ce sont peut-être les plus anciens monuments du monde. Point d'histoire chez eux avant celles de leurs empereurs, point de fictions, aucun prodige, nul homme inspiré qui se dise demi-Dieu comme chez les Egyptiens & chez les Grecs ; dès que ce peuple écrit, il écrit raisonnablement.

Il diffère sur-tout des autres nations, en ce que leur histoire ne fait aucune

mention d'un collège de prêtres qui ait jamais influé sur les loix. Les Chinois ne remontent point jusqu'aux temps sauvages où les hommes eurent besoin qu'on les trompât pour les conduire. D'autres peuples commencèrent leur histoire par l'origine du monde, le Zend des Perses, le Védam des Indiens, Sanchoniaton, Manéton, enfin, jusqu'à Hésiode, tous remontent à l'origine des choses, à la formation du monde. Les Chinois n'ont point eu cette folie, leur histoire n'est que celle des temps historiques.

C'est ici qu'il faut sur-tout appliquer notre grand principe, qu'une nation dont les premières chroniques attestent l'existence d'un vaste empire puissant & sage, doit avoir été rassemblée en corps de peuple pendant des siècles antérieurs. Voilà ce peuple qui depuis plus de quatre mille ans écrit journellement ses annales. Encore une fois, n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que pour être exercé dans tous les arts qu'exige la société des hommes, & pour en venir non-seulement jusqu'à écrire, mais jusqu'à bien écrire, il avait fallu plus de temps que l'empire Chinois n'a duré, en ne comptant que depuis l'Empereur Fo-hi jusqu'à nos jours ? Il n'y a point de lettré à la Chine qui doute que les cinq Kings n'aient été écrits deux mille trois cens ans avant notre ère vulgaire. Ce monument précède donc de quatre cens

années, les premières obſervations Babyloniennes envoyées en Grèce par Calliſtène. De bonne foi ſied-il bien à des lettrés de Paris de conteſter l'antiquité d'un livre Chinois, regardé comme autentique par tous les tribunaux de la Chine ?

Les premiers rudiments ſont en tout genre plus lents chez les hommes que les grands progrès. Souvenons-nous toujours que preſque perſonne ne ſavait écrire il y a cinq cens ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous. Ces tailles dont ſe ſervent encore aujourd'hui nos boulangers, étaient nos hiérogliphes & nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts, & le nom de tailles l'atteſte encore dans nos campagnes. Nos coutumes capricieuſes, qui n'ont été rédigées par écrit que depuis quatre cens cinquante ans, nous apprennent aſſez combien l'art d'écrire étoit rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe qui n'ait fait en dernier lieu plus de progrès en un demi-ſiècle dans tous les arts, qu'il n'en avait fait depuis les invaſions des Barbares juſqu'au quatorzième ſiècle.

Je n'examinerai point ici pourquoi les Chinois, parvenus à connaître & à pratiquer tout ce qui eſt utile à la ſociété, n'ont pas été auſſi loin que nous allons aujourd'hui dans les ſciences. Ils ſont auſſi mauvais phyſiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cens ans, & que les Grecs

& les Romains l'ont été ; mais ils ont perfectionné la morale, qui eſt la première des ſciences.

Leur vaſte & populeux empire était déjà gouverné comme une famille, dont le monarque était le père, & dont quarante tribunaux de légiſlation étaient regardés comme les frères aînés, quand nous étions errants en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur religion était ſimple, ſage, auguſte, libre de toute ſuperſtition & de toute barbarie, quand nous n'avions pas même encore des Teutatès à qui des Druides ſacrifiaient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'ozier.

Les empereurs Chinois offraient eux-mêmes au Dieu de l'univers, au *Chang-ti*, au *Tien*, au principe de toutes choſes, les prémices des récoltes deux fois l'année ; & de quelles réoltes encore ? de ce qu'ils avaient ſemé de leurs propres mains. Cette coutume s'eſt ſoutenue pendant quarante ſiècles, au milieu même des révolutions & des plus horribles calamités.

Jamais la religion des empereurs & des tribunaux ne fut deshonorée par des impoſtures, jamais troublée par les querelles du ſacerdoce & de l'empire, jamais chargée d'innovations abſurdes qui ſe combattent les unes les autres avec des arguments auſſi abſurdes qu'elles, & dont la démence a mis à la fin le poignard aux

mains des fanatiques conduits par des factieux. C'eſt par-là ſur-tout que les Chinois l'emportent ſur toutes les nations de l'univers.

Leur Confutſée n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux rites. Il ne fit ni l'inſpiré ni le prophête. C'était un Magiſtrat qui enſeignait les anciennes loix. Nous diſons quelquefois, & bien mal-à-propos, *La religion de Confucius ;* il n'en avait point d'autre que celle de tous les empereurs & de tous les tribunaux, point d'autre que celle des premiers ſages. Il ne recommande que la vertu, il ne prêche aucun myſtère. Il dit dans ſon premier livre, que pour apprendre à gouverner il faut paſſer tous ſes jours à ſe corriger : dans le ſecond, il prouve que Dieu a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme ; il dit, que l'homme n'eſt point né méchant, & qu'il le devient par ſa faute : le troiſième eſt un recueil de maximes pures où vous ne trouvez rien de bas, & rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille diſciples, il pouvait ſe mettre à la tête d'un parti puiſſant, & il aima mieux inſtruire les hommes que les gouverner.

On s'eſt élevé avec force dans un eſſai ſur l'hiſtoire générale, contre la témérité que nous avons eue au bout de l'Occident de vouloir juger de cette cour orientale, & de lui attribuer l'athéiſme. Par quelle fureur en effet quelques uns d'entre nous ont-

ont-ils pu appeller athée un empire dont presque toutes les loix sont fondées sur la connaissance d'un être suprême, rémunérateur & vengeur? Les inscriptions de leurs temples, dont nous avons des copies autentiques, sont, *au premier principe sans commencement & sans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il est infiniment bon, infiniment juste; il éclaire, il soutient, il règle toute la nature.*

On a reproché en Europe aux Jésuites, qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un Français nommé Maigrot, évêque de Conon, qui ne savait pas un mot de Chinois, fut député par un Pape pour aller juger le procès sur les lieux; il traita Confucius d'athée, sur ces paroles de ce grand homme, *le ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.* Le plus grand de nos saints n'a jamais débité de maxime plus céleste. Si Confucius était athée, Caton, & le chancelier de l'Hôpital l'étaient aussi.

Répétons ici pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui soutenaient contre Bayle, qu'une société d'athées était impossible, avançaient en même-temps que le plus ancien gouvernement de la terre était une société d'athées. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Répétons encore que les lettrés Chinois adorateurs d'un seul Dieu, abandonnèrent

le peuple aux superstitions des bonzes. Ils reçurent la secte de Laokium & celle de Fo & plusieurs autres. Les magistrats sentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celles de l'état, comme il a une nourriture plus grossiére, ils souffrirent les bonzes & les continrent. Presque partout ailleurs ceux qui faisaient le métier de bonzes avaient l'autorité principale.

Il est vrai que les loix de la Chine ne parlent point de peines & de récompenses après la mort; ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne savaient pas. Cette différence entr'eux & tous les grands peuples policés est très-étonnante. La doctrine de l'enfer était utile, & le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admise. Ils se contentèrent d'exhorter les hommes à révérer le ciel, & à être justes. Ils crurent qu'une police exacte toujours exercée, ferait plus d'effet que des opinions qui peuvent être combattues, & qu'on craindrait plus la loi toujours présente qu'une loi à venir. Nous parlerons en son tems d'un autre peuple, infiniment moins considérable, qui eut à-peu-près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée, mais qui fut conduit par des voies inconnues aux autres hommes.

Résumons ici seulement que l'empire Chinois subsistait avec splendeur quand les Caldéens commençaient le cours de

ces dix-neuf cens années d'obſervations aſtronomiques envoyées en Grèce par Calliſthène. Les Brames régnaient alors dans une partie de l'Inde; les Perſes avaient leurs loix, les Arabes au midi, les Scythes au ſeptentrion, habitaient ſous des tentes. L'Egypte dont nous allons parler était un puiſſant royaume.

CHAPITRE XIX.

De l'Egypte.

IL me paraît ſenſible que les Egyptiens, tout antiques qu'ils ſont, ne purent être raſſemblés en corps, civiliſés, policés, induſtrieux, puiſſants que très-long-tems après tous les peuples qui ont paſſé en revue. La raiſon en eſt évidente. L'Egypte juſqu'au Delta eſt reſſerrée par deux chaînes de rochers, entre leſquels le Nil ſe précipite, en deſcendant d'Ethiopie du midi au ſeptentrion. Il n'y a des cataractes du Nil à ſes embouchures en ligne droite que cent ſoixante lieues de trois mille pas géométriques, & la largeur n'eſt que de dix à quinze & vingt lieues juſqu'au Delta, partie baſſe de l'Egypte, qui embraſſe une étendue de cinquante lieues d'Orient en Occident. A la droite du Nil ſont les déſerts de la Thébaïde, & à la gauche les ſables inhabitables de la Libie juſqu'au petit pays où

fut bâti le temple d'Ammon.

Les inondations du Nil dûrent pendant des ſiècles écarter tous les colons d'une terre ſubmergée quatre mois de l'année ; ces eaux croupiſſantes s'accumulant continuellement dûrent long-tems faire un marais de toute l'Egypte. Il n'en eſt pas ainſi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Inde, du Gange & d'autres rivieres qui ſe débordent auſſi preſque chaque année en été à la fonte des neiges. Leurs débordements ne ſont pas ſi grands, & les vaſtes plaines qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre.

Obſervons ſur-tout que la peſte, ce fléau attaché au genre animal, régne une fois en dix ans au moins en Egypte ; elle devait être beaucoup plus deſtructive quand les eaux du Nil en croupiſſant ſur la terre, ajoutaient leur infection à cette contagion horrible, & ainſi la population de l'Egypte dut être très-faible pendant bien des ſiècles.

L'ordre naturel des choſes ſemble donc démontrer invinciblement que l'Egypte fut une des dernieres terres habitées. Les Troglodites nés dans ces rochers dont le Nil eſt bordé, furent obligés à des travaux auſſi longs que pénibles pour creuſer des canaux qui reçuſſent le fleuve pour élever des cabanes, & les rehauſſer de vingt-cinq pieds au deſſus du ter-

tain. C'eſt là pourtant ce qu'il fallut faire avant de bâtir Thébes aux cent portes, avant d'élever Memphis, & de ſonger à conſtruire des piramides. Il eſt bien étrange qu'aucun ancien hiſtorien n'ait fait une réflexion ſi naturelle.

Nous avons déjà obſervé que dans le tems où l'on place les voyages d'Abraham, l'Egypte était un puiſſant royaume. Ses Rois avaient déjà bâti quelques-unes de ces piramides, qui étonnent encore les yeux & l'imagination. Les Arabes ont écrit que la plus grande fut élevée par Saurid pluſieurs ſiècles avant Abraham; on ne ſait en quel tems fut conſtruite la fameuſe Thébes aux cent portes, la Ville de Dieu, Dioſpolis. Il paraît que dans ces tems reculés les grandes villes portaient le nom de villes de Dieu comme Babilone. Mais qui pourra croire que par chacune des cent portes de Thébes il ſortait deux cent chariots armés en guerre, & cent mille combattants? Cela ferait vingt mille chariots, & un million de ſoldats; & à un ſoldat pour cinq perſonnes, ce nombre ſuppoſe au moins cinq millions de têtes pour une ſeule ville, dans un pays qui n'eſt pas ſi grand que l'Eſpagne ou que la France, & qui n'avait pas, ſelon Diodore de Sicile, plus de trois millions d'habitans, & plus de cent ſoixante mille ſoldats pour ſa défenſe. Diodore dit (livre 1er) que l'Egypte

était si peuplée, qu'autrefois elle avait eu jusqu'à sept millions d'habitans, & que de son tems elle en avait encore trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de Sésostris qu'au million de soldats qui sortent par les cent portes de Thébes. Ne pensez-vous pas lire l'histoire de Picrocole, quand ceux qui copient Hérodote vous disent que le pere de Sésostris fondant ses espérances sur un songe & sur un oracle, destina son fils à subjuguer le monde; qu'il fit élever à sa cour dans le métier des armes tous les enfans nés le même jour que ce fils; qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos grandes lieues, & qu'enfin Sésostris partit avec six cens mille hommes, vingt-sept mille chars de guerre, & alla conquérir toute la terre, depuis l'Inde jusqu'aux extrémités du Pont-Euxin, & qu'il subjugua la Mingrelie & la Géorgie appellées alors la Colchide. Hérodote ne doute pas que Sésostris n'ait laissé des colonies en Colchide, parce qu'il a vu à Colchos des hommes bazanés avec des cheveux crêpus ressemblans aux Egyptiens. Je croirais bien plutôt que ces especes de Scythes des bords de la mer noire & de la mer Caspienne, vinrent rançonner les Egyptiens quand ils ravagèrent si longtems l'Asie avant le régne de Cirus. Je

croirais qu'ils emmenèrent avec eux des efclaves d'Egypte ; ce vrai pays d'efclaves, dont Hérodote put voir, ou crut voir les defcendants en Colchide. Si ces Colchidiens avaient en effet la fuperftition de fe faire circoncire, ils avaient probablement retenu cette coutume d'Egypte, comme il arriva prefque toujours aux peuples du Nord de prendre les rites des nations civilifées qu'ils avaient vaincues.

Jamais les Egyptiens dans les temps connus ne furent redoutables, jamais ennemi n'entra chez eux qu'il ne les fubjuguât. Les Scythes commencèrent ; après les Scythes vint Nabucodonofor, qui conquit l'Egypte fans réfiftance ; Cyrus n'eut qu'à y envoyer un de fes lieutenans ; révoltée fous Cambize, il ne falut qu'une campagne pour la foumettre : & ce Cambize eut tant de mépris pour les Egyptiens, qu'il tua leur dieu Apis en leur préfence. Ochus réduifit l'Egypte en province de fon royaume. Alexandre, Céfar, Augufte, le calife Omar conquirent l'Egypte, avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos fous le nom de Mammelucs revinrent encore s'emparer de l'Egypte du temps des Croifades ; enfin Sélim conquit l'Egypte en une feule campagne, comme tous ceux qui s'y étaient préfentés : il n'y a jamais eu que nos feuls croifés qui fe foient fait battre par ces Egyptiens, le

plus lâche de tous les peuples, comme on l'a remarqué ailleurs ; mais c'eſt qu'alors ils étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

Il eſt vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant, témoins les Grecs & les Romains. Mais nous ſommes plus ſûrs de l'ancienne grandeur des Romains & des Grecs que de celle de Séſoſtris.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle Séſoſtris n'ait pu avoir une guerre heureuſe contre quelques Ethiopiens, quelques Arabes, quelques peuples de la Phénicie. Alors dans le langage des exagérateurs il aura conquis toute la terre. Il n'y a point de nation ſubjuguée qui ne prétende en avoir autrefois ſubjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne ſupériorité conſole de l'humiliation préſente.

Hérodote racontait ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui avaient dit, mais comment en ne lui parlant que de prodiges, ne lui dirent-ils rien des fameuſes playes d'Egypte, de ce combat magique entre les ſorciers de Pharaon & le miniſtre du Dieu des Juifs, & d'une armée entiére engloutie au fond de la mer rouge ſous les eaux élevées comme des montagnes à droite & à gauche, pour laiſſer paſſer les Hébreux, leſquelles en retombant ſubmergèrent les Egyptiens ? C'était aſſurément le plus grand événement

dans l'hiſtoire du monde : ni Hérodote, ni Manéton, ni Eratoſtène, ni aucun des Grecs ſi grands amateurs du merveilleux, & toujours en correſpondance avec l'Egypte, n'ont parlé de ces miracles qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations. Je ne fais pas aſſurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres hébreux, que je révère comme je dois. Je me borne à m'étonner ſeulement du ſilence de tous les Egyptiens & de tous les Grecs. Dieu ne voulut pas ſans doute qu'une hiſtoire ſi divine nous fût tranſmiſe par aucune main profane.

CHAPITRE XX.

De la langue des Egyptiens, & de leurs Simboles.

LE langage des Egyptiens n'avait aucun raport avec celui des nations de l'Aſie. Vous ne trouvez chez ce peuple ni le mot d'Adoni ou d'Adonaï, ni de Bal ou Baal, termes qui ſignifient le Seigneur ; ni de Mitra, qui était le ſoleil chez les Perſes ; ni de Melch, qui ſignifie Roi en Syrie ; ni de Shak, qui ſignifie la même choſe chez les Indiens & chez les Perſans. Vous voyez au contraire que *Pharao* était le nom Egyptien qui répond à Roi. *Oshireth* (Oſiris) répondait au Mitra des Perſans ; & le mot vulgaire *On*

fignifiait le Soleil. Les prêtres Caldéens s'appellaient *Mag*, ceux des Egyptiens *Choen*, au rapport de Diodore de Sicile. Les hiérogliphes, les caractères alphabétiques d'Egypte que le temps a épargnés & que nous voyons encore gravés fur les obélifques, n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

Avant que les hommes euffent inventé les hiérogliphes, ils avaient indubitablement des fignes repréfentatifs ; car en effet, qu'ont pu faire les premiers hommes finon ce que nous faifons quand nous fommes à leur place ? Qu'un enfant fe trouve dans un pays dont il ignore la langue, il parle par fignes ; fi on ne l'entend pas, il deffine fur un mur avec un charbon les chofes dont il a befoin, pour peu qu'il ait la moindre fagacité.

On peignit donc d'abord groffiérement ce qu'on voulut faire entendre, & l'art de deffiner précéda fans doute l'art d'écrire. C'eft ainfi que les Méxicains & les Péruviens écrivaient : ils n'avaient pas pouffé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le temps on inventa les figures fimboliques : deux mains entrelaffées fignifièrent la paix ; des fléches repréfentérent la guerre ; un œil fignifia la Divinité ; un fceptre marqua la royauté ; & des lignes qui joignaient ces figures exprimèrent des phrafes courtes.

Les Chinois inventèrent enfin des caractères pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet, lequel en mettant ſous les yeux les différents ſons qu'on peut articuler, donne la facilité de combiner par écrit tous les mots poſſibles ? Qui put ainſi apprendre aux hommes à graver ſi aiſément leurs penſées ? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens ſur cet art qui éterniſe tous les arts, je dirai ſeulement qu'il a falu bien des ſiécles pour y arriver.

Les Choen, ou prêtres d'Egypte, continuèrent long-tems d'écrie en hiérogliphes, ce qui eſt défendu par le ſecond article de la loi des Hébreux ; & quand les peuples d'Egypte eurent des caractères alphabétiques, les Choen en prirent de différents qu'ils appellèrent ſacrés, afin de mettre toujours une barriére entre eux & le peuple. Les Mages, les Brames en uſaient de même, tant l'art de ſe cacher aux hommes a ſemblé néceſſaire pour les gouverner. Non-ſeulement ces Choen avaient des caractères qui n'appartenaient qu'à eux, mais ils avaient encore conſervé l'ancienne langue de l'Egypte, quand le temps avait changé celle du vulgaire.

Manéton cité dans Euſèbe parle de deux colomnes gravées par Toth le premier Hermès en caractères de la langue ſacrée. Mais qui ſait en quel temps vivait cet ancien Hermès ?

Les Egyptiens gardèrent sur-tout très-scrupuleusement leurs premiers symboles. C'est une chose curieuse de voir sur leurs monuments un serpent qui se mord la queue, figurant les douze mois de l'année, & ces douze mois exprimés chacun par des animaux, qui ne sont pas ceux du Zodiaque que nous connaissons. On voit encore les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois sous la forme d'un petit serpent, sur lequel cinq figures sont assises ; c'est un épervier, un homme, un chien, un lion & un ibis. On les voit dessinés dans Kirker d'après des monuments conservés à Rome. Ainsi presque tout est symbole & allégorie dans l'antiquité.

CHAPITRE XXI.

Des Monuments des Egyptiens.

IL est certain qu'après les siècles où les Egyptiens fertilisèrent le sol par les saignées du fleuve, après les temps où les villages commencèrent à être changés en villes opulentes, alors les arts nécessaires étant perfectionnés, les arts d'ostentation commencèrent à être en honneur : Alors il se trouva des souverains qui employèrent leurs sujets, & quelques Arabes, voisins du lac Sirbon, à bâtir leurs palais & leurs tombeaux en piramides, à tailler des

pierres énormes dans les carrières de la haute Egypte, à les embarquer ſur des radeaux juſqu'à Memphis, à élever ſur des colomnes maſſives de grandes pierres plates ſans goût & ſans proportion. Ils connurent le grand, & jamais le beau. Ils enſeignèrent les premiers Grecs, mais enſuite les Grecs furent leurs maîtres en tout quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il eſt triſte que dans la guerre de Céſar, la moitié de la fameuſe bibliothèque des Ptolomées ait été brûlée, & que l'autre moitié ait chauffé les bains des Muſulmans, quand Omar ſubjugua l'Egypte. On eût connu du moins l'origine des ſuperſtitions dont ce peuple fut infecté, le cahos de leur philoſophie, quelques-unes de leurs antiquités & de leurs ſciences.

Il faut abſolument qu'ils euſſent été en paix pendant pluſieurs ſiècles, pour que leurs princes euſſent le temps & le loiſir d'élever tous ces bâtiments prodigieux, dont la plupart ſubſiſtent encore.

Leurs piramides coutèrent bien des années & bien des dépenſes; il fallut qu'une nombreuſe partie de la nation avec des eſclaves étrangers fût long-tems employée à ces ouvrages immenſes. Ils furent élevés par le deſpotiſme, la vanité, la ſervitude, & la ſuperſtition. En effet, il n'y avoit qu'un roi deſpotique qui pût forcer ainſi la nature. L'Angleterre, par exemple, eſt aujourd'hui plus puiſſante que n'é-

tait l'Egypte. Un roi d'Angleterre pourrait-il employer ſa nation à élever de tels monuments ?

La vanité y avait part ſans doute ; c'était chez les anciens rois d'Egypte à qui éléverait la plus belle piramide à ſon père ou à lui-même ; la ſervitude procura la main d'œuvre. Et quant à la ſuperſtition, on ſait que ces piramides étaient des tombeaux, on ſait que les Chochamatin ou Shoen d'Egypte, c'eſt-à-dire, les prêtres, avaient perſuadé la nation que l'ame rentrerait dans ſon corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de toute corruption : c'eſt pourquoi on l'embaumait avec un ſoin ſi ſcrupuleux ; & pour le dérober aux accidents, on l'enfermait dans une maſſe de pierre ſans iſſue. Les rois, les grands ſe dreſſaient des tombeaux dans la forme la moins en priſe aux injures du temps. Leurs corps ſe ſont conſervés au delà des eſpérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies Egyptiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des piramides.

Cette opinion d'une réſurrection après dix ſiècles paſſa depuis chez les Grecs diſciples des Egyptiens, & chez les Romains diſciples des Grecs. On la retrouve dans le ſixieme livre de l'Enéide, qui n'eſt que la deſcription des miſtères d'Iſis & de Cérès Eleuſine.

Has omnes ubi mille rotam volvêre per annos
Lethæum ad fluvium Deus advocat agmine magno ;
Scilicet ut memores supera & convexa revisant.

Elle s'introduisit ensuite chez les Chrétiens, qui établirent le régne de mille ans; la secte des millénaires l'a fait revivre jusqu'à nos jours. C'est ainsi que plusieurs opinions ont fait le tour du monde. En voilà assez pour faire voir dans quel esprit on bâtit ces piramides. Ne répétons pas ce qu'on a dit sur leur architecture & sur leurs dimensions ; je n'examine que l'histoire de l'esprit humain.

CHAPITRE XXII.

Des Rites Egyptiens & de la Circoncision.

PRemierement les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu suprême ? Si on eût fait cette question aux gens du peuple, ils n'auraient sçu que répondre ; si à des jeunes étudiants dans la théologie Egyptienne, ils auraient parlé long-tems sans s'entendre ; si à quelqu'un des sages consultés par Pithagore, par Platon, par Plutarque, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu; il se seroit fondé sur l'ancienne inscription de la statue d'Isis, *Je suis ce qui est ;* & cet autre, *Je suis tout ce qui a été & qui sera ; nul mortel ne pourra lever mon voile ;* il aurait fait remarquer le

globe placé ſur la porte du temple de Memphis, qui repréſentait l'unité de la nature divine ſous le nom de *Knef*. Le nom même le plus ſacré parmi les Egyptiens était celui que les Hébreux adoptérent *Y ha ho*. On le prononce diverſement; mais Clément d'Aléxandrie aſſure dans ſes ſtromates, que ceux qui entraient dans le temple de Sérapis étaient obligés de porter ſur eux le nom de *Y ha ho*, ou bien celui de *Y ha hou*, qui ſignifie le Dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la ſillabe *hou*, adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec encore plus de reſpect que le mot *allah*; car ils ſe ſervent d'*allah* dans la converſation, & ils n'emploient *hou* que dans leurs prieres. Diſons ici en paſſant, que quand l'ambaſſadeur Turc Said Effendi vit repréſenter à Paris le *Bourgeois gentilhomme*, & cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait Turc, quand il entendit prononcer le nom ſacré *hou* avec dériſion & avec des poſtures extravagantes, il regarda ce divertiſſement comme la profanation la plus abominable.

Revenons. Les prêtres d'Egypte nourriſſaient un bœuf ſacré, un chien ſacré, un crocodile ſacré! oui, & les Romains eurent auſſi des oyes ſacrées; ils eurent des dieux de toute eſpèce; & les dévotes avaient parmi leurs pénates le Dieu de la chaiſe percée, *Deum ſtercutium*, & le

Dieu Pet, *Deum crepitum* : mais en reconnaissaient-ils moins le *Deum optimum maximum*, le maître des dieux & des hommes ? Quel est le pays qui n'ait pas eu une foule de superstitieux & un petit nombre de sages ?

Ce qu'on doit sur-tout remarquer de l'Egypte & de toutes les nations, c'est qu'elles n'ont jamais eu d'opinions constantes, comme elles n'ont jamais eu de loix toujours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens usages. Il n'y a d'immuable que la géométrie, tout le reste est une variation continuelle.

Les savants disputent & disputeront. L'un assure que les anciens peuples ont tous été idolâtres, l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un Dieu sans simulacre, l'autre qu'ils ont révéré plusieurs dieux dans plusieurs simulacres ; ils ont tous raison ; il n'y a qu'à distinguer les temps & les hommes qui ont changé ; rien ne fut jamais d'accord. Quand les Ptolomées & les principaux prêtres se moquaient du bœuf Apis, le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvenal a dit que les Egyptiens adoraient des oignons : mais aucun historien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un oignon sacré & un oignon Dieu ; on n'adore pas tout ce qu'on place, tout ce que l'on consacre sur un autel. Nous

lisons dans Cicéron, que les hommes qui ont épuisé toutes les superstitions ne sont point parvenus encore à celle de manger leurs dieux, & que c'est la seule absurdité qui leur manque.

La Circoncision vient-elle des Egyptiens, des Arabes, ou des Ethiopiens? Je n'en sais rien. Que ceux qui le savent le disent. Tout ce que je sais, c'est que les prêtres de l'antiquité s'imprimaient sur le corps des marques de leur consécration, comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des soldats Romains. Là des sacrificateurs se tailladaient le corps, comme firent depuis les prêtres de Bellone; ici ils se faisoient eunuques, comme les prêtres de Cibèle.

Ce n'est point du tout par un principe de santé que les Ethiopiens, les Arabes, les Egyptiens se circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long. Mais si on peut juger d'une nation par un individu, j'ai vu un jeune Ethiopien, qui né hors de sa patrie, n'avait point été circoncis; je peux assurer que son prépuce était précisément comme les nôtres.

Je ne sais pas quelle nation s'avisa la premiere de porter en procession le Kteis & le Phallum, c'est-à-dire la représentation des signes distinctifs des animaux mâles & femelles; cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois sacrée. Les Egyptiens eurent cette coutume; on offrait aux dieux

des prémices; on leur immolait ce qu'on avait de plus précieux. Il paraît naturel & juste que les prêtres offrissent une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engendrait. Les Ethiopiens, les Arabes circoncirent aussi leurs filles, en coupant une très-légère partie des nymphes; ce qui prouve bien que la santé ni la netteté ne pouvaient être la raison de cette cérémonie; car assurément une fille incirconcise peut être aussi propre qu'une circoncise.

Quand les prêtres d'Egypte eurent consacré cette opération, leurs initiés la subirent aussi; mais avec le temps on abandonna aux seuls prêtres cette marque distinctive. On ne voit pas qu'aucun Ptolomée se soit fait circoncire, & jamais les auteurs Romains ne flétrirent le peuple Egyptien du nom d'*Apella* qu'ils donnaient aux Juifs. Ces Juifs avaient pris la circoncision des Egyptiens avec une partie de leurs cérémonies. Ils l'ont toujours conservée, ainsi que les Arabes & les Ethiopiens. Les Turcs s'y sont soumis, quoiqu'elle ne soit pas ordonnée dans l'Alcoran. Ce n'est qu'un ancien usage qui commença par la superstition, & qui s'est conservé par la coutume.

CHAPITRE XXIII.

Des Myſtères des Egyptiens.

JE ſuis bien loin de ſavoir quelle nation inventa la premiere ces myſtères, qui furent ſi accrédités depuis l'Euphrate juſqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'auteur des myſtères d'Iſis. Zoroaſtre paſſe pour en avoir établi en Perſe, Cadmus & Inachus en Grèce, Orphée en Thrace, Minos en Crête. Il eſt certain que tous ces myſtères annonçaient une vie future; car Celſe dit aux Chrétiens (*), *Vous vous vantez de croire des peines éternelles*, & tous les miniſtres des myſtères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés ?

Les Grecs qui prirent tant de choſes des Egyptiens, leur Tartharoth, dont ils firent le Tartare, le lac dont ils firent l'Achéron, le batelier Caron, dont ils firent le nocher des morts, n'eurent leurs fameux myſtères d'Eleuſine que d'après ceux d'Iſis. Mais que les myſtères de Zoroaſtre n'ayent pas précédé ceux des Egyptiens, c'eſt ce que perſonne ne peut affirmer. Les uns & les autres étaient de la plus haute antiquité; & tous les auteurs Grecs & Latins qui en ont parlé, conviennent que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines & les ré-

(*) Origène, liv. 8.

compenſes après la mort, étaient annoncées dans ces cérémonies ſacrées.

Il y a grande apparence que les Egyptiens ayant une fois établi ces myſtères en conſervèrent les rites ; car malgré leur extrême légereté, ils furent conſtants dans la ſuperſtition. La priere que nous trouvons dans Apulée, quand Lucius eſt initié aux myſtères d'Iſis, doit être l'ancienne priere. » Les puiſſances céleſtes te ſervent, les » enfers te ſont ſoumis, l'univers tourne » ſous ta main, tes pieds foulent le Tarta- » re, les aſtres répondent à ta voix, les » ſaiſons reviennent à tes ordres, les élé- » ments t'obéiſſent, &c. «

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité d'un ſeul Dieu reconnu par les Egyptiens, au milieu de toutes leurs ſuperſtitions mépriſables.

CHAPITRE XXIV.

Des Grecs, de leurs anciens Déluges, de leurs Alphabets & de leur Génie.

LA Grèce eſt un petit pays montagneux entrecoupé par la mer, à peu près de l'étendue de la grande Bretagne. Tout atteſte dans cette contrée les révolutions phyſiques qu'elle a dû éprouver. Les iſles qui l'environnent montrent aſſez par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la mer, par les her-

bes & les racines qui croissent sous les eaux; qu'elles ont été détachées du continent. Les golphes de l'Eubée, de Calcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Messène, apprennent aux yeux que la mer s'est fait des passages dans les terres. Les coquillages de mer dont sont remplies les montagnes qui renferment la fameuse vallée de Tempé, sont des témoignages visibles d'une ancienne inondation. Et les déluges d'Ogigès & de Deucalion, qui ont fourni tant de fables, sont d'une vérité historique. C'est même probablement ce qui fait des Grecs un peuple si nouveau. Ces grandes révolutions les replongèrent dans la barbarie, quand les nations de l'Asie & de l'Egypte étaient florissantes.

Je laisse à de plus savants que moi le soin de prouver que les trois enfans de Noé, qui étaient les seuls habitans du globe, le partagèrent tout entier, qu'ils allèrent chacun à deux ou trois mille lieues l'un de l'autre, fonder partout de puissants Empires, & que Javan son petit-fils peupla la Grèce en passant en Italie : que c'est de là que les Grecs s'appellèrent Ioniens, parce qu'Ion envoya des colonies sur les côtes de l'Asie mineure; que cet Ion est visiblement Javan, en changeant *J* en *Ja*, & *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfans, & les enfans n'en croyent rien.

Nec pueri credunt nisi qui nondum ære lavantur.

Le déluge d'Ogigès eſt placé communément environ douze cens années avant la premiere Olimpiade. Le premier qui en parle eſt Acéſilas, cité par Eusèbe dans ſa préparation évangélique, & par George le Sincelle. La Grèce, dit-on, reſta preſque déſerte deux cens années après cette irruption de la mer dans le pays. Cependant, on prétend que dans le même-temps il y avait un gouvernement établi à Sicione, & dans Argos; on cite même les noms des premiers magiſtrats de ces petites provinces, & on leur donne le nom de *Baſiloi*, qui répond à celui de princes. Ne perdons point de temps à pénétrer ces inutiles obſcurités.

Il y eut encore une autre inondation du tems de Deucalion fils de Prométhée. La fable ajouta qu'il ne reſta des habitans de ces climats que Deucalion & Pirra, qui refirent des hommes en jettant des pierres derriere eux entre leurs jambes. Le genre humain ſe repeupla beaucoup plus vîte qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très-judicieux, comme Pétau le Jéſuite, un ſeul fils de Noé produiſit une race qui au bout de deux cens quatre-vingt-cinq ans, ſe montait à ſix cens vingt-trois milliards ſix cens douze millions d'hommes. Le calcul eſt un peu fort. Nous ſommes aujourd'hui aſſez malheureux pour que de vingt-ſix mariages il n'y en ait d'ordinaire

que quatre dont il reste des enfans qui deviennent pères. C'est ce qu'on a calculé sur les relevés des registres de nos plus grandes villes. De mille enfans nés dans une même année il en reste à peine six cent au bout de vingt ans. Défions-nous de Pétau & de ses semblables, qui font des enfans à coups de plume, aussi-bien que de ceux qui ont dit que Deucalion & Pirra peuplèrent la Grèce à coups de pierres.

La Grèce fut, comme on sait, le pays des fables, & presque chaque fable fut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fête publique. Par quel excès de démence, par quelle opiniâtreté absurde tant de compilateurs ont-ils voulu prouver dans tant des volumes énormes, qu'une fête publique établie en mémoire d'un événement était une démonstration de la vérité de cet événement? quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune Bachus sortant de la cuisse de Jupiter, ce Jupiter avait en effet gardé ce Bachus dans sa cuisse! quoi, Cadmus & sa femme avaient été changés en serpents dans la Béotie, parce que les Béotiens en faisaient commémoration dans leurs cérémonies! Le temple de Castor & de Pollux à Rome démontrait-il que ces Dieux étaient venus combattre en faveur des Romains?

Soyez sûr bien plutôt quand vous voyez une

ancienne fête, un temple antique, qu'ils ſont les ouvrages de l'erreur. Cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois ſiècles; elle devient enfin ſacrée, & on bâtit des temples à des chimères.

Dans les temps hiſtoriques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de ſectateurs; les plus grands hommes meurent ſans honneur. Les Thémiſtocles, les Cimons, les Miltiades, les Ariſtides, les Phocions ſont perſécutés, tandis que Perſée, Bacchus & d'autres perſonnages fantaſtiques ont des temples.

On peut croire un peuple ſur ce qu'il dit de lui-même à ſon déſavantage quand ſes récits ſont accompagnés de vraiſemblance, & qu'ils ne contrediſent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens qui étaient épars dans un terrain très-ſtérile, nous apprennent eux-mêmes qu'un Egyptien nommé Cécrops chaſſé de ſon pays, leur donna leurs premieres inſtitutions. Cela paraît ſurprenant, puiſque les Egyptiens n'étaient pas navigateurs : mais il ſe peut que les Phéniciens qui voyageaient chez toutes les nations, ayent amené ce Cécrops dans l'Attique. Ce qui eſt bien ſûr, c'eſt que les Grecs ne prirent point les lettres Egyptiennes, à qui les leurs ne reſſemblent point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier Alphabeth, qui ne conſiſtait alors qu'en ſeize caractères, qui

ſont évidemment les mêmes. Les Phéniciens depuis y ajoutèrent huit autres lettres que les Grecs adoptèrent encore.

Je regarde un Alphabeth comme un monument inconteſtable du pays dont une nation a tiré ſes premieres connaiſſances. Il paraît encore bien probable que ces Phéniciens exploitèrent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillèrent à celles d'Eſpagne. Des marchands furent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs, qui depuis inſtruiſirent tant d'autres nations.

Ce peuple, tout barbare qu'il était au temps d'Ogigès, paraît né avec des organes plus favorables aux beaux arts que tous les autres peuples. Ils avaient dans leur nature je ne ſais quoi de plus fin & de plus délié; leur langage en eſt un témoignage; car avant même qu'ils ſuſſent écrire, on voit qu'ils eurent dans leur langue un mélange harmonieux de conſonnes douces, & de voyelles qu'aucun peuple de l'Aſie n'a jamais connu.

Certainement le nom de *Knath* qui déſigne les Phéniciens ſelon Sanchoniathon, n'eſt pas ſi harmonieux que celui d'*Hellenos* ou *Graios*. Argos, Athènes, Lacédémone, Olimpie, ſonnent mieux à l'oreille que la ville de Reheboh. *Sophia*, la ſageſſe, eſt plus doux que *Shochemath* en Siriaque & en Hébreu *Baſileus*, Roi, ſonne mieux que Melk ou Shack. Com-

parez les noms d'Agamemnon, de Diomède, d'Idoménée à ceux de Mardokempad, Simordak, Sohasduch, Niricassolahssar. Joseph lui-même dans son livre contre Appion avoue que les Grecs ne pouvaient prononcer le nom barbare de *Jérusalem*, c'est que les Juifs prononçaient *Hershalaïm* : ce mot écorchait le gosier d'un Athénien ; & ce furent les Grecs qui changerent Hersalaïm en Jérusalem.

Les Grecs transformerent tous les noms rudes Siriaques, Persans, Egyptiens. De *Coresh* ils firent Cirus ; d'Isheth, Oshireth, ils firent *Isis* & *Osiris* ; de Moph, ils firent *Memphis*, & accoutumerent enfin les barbares à prononcer comme eux ; de sorte que du temps des Ptolomées, les villes & les dieux d'Egypte n'eurent plus que des noms à la Grecque.

Ce sont les Grecs qui donnèrent le nom à l'Inde & au Gange. Le Gange s'appellait *Sannoubi* dans la langue des Brames ; l'Indus *Sombadipo*. Tels sont les anciens noms qu'on trouve dans le Védam.

Les Grecs en s'étendant sur les côtes de l'Asie mineure y amenèrent l'harmonie. Leur Homère nâquit probablement à Smyrne.

La belle architecture, la sculpture perfectionnée, la peinture, la bonne musique, la vraie poësie, la vraie éloquence,

la maniere de bien écrire l'hiſtoire, enfin la philoſophie même, quoiqu'informe & obſcure, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emporterent en tout ſur leurs maîtres.

L'Egypte n'eut jamais de belles ſtatues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Sirié, l'ancienne Palmire en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers & magnifiques, que lorſque les ſouverains de ces pays appellèrent des artiſtes de la Grèce. On ne voit que des reſtes de barbarie, comme on l'a déjà dit ailleurs, dans les ruines de Perſepolis bâtie par les Perſes ; & les monuments de Balbek & de Palmire, ſont encore ſous leurs décombres des chefs-d'œuvre d'architecture.

CHAPITRE XXV.

Des Legiſlateurs Grecs, de Minos, d'Orphée, de l'Immortalité de l'Ame.

QUe des compilateurs répètent les batailles de Marathon & de Salamine, ce ſont de grands exploits aſſez connus : que d'autres répètent qu'un petit-fils de Noé nommé *Settim* fut roi de Macédoine, parce que dans le premier livre des Maccabées, il eſt dit qu'Aléxandre ſortit du pays de Kittim ; je mattacherai

à d'autres objets.

Minos vivait à peu prés au temps où nous plaçons Moïse ; & c'est même ce qui a donné au savant Huet évêque d'Avranche quelque faux prétexte de soutenir que Minos né en Crête & Moïse né sur les confins de l'Egypte, étaient la même personne ; systême qui n'a trouvé aucun partisan tout absurde qu'il est.

Ce n'est pas ici une fable Grecque ; il est indubitable que Minos fut un roi législateur. Les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité (& que nous devons aux Anglais) fixent sa naissance quatorze cent quatre-vingt-deux ans avant nôtre ère vulgaire. Homère l'appelle dans l'Odyssée *le sage confident de dieu*. Flavien Joseph ne balance pas à dire qu'il reçut ses loix d'un Dieu. Cela est un peu étrange dans un Juif qui ne semblait pas devoir admettre d'autre dieu que le sien, à moins qu'il ne pensât comme les Romains ses maîtres, & comme chaque premier peuple de l'antiquité, qui admaittait l'existence de tous les dieux des autres nations.

Il est sûr que Minos était un législateur très-sévère, puisqu'on supposa qu'après sa mort il jugeait les ames des morts dans les enfers ; il est évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une assez grande partie de l'Asie & de l'Europe.

Orphée est un personnage aussi réel que Minos ; il est vrai que les marbres de Paros n'en font point mention, c'est probablement parce qu'il n'était pas né dans la Grèce proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques-uns ont douté de l'existence du premier Orphée, sur un passage de Cicéron, dans son excellent livre sur la nature des dieux. Cotta, un des interlocuteurs prétend qu'Aristote ne croyait pas que cet Orphée eût été chez les Grecs, mais Aristote n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de Cotta n'est pas d'ailleurs celle de Cicéron. Cent auteurs anciens parlent d'Orphée. Les mystères qui portent son nom lui rendaient témoignage. Pausanias, l'auteur le plus exact qu'aient jamais eu les Grecs, dit que ses vers étaient chantés dans les cérémonies religieuses, de préférence à ceux d'Homère qui ne vint que long-tems après lui. On sait bien qu'il ne descendit pas aux enfers ; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la théologie de ces temps reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'ame après la mort, ame aërienne, ombre du corps, manes, soufle léger, ame inconnue, ame incompréhensible, mais existante, & la croyance des peines & des récompenses dans une autre vie, étaient admises dans toute la Grèce, dans les isles, dans l'Asie, dans l'Egypte.

Les Juifs seuls parurent ignorer absolument ce mystère ; le livre de leurs loix n'en dit pas un seul mot ; on n'y voit que des peines & des récompenses temporelles. Il est dit dans l'Exode, *Honore ton père & ta mère, afin qu'Adonaï prolonge tes jours sur la terre* ; & le livre du Zend (Porte 11) dit, *Honore père & mère, afin de mériter le ciel.*

L'évêque Warburton qui a démontré que le Pantateuque ne fait aucune mention de l'immortalité de l'ame, prétend que ce dogme n'était pas nécessaire dans la théocratie. Arnaud, dans son apologie de Port-royal, s'exprime ainsi: » C'est » le comble de l'ignorance de mettre en » doute cette vérité, qui est des plus com» munes, & qui est attestée par tous les » pères, que les promesses de l'ancien » testament n'étaient que temporelles & » terrestres, & que les Juifs n'adoraient » Dieu que pour les biens charnels.

On a objecté que si les Perses, les Arabes, les Siriens, les Indiens, les Egyptiens, les Grecs croyaient l'immortalité de l'ame, une vie à venir, des peines & des récompenses éternelles, les Hébreux pouvaient bien aussi les croire ; que si tous les législateurs de l'antiquité ont établi de sages loix sur ce fondement, Moïse pouvait bien en user de même ; que s'il ignorait ces dogmes utiles, il n'était pas digne de conduire une nation ; que s'il les sa-

vait ; & les cachait, il en était encore plus indigne.

On répond à ces arguments que Dieu, dont Moïse était l'organe, daignait se proportionner à la grossiéreté des Juifs. Je n'entre point dans cette question épineuse ; & respectant toujours tout ce qui est divin, je continue l'examen de l'histoire des hommes.

CHAPITRE XXVI.

Des Sectes des Grecs.

IL parait que chez les Egyptiens, chez les Persans, chez les Caldéens, chez les Indiens, il n'y avait qu'une secte de philosophie. Les prêtres de toutes ces nations étant tous d'une race particuliére : ce qu'on appellait la sagesse, n'appartenait qu'à cette race. Leur langue sacrée, inconnue au peuple ne laissait le dépot de la science qu'entre leurs mains. Mais dans la Grèce plus libre & plus heureuse, l'accès de la raison fut ouvert à tout le monde ; chacun donna l'essor à ses idées ; & c'est ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'est ainsi que de nos jours la nation Anglaise est devenue la plus éclairée, parce qu'on peut penser impunément chez elle.

Les Stoïques admirent une ame universelle du monde dans laquelle les ames de

tous les êtres vivants ſe replongeaient. Les Epicuriens nièrent qu'il y eût une ame, & ne connurent que des principes phyſiques. Ils ſoutinrent que les dieux ne ſe mêlaient pas des affaires des hommes, & on laiſſa les Epicuriens en paix comme ils y laiſſaient les dieux.

Les écoles retentirent depuis Thalès jusqu'au temps de Platon & d'Ariſtote, de diſputes philoſophiques qui toutes décèlent la ſagacité & la folie de l'eſprit humain, ſa grandeur & ſa faibleſſe. On argumenta preſque toujours ſans s'entendre, comme nous avons fait depuis le treiziéme ſiècle où nous commençâmes à raiſonner.

La réputation qu'eut Platon ne m'étonne pas ; tous les philoſophes étaient inintelligibles, il l'était autant que les autres, & s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel ſuccès aurait Platon, s'il paraiſſait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon ſens, & s'il leur diſait ces belles paroles qui ſont dans ſon Timée.

» De la ſubſtance indiviſible & de la » diviſible, Dieu compoſa une troiſiéme » eſpèce de ſubſtance au milieu des deux, » tenant de la nature *du même & de l'au-* » *tre* ; puis prenant ces trois natures en- » ſemble, il les mêla toutes en une ſeule » forme, & força la nature de l'ame à ſe » mêler avec la nature *du même*, & les » ayant mêlées avec la ſubſtance, & de

» ces trois ayant fait un suppôt, il le di-
» visa en portions convenables; chacune
» de ces portions était mêlée *du même* &
» *de l'autre;* & de la substance il fit sa di-
» vision.

Ensuite il explique avec la même clarté le quaternaire de Pithagore. Il faut convenir que des hommes raisonnables qui viendraient de lire *l'entendement humain* de Loke, prieraient Platon d'aller à son école.

Ce galimatias du bon Platon n'empêche pas qu'il n'y ait de temps en temps de très-belles idées dans ses ouvrages. Les Grecs avaient tant d'esprit qu'ils en abusèrent. Mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur, c'est qu'aucun de leurs gouvernements ne gêna les pensées des hommes. Il n'y a que Socrate dont il soit avéré que ses opinions lui coutèrent la vie; & il fut encore moins la victime de ses opinions que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la ciguë; mais on sait combien ils s'en repentirent; on sait qu'ils punirent ses accusateurs, & qu'ils élévèrent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athènes laissa une liberté entiére, non-seulement à la philosophie, mais à toutes les religions. Elle recevoit tous les dieux étrangers, elle avait même un autel dédié aux dieux inconnus.

Il est incontestable que les Grecs recon-

noiſſaient un Dieu ſuprême, ainſi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus*, leur Jupiter était le maître des dieux & des hommes. Cette opinion ne changea jamais depuis Orphée ; on la retrouve cent fois dans Homère : tous les autres dieux ſont inférieurs. On peut les comparer aux Péris des Perſes, aux génies des autres nations orientales. Tous les philoſophes, excepté les Stratoniciens & les Epicuriens reconnurent l'architecte du monde, le Demiourgos.

Ne craignons point de trop peſer ſur cette grande vérité hiſtorique, que la raiſon humaine commencée adora quelque puiſſance, quelque être qu'on croyait au deſſus du pouvoir ordinaire, ſoit le ſoleil, ſoit la lune, ou les étoiles ; que la raiſon humaine cultivée adora, malgré toutes ſes erreurs, un Dieu ſuprême, maître des éléments & des autres dieux, & que toutes les nations policées depuis l'Inde juſqu'au fond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique pluſieurs ſectes de philoſophes euſſent une opinion contraire.

CHAPITRE XXVII.

De Zaleucus & de quelques autres Législateurs.

J'Ose ici défier tous les moralistes & tous les législateurs, & je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau & de plus utile que l'exorde des loix de Zaleucus qui vivait avant Pitagore, & qui fut le premier magistrat des Locriens.

» Tout citoyen doit être persuadé de » l'existence de la divinité. Il suffit d'ob- » server l'ordre & l'harmonie de l'univers » pour être convaincu que le hazard ne » peut l'avoir formé. On doit maîtriser » son ame, la purifier, en écarter tout » mal, persuadé que Dieu ne peut être » bien servi par les pervers, & qu'il ne » ressemble point aux misérables mortels » qui se laissent toucher par de magnifi- » ques cérémonies, & par de somptueuses » offrandes. La vertu seule, & la disposi- » tion constante à faire le bien, peuvent lui » plaire. Qu'on cherche donc à être juste » dans ses principes & dans la pratique, » c'est ainsi qu'on se rendra cher à la Di- » vinité. Chacun doit craindre ce qui mè- » ne à l'ignominie, bien plus que ce qui » conduit à la pauvreté. Il faut regarder » comme le meilleur citoyen celui qui » abandonne la fortune pour la justice; » mais ceux que leurs passions violentes

» entraînent vers le mal, hommes, femmes, citoyens, ſimples habitans, doivent être avertis de ſe ſouvenir des Dieux, & de penſer ſouvent aux jugements ſévères qu'ils exercent contre les coupables; qu'ils ayent devant les yeux l'heure de la mort, l'heure fatale qui nous attend tous, heure où le ſouvenir des fautes amène les remords, & le vrai repentir de n'avoir pas ſoumis toutes ſes actions à l'équité.

» Chacun doit donc ſe conduire à tout moment, comme ſi ce moment était le dernier de ſa vie; mais ſi un mauvais génie le porte au crime, qu'il fuie aux pieds des autels, qu'il prie le ciel d'écarter loin de lui ce génie malfaiſant, qu'il ſe jette ſur-tout entre les bras des gens de bien, dont les conſeils le ramèneront à la vertu en lui repreſentant la bonté de Dieu & ſa vengeance.

Non, il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puiſſe préférer à ce morceau ſimple & ſublime, dicté par la raiſon & par la vertu, dépouillé d'entouſiaſme & de ces figures gigantesques que le bon ſens déſavoue.

Charondas, qui ſuivit Zaleucus, s'expliqua de même. Les Platons, les Cicérons, les divins Antonins, n'eurent point depuis d'autre langage. C'eſt ainſi que s'explique en cent endroits ce Julien qui eut le malheur d'abandonner la religion chrétienne, mais qui fit tant d'honneur à la naturelle;

Julien le ſcandale de notre égliſe & la gloire de l'empire Romain.

Il faut, dit-il, *inſtruire les ignorants, & non les punir; les plaindre, & non les haïr. Le devoir d'un empereur eſt d'imiter Dieu: l'imiter, c'eſt d'avoir le moins de beſoins, & de faire le plus de bien qu'il eſt poſſible.* Que ceux donc qui inſultent l'antiquité apprennent à la connaître; qu'ils ne confondent pas les ſages légiſlateurs avec des conteurs de fables, qu'ils ſachent diſtinguer les loix des plus ſages magiſtrats, & les uſages ridicules des peuples; qu'ils ne diſent point, on inventa des cérémonies ſuperſtitieuſes, on prodigua de faux oracles & de faux prodiges, donc tous les magiſtrats de la Grèce & de Rome qui les toléraient, étaient des aveugles trompés & des trompeurs; c'eſt comme s'ils diſaient; il y a des bonzes à la Chine qui abuſent la populace, donc le ſage Confucius était un miſérable impoſteur.

On doit dans un ſiècle auſſi éclairé que le nôtre rougir de ces déclamations que l'ignorance a ſi ſouvent débitées contre des ſages qu'il fallait imiter, & non pas calomnier. Ne ſait-on pas que dans tout pays le vulgaire eſt imbécille, ſuperſtitieux, inſenſé? N'y a-t-il pas eu des convulſionaires dans la patrie du chancelier de l'Hôpital, de Charon, de Montagne, de la Motte le Vayer, de Deſcartes, de Bayle, de Fontenelle, de Monteſquieu? N'y a-t-il pas

des méthodiſtes, des moraves, des millénaires, des fanatiques de toute eſpèce dans le pays qui eut le bonheur de donner naiſſance au chancelier Bacon, à ces génies immortels Neuton & Loke, & à une foule de grands hommes?

CHAPITRE XXVIII.

De Bacchus.

EXcepté les fables viſiblement allégoriques, comme celle des muſes, de Vénus, des graces, de l'amour, de Zéphire & de Flore, & quelques-unes de ce genre, toutes les autres ſont un ramas de contes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à Ovide & à Quinaut, & d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres; mais il en eſt une qui paraît mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité, c'eſt la fable de Bacchus.

Ce Bacchus, ou Back, ou Backos, ou Dioniſios, fils de Dieu, a-t-il été un perſonnage véritable? Tant de nations en parlent ainſi que d'Hercule: on a célébré tant d'Hercules & tant de Bacchus différents, qu'on peut ſupoſer qu'en effet il y a eu un Bacchus ainſi qu'un Hercule.

Ce qui eſt indubitable, c'eſt que dans l'Egypte, dans l'Aſie & dans la Grèce, Bacchus ainſi qu'Hercule était reconnu

pour un demi-Dieu, qu'on célébrait leurs fêtes, qu'on leur attribuait des miracles, qu'il y avait des myſtères inſtitués au nom de Bacchus avant qu'on connût les livres juifs.

On ſait aſſez que les juifs ne communiquèrent leurs livres aux étrangers que du tems de Ptolomée Philadelphe, environ deux cens trente ans avant notre ère. Or avant ce tems l'Orient & l'Occident retentiſſaient des Orgies de Bacchus. Les vers attribués à l'ancien Orphée célèbrent les conquêtes & les bienfaits de ce prétendu demi-Dieu. Son hiſtoire eſt ſi ancienne que les pères de l'égliſe ont prétendu que Bacchus était Noé, parce que Baccus & Noé paſſent tous deux pour avoir cultivé la vigne.

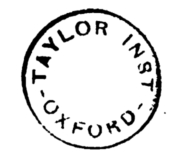
Hérodote en raportant les anciennes opinions, dit que Bacchus était un Egyptien élevé dans l'Arabie heureuſe. Les vers Orphiques diſent qu'il fut ſauvé des eaux dans un petit coffre, qu'on l'appella Miſem en mémoire de cette aventure, qu'il fut inſtruit des ſecrets des Dieux, qu'il avait une verge qu'il changeait en ſerpent quand il voulait, qu'il paſſa la mer rouge à pied ſec, comme Hercule paſſa depuis dans ſon gobelet le détroit de Calpé & d'Abila; que quand il alla dans les Indes, lui & ſon armée jouiſſaient de la clarté du ſoleil pendant la nuit, qu'il toucha de ſa baguette enchantereſſe les eaux du fleuve Oronte & de l'Hidaſpe, & que

les eaux s'écoulèrent pour lui laiſſer un paſſage libre. Il eſt dit même qu'il arrêta le cours du ſoleil & de la lune. Il écrivit ſes loix ſur deux tables de pierre. Il était anciennement repréſenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de ſa tête.

Il n'eſt pas étonnant après cela que pluſieurs ſavants hommes, & ſur-tout Bochart & Huet dans nos derniers temps, aient prétendu que Bacchus eſt une copie de Moïſe & de Joſué. Tout concourt à favoriſer la reſſemblance : car Bacchus s'appellait chez les Egyptiens Arſaph, & parmi les noms que les pères ont donnés à Moïſe on y trouve celui d'Oſaſirph.

Entre ces deux hiſtoires qui paraiſſent ſemblables en tant de points, il n'eſt pas douteux que celle de Moïſe ne ſoit la vérité, & que celle de Bacchus ne ſoit la fable. Mais il paraît que cette fable était connue des nations long-tems avant que l'Hiſtoire de Moïſe fût parvenue juſqu'à elles. Aucun auteur Grec n'a cité Moïſe avant Longin qui vivait ſous l'Empereur Aurélien, & tous avaient célébré Bacchus.

Il paraît inconteſtable que les Grecs ne purent prendre l'idée de Bacchus dans le livre de la loi juive qu'ils n'entendaient pas, & dont ils n'avaient pas la moindre connaiſſance, livre d'ailleurs ſi rare chez les Juifs mêmes, que ſous le roi Joſias on n'en trouva qu'un ſeul exemplaire ; livre preſqu'entierement perdu



pendant l'esclavage des Juifs transportés en Caldée & dans le reste de l'Asie ; livre restauré ensuite par Esdras dans les temps florissants d'Athènes, & des autres Républiques de la Grèce ; temps où les mystères de Bacchus étaient déjà institués.

Dieu permit donc que l'esprit de mensonge divulguât les absurdités de la vie de Bacchus chez cent nations, avant que l'esprit de vérité fit connaître la vie de Moïse à aucun peuple, excepté aux Juifs.

Le savant Evêque d'Avranche frappé de cette étonnante ressemblance, ne balança pas à prononcer que Moïse était non-seulement Bacchus, mais le Thaut, l'Osiris des Egyptiens. Il ajoute même (*), pour allier les contraires, que Moïse était leur Typhon, c'est-à-dire, qu'il était à la fois le bon & le mauvais principe, le protecteur & l'ennemi, le Dieu & le Diable reconnu en Egypte.

Moïse, selon ce savant homme, est le même que Zoroastre. Il est Esculape, Amphion, Apollon, Faunus, Janus, Persée, Romulus, Vertumne, & enfin Adonis & Priape. La preuve qu'il étoit Adonis, c'est que Virgile a dit :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.
Et le bel Adonis a gardé les moutons.

Or Moïse garda les moutons vers l'A-

(*) Propofition 4 pag. 79 & 87

rabie. La preuve qu'il était Priape eſt encore meilleure : c'eſt que quelquefois on repréſentait Priape avec un Ane, & que les Juifs paſſèrent pour adorer un Ane. Huet * ajoute pour derniere confirmation, que la verge de Moïſe pouvait fort bien être comparée au Sceptre de Priape :

Sceptrum Priapo tribuitur, virga Moïſi.

Voilà ce que Huet appelle ſa démonſtration. Elle n'eſt pas à la vérité Géométrique. Il eſt à croire qu'il en rougit les dernieres années de ſa vie, & qu'il ſe ſouvenait de ſa démonſtration, quand il fit ſon traité de la faibleſſe de l'eſprit humain, & de l'incertitude de ſes connaiſſances.

CHAPITRE XXIX.

Des Métamorphoſes chez les Grecs, recueillies par Ovide.

L'Opinion de la migration des ames conduit naturellement aux métamorphoſes, comme nous l'avons déjà vu. Toute idée qui frappe l'imagination & qui l'amuſe, s'étend bientôt par tout le monde. Dès que vous m'avez perſuadé que mon ame peut entrer dans le corps d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut

(*) Huet pag. 110.

être changé en cheval auſſi.

Les Métamorphoſes recueillies par Ovide, dont nous avons déjà dit un mot, ne devaient point du tout étonner un Pitagoricien, un Brame, un Caldéen, un Egyptien. Les dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. Derceto était devenue poiſſon en Syrie; Sémiramis avait été changée en colombe à Babylone. Les Juifs dans des temps très-poſtérieurs écrivent que Nabucodonoſor fut changé en bœuf, ſans compter la femme de Loth transformée en ſtatue de ſel. N'eſt-ce pas même une métamorphoſe réelle quoique paſſagere, que toutes les apparitions des dieux & des génies ſous la forme humaine?

Un Dieu ne peut guères ſe communiquer à nous qu'en ſe métamorphoſant en homme. Il eſt vrai que Jupiter prit la figure d'un beau cygne pour jouir de Leda. Mais ces cas ſont rares; & dans toutes les religions la divinité prend toujours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il ſerait difficile d'entendre la voix des dieux s'ils ſe préſentaient à nous en ours ou en crocodiles.

Enfin les dieux ſe métamorphosèrent preſque par-tout; & dès que nous fûmes inſtruits des ſecrets de la magie, nous nous métamorphoſâmes nous-mêmes. Pluſieurs perſonnes dignes de foi ſe changèrent en loups. Le mot de loup-garou at-

teste encore parmi nous cette métamorphose.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces transmutations & tous les prodiges de cette espèce, c'est qu'on ne peut prouver en forme leur impossibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira, un Dieu vint hier chez moi sous la figure d'un beau jeune homme, & ma fille accouchera dans neuf mois d'un bel enfant que le Dieu a daigné lui faire. Mon frère qui a osé en douter a été changé en loup ; il court & heurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet, si l'homme devenu loup vous affirme qu'il a subi en effet cette métamorphose, vous ne pouvez démontrer que la chose n'est pas vraie. Vous n'auriez d'autre ressource que d'assigner devant les Juges le jeune homme qui a contrefait le Dieu, & fait l'enfant à la Demoiselle, qu'à faire observer l'oncle loup-garou, & à prendre des témoins de son imposture; mais la famille ne s'exposera pas à cet examen; elle vous soutiendra avec les prêtres du canton que vous êtes un prophane & un ignorant; ils vous feront voir que puisqu'une chenille est changée en papillon, un homme peut tout aussi aisément être changé en bête; & si vous disputez vous serez déféré à l'inquisition du pays comme un impie, qui ne croit ni aux loups-garoux,

ni aux dieux qui engroſſent le filles.

CHAPITRE XXX.

De l'Idolatrie.

APrès avoir lu tout ce qu'on a écrit ſur l'Idolatrie, on ne trouve rien qui en donne une notion préciſe. Il ſemble que Loke ſoit le premier qui ait apris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient, & à ne point parler au hazard. Le terme qui répond à Idolatrie ne ſe trouve dans aucune langue ancienne; c'eſt une expreſſion des Grecs des derniers âges, dont on ne s'était jamais ſervi avant le ſecond ſiècle de notre ère. Elle ſignifie adoration d'images. C'eſt un terme de reproche, un mot injurieux. Jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtre, jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image comme le Dieu ſuprême de la nature. Les anciens Caldéens, les anciens Arabes, les anciens Perſes n'eurent long-tems ni images ni temples. Comment ceux qui vénéraient dans le ſoleil, les aſtres & le feu, les emblêmes de la divinité, peuvent-ils être appellés idolâtres? Ils révéraient ce qu'ils voyaient. Mais certainement révérer le ſoleil & les aſtres, ce n'eſt pas adorer une figure taillée par un ouvrier; c'eſt avoir un culte erroné, mais

ce n'eſt point être idolâtre.

Je ſuppoſe que les Egyptiens aient adoré réellement le chien Anubis, & le bœuf Apis, qu'ils aient été aſſez fous pour ne les pas regarder comme des animaux conſacrés à la divinité, & comme un emblême du bien que leur Isheth, leur Iſis faiſait aux hommes, pour croire même qu'un rayon céleſte animât ce bœuf & ce chien conſacrés, il eſt clair que ce n'était pas adorer une ſtatue. Une bête n'eſt pas une idole.

Il eſt indubitable que les hommes eurent des objets de culte avant d'avoir des ſculpteurs, & il eſt clair que ces hommes ſi anciens ne pouvaient point être appellés idolâtres. Il reſte donc à ſavoir ſi ceux qui firent enfin placer des ſtatues dans les temples, & qui firent révérer ces ſtatues, ſe nommèrent adorateurs de ſtatues, & leurs peuples adorateurs de ſtatues. C'eſt aſſurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'antiquité.

Mais en ne prenant point le titre d'idolâtres, l'étaient-ils en effet? était-il ordonné de croire que la ſtatue de bronze qui repréſentait la figure fantaſtique de Bel à Babilone était le maître, le Dieu, le créateur du monde? la figure de Jupiter était-elle Jupiter même, n'eſt-ce pas, s'il eſt permis de comparer les uſages de notre ſainte religion avec les uſages an-

tiques, n'eſt-ce pas comme ſi on diſait que nous adorons la figure du Père éternel avec une barbe longue, la figure d'une femme & d'un enfant, la figure d'une colombe ? ce ſont des ornements emblématiques dans nos temples. Nous les adorons ſi peu, que quand ces ſtatues ſont de bois on s'en chauffe, dès qu'elles pourriſſent, on en erige d'autres; elles ſont de ſimples avertiſſements qui parlent aux yeux & à l'imagination. Les Turcs & les Réformés croient que les Catholiques ſont idolâtres, mais les Catholiques ne ceſſent de proteſter contre cette injure.

Il n'eſt pas poſſible qu'on adore réellement une ſtatue, ni qu'on croie que cette ſtatue eſt le Dieu ſuprême. Il n'y avait qu'un Jupiter, mais il y avait mille de ſes ſtatues. Or ce Jupiter qu'on croyait lancer la foudre, était ſupoſé habiter les nuées, ou le mont Olimpe, ou la planète qui porte ſon nom. Ses figures ne lançaient point la foudre, & n'étaient ni dans une planète, ni dans les nuées, ni ſur le mont Olimpe. Toutes les prieres étaient adreſſées aux Dieux immortels, & aſſurément les ſtatues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il eſt vrai, firent croire, & des ſuperſtitieux crurent que des ſtatues avaient parlé. Combien de fois nos peuples groſſiers n'ont-ils pas eu la même crédulité ? mais jamais chez aucun peuple ces abſurdités ne furent la religion

de

de l'Etat. Quelque vieille imbécille n'aura pas diſtingué la ſtatue & le Dieu, ce n'eſt pas une raiſon d'affirmer que le gouvernement penſait comme cette vieille. Les magiſtrats voulaient qu'on révérât les repréſentations des dieux adorés, & que l'imagination du peuple fût fixée par ces ſignes viſibles. C'eſt préciſément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui repréſentent Dieu le père ſous la forme d'un vieillard, & on ſait bien que Dieu n'eſt pas un vieillard. On a des images de pluſieurs ſaints qu'on vénère, & on ſait bien que ces ſaints ne ſont pas Dieu le père.

De même, ſi on oſe le dire, les anciens ne ſe méprenaient pas entre les demi-dieux, les dieux, & le maître des dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des ſtatues dans leurs temples, la moitié de la Chretienté eſt donc idolâtre auſſi, & ſi elle ne l'eſt pas, les nations antiques ne l'étaient pas davantage.

En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un ſeul poëte, un ſeul philoſophe, un ſeul homme d'état qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze, ou du bois. Les témoignages du contraire ſont innombrables: les nations idolâtres ſont donc comme les ſorciers, on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un commentateur a conclu qu'on adorait réellement la ſtatue de Priape, parce

qu'Horace en faiſant parler cet épouvantail, lui fait dire, *J'étois autrefois un tronç, l'ouvrier incertain s'il en ferait un Dieu ou un eſcabelle, prit le parti d'en faire un Dieu, &c.* Le commentateur cite le prophête Baruc, pour prouver que du temps d'Horace on regardait la figure de Priape comme une divinité réelle. Il ne voit pas qu'Horace ſe moque & du prétendu Dieu & de ſa ſtatue. Il ſe peut qu'une de ſes ſervantes en voyant cette énorme figure, crut qu'elle avait quelque choſe de divin: mais aſſurément tous ces Priapes de bois dont les jardins étaient remplis pour chaſſer les oiſeaux, n'étaient pas regardés comme les créateurs du monde.

Il eſt dit que Moïſe, malgré la loi divine de ne faire aucune repréſentation d'hommes ou d'animaux, érigea un ſerpent d'airain, ce qui était une imitation du ſerpent d'argent que les prêtres d'Egypte portaient en proceſſion; mais quoique ce ſerpent fût fait pour guerir les morſures des ſerpents véritables, cependant on ne l'adorait pas. Salomon mit deux chérubins dans le temple; mais on ne regardait pas ces chérubins comme des Dieux. Si donc dans le temple des juifs & dans les nôtres, on a reſpecté des ſtatues ſans être idolâtres, pourquoi tant de reproches aux autres nations? Ou nous devons les abſoudre, ou elles doivent nous accuſer.

CHAPITRE XXXI.

Des Oracles.

IL eſt évident qu'on ne peut ſavoir l'avenir, parce qu'on ne peut ſavoir ce qui n'eſt pas ; mais il eſt clair auſſi qu'on peut conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreuſe & diſciplinée conduite par un chef habile, s'avancer dans un lieu avantageux, contre un capitaine imprudent ſuivi de peu de troupes mal armées, mal poſtées, & dont vous ſavez que la moitié le trahit, vous prédiſez que ce capitaine ſera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme & une fille s'aiment éperduement ; vous les avez obſervez ſortant l'un & l'autre de la maiſon paternelle ; vous annoncez que dans peu cette fille ſera enceinte ; vous ne vous trompez guères. Toutes les prédictions ſe réduiſent au calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui ſe ſont en effet accomplies. La plus célèbre, la plus confirmée eſt celle que fit ce traître Flavian Joſeph à Veſpaſien & Titus ſon fils, vainqueurs des juifs. Il voyait Veſpaſien & Titus adorés des armées Romaines dans l'Orient, & Néron déteſté de tout l'empire. Il oſe, pour gagner les bonnes graces de Veſpaſien, lui

prédire au nom du Dieu des juifs (*) que lui & son fils seront empereurs. Ils le furent en effet; mais il est évident que Joseph ne risquait rien. Si Vespasien succombe un jour en prétendant à l'empire, il n'est pas en état de punir Joseph; s'il est empereur, il le récompense, & tant qu'il ne règne pas il espère règner. Vespasien fait dire à ce Joseph, que s'il est prophête il devoit avoir prédit la prise de Jotapat qu'il avait en vain défendue contre l'armée Romaine. Joseph répond qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien surprenant; quel commandant, en soutenant un siége dans une petite place contre une grande armée, ne prédit pas que la place sera prise?

Il n'était pas bien difficile de sentir qu'on pouvait s'attirer le respect & l'argent de la multitude en faisant le prophête, & que la crédulité du peuple devait être le revenu de quiconque saurait le tromper. Il y eut par-tout des devins; mais ce n'était pas assez de ne prédire qu'en son propre nom, il fallait parler au nom de la divinité: & depuis les prophêtes de l'Egypte qui s'appellaient les voyants, jusqu'à Ulpius prophête du mignon de l'empereur Adrien devenu Dieu, il y eut un nombre prodigieux de charlatans sacrés, que firent parler les Dieux pour se mo-

(*) Joseph liv. 3, ch. 28.

quer des hommes. On ſait aſſez comment ils pouvaient réuſſir, tantôt par une réponſe ambiguë qu'ils expliquaient enſuite comme ils voulaient, tantôt en corrompant des domeſtiques, en s'informant d'eux ſecrettement des aventures des dévots qui venaient les conſulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dît de la part de Dieu ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces prophêtes paſſaient pour ſavoir le paſſé, le préſent & l'avenir; c'eſt l'éloge qu'Homère fait de Calchas. Je n'ajouterai rien ici à ce que le ſavant Vandale, & le judicieux Fontenelle ſon rédacteur, ont dit des Oracles. Ils ont dévoilé avec ſagacité des ſiècles de fourberie; & le jéſuite Balthus montra bien peu de ſens, ou beaucoup de malignité, quand il ſoutint contr'eux la vérité des Oracles païens, par les principes de la religion Chrétienne. C'était réellement faire à Dieu une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté & de vérité, eût lâché les diables de l'enfer, pour venir faire ſur la terre ce qu'il ne fait pas lui-même, pour rendre des oracles.

Ou ces diables diſaient vrai, & en ce cas il étoit impoſſible de ne les pas croire; & Dieu lui-même apuyant toutes les fauſſes religions par des miracles journaliers, jettait lui-même l'univers entre les bras de ſes ennemis: Ou ils diſaient faux; & en ce cas, Dieu déchaînait les diables

pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus absurde.

L'Oracle le plus fameux fut celui de Delphe. On choisit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inspirées, c'est-à-dire, à proférer de bonne foi le galimatias que les prêtres leur dictaient. La jeune Pythie montait sur un trépied posé dans l'ouverture d'un trou dont il sortait une exhalaison prophétique. L'Esprit Divin entrait sous la robe de la Pythie par un endroit fort humain; mais depuis qu'une jolie Pythie fut enlevée par un dévot, on prit des vieilles pour faire le métier : & je crois que c'est la raison pour laquelle l'oracle de Delphe commença à perdre beaucoup de son crédit.

Les divinations, les augures, étaient des espèces d'oracles, & sont, je crois, d'une plus haute antiquité ; car il fallait bien des cérémonies, bien du temps pour achalander un oracle divin qui ne pouvait se passer de temple & de prêtres ; & rien n'était plus aisé que de dire la bonne aventure dans les carrefours. Cet art se subdivisa en mille façons ; on prédit par le vol des oiseaux, par le foye des moutons, par les plis formés dans la paume de la main, par des cercles tracés sur la terre, par l'eau, par le feu, par des petit cailloux, par des baguettes, par tout ce qu'on imagina, & souvent même par un pur

entousiasme qui tenait lieu de toutes les règles. Mais qui fut celui qui inventa cet art ? ce fut le premier fripon qui rencontra un imbécille.

La plupart des prédictions étaient comme celles de l'almanach de Liège. *Un grand mourra, il y aura des naufrages.* Un juge de village mourait-il dans l'année ? c'était, pour ce village le grand dont la mort était prédite : une barque de pêcheurs était-elle submergée ? voilà les grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liège est un sorcier, soit que ses prédictions soient accomplies, soit qu'elles ne le soient pas ; car si quelque événement les favorise, sa mágie est démontré : si les événements sont contraires, on applique la prédiction à toute autre chose, & l'allégorie le tire d'affaire.

L'almanach de Liège a dit qu'il viendrait un peuple du Nord qui détruirait tout ; ce peuple ne vient point ; mais un vent du Nord fait geler quelques vignes, c'est ce qui a été prédit par Matthieu Lansberge. Quelqu'un ose-t-il douter de son savoir ? aussi-tôt les colporteurs le dénoncent comme un mauvais citoyen, & les astrologues le traitent même de petit esprit, & de méchant raisonneur.

Les Sunnites Mahométans ont beaucoup employé cette méthode dans l'explication du Koran de Mahomet. L'étoile Aldebaram avait été en grande vénération chez

les Arabes, elle signifie l'œil du taureau; cela voulait dire que l'œil de Mahomet éclairerait les Arabes, & que comme un taureau il fraperait ses ennemis de ses cornes.

L'arbre Acacia était en vénération dans l'Arabie, on en faisait de grandes haies qui préservaient les moissons de l'ardeur du soleil; Mahomet est l'Acacia qui doit couvrir la terre de son ombre salutaire. Les Turcs sensés rient de ces bêtises subtiles; les jeunes femmes n'y pensent pas; les vieilles dévotes y croyent; & celui qui dirait publiquement à un derviche qu'il enseigne des sottises, courrait risque d'être empâlé. Il y a eu des savants qui ont trouvé l'histoire de leur tems dans l'Illiade & dans l'Odyssée; mais ces savants n'ont pas fait la même fortune que les commentateurs de l'Alcoran.

La plus brillante fonction des oracles fut d'assurer la victoire dans la guerre. Chaque armée, chaque nation avait ses oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infalliblement un oracle véritable. Le vaincu qui avait été trompé attribuait sa défaite à quelque faute commise envers les Dieux après l'oracle rendu; il espérait qu'une autrefois l'oracle s'accomplirait. Ainsi presque toute la terre s'est nourrie d'illusion. Il n'y eut presque point de peuple qui ne conservât dans ses archives, ou qui n'eût

par la tradition orale, quelque prédiction qui l'assurait de la conquête du monde, c'est-à-dire, des nations voisines: point de conquérant qui n'ait été prédit formellement, aussi-tôt après sa conquête. Les juifs mêmes, qui enfermés dans un coin de terre presque inconnu entre l'Anti-liban, l'Arabie déserte & la pétrée, espérèrent comme les autres peuples d'être les maîtres de l'univers, fondés sur mille oracles que nous expliquons dans un sens mystique, & qu'ils entendaient dans le sens littéral.

CHAPITRE XXXII.

Des Sibylles chez les Grecs, & de leur influence sur les autres nations.

LOrsque presque toute la terre était remplie d'oracles, il y eut de vieilles filles qui sans être attachées à aucun temple s'avisèrent de prophétiser pour leur compte. On les appella Sibylles, mot grec de la dialecte de Laconie, qui signifie Conseil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales en divers pays. On sait assez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome à l'ancien Tarquin, les neuf livres de l'ancienne Sibylle de Cumes. Comme Tarquin marchandait trop, la vieille jetta au feu les six premiers livres, & exigea autant d'argent des

trois restants, qu'elle en avait demandé des neuf entiers. Tarquin les paya. Ils furent, dit-on, conservés à Rome, jusqu'au temps de Sylla, & furent consumés dans un incendie du Capitole.

Mais comment se passer des prophéties des Sibylles ? On envoya trois sénateurs à Erytre ville de Grèce où l'on gardait précieusement un millier de mauvais vers grecs, qui passaient pour être de la façon de la Sibylle Erytrée. Chacun en voulait avoir des copies ; la Sibylle Eritrée avait tout prédit. Il en était de ses prophéties comme de celles de Nostradamus parmi nous. On ne manquait pas à chaque événement de forger quelque vers grec qu'on attribuait à la Sibylle.

Auguste qui craignait avec raison qu'on ne trouvât dans cette rapsodie quelques vers qui autoriseraient des conspirations, défendit sous peine de mort qu'aucun Romain eût chez lui des vers Sibyllins ; défense digne d'un tyran soupçonneux, qui conservait avec adresse un pouvoir usurpé par le crime.

Les vers Sibyllins furent respectés plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il fallait bien qu'ils continssent la vérité, puisqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile, dans son églogue sur la naissance de Pollion, ou de Marcellus, ou de Drusus, ne manqua pas de citer l'autorité de la Sibylle de Cumes, qui avait

prédit nettement que cet enfant qui mourut bientôt après, ramènerait le siècle d'or. La Sibylle Erytrée avait, disait-on alors, prophétisé aussi à Cumes. L'enfant nouveau né appartenant à Auguste, ou à son favori, ne pouvait manquer d'être prédit par la Sibylle. Les prédictions, d'ailleurs, ne sont jamais que pour les grands, les petits n'en valent pas la peine.

Ces oracles des Sibylles étant donc toûjours en très-grande réputation, les premiers Chrétiens trop emportés par un faux zèle, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles, pour battre les gentils par leurs propres armes. Hermas & St. Justin passent pour être les premiers qui eurent le malheur de soutenir cette imposture. St Justin cite des oracles de la Sibylle de Cumes, débités par un Chrétien qui avait pris le nom d'Istape, & prétendait que sa Sibylle avait vécu du temps du déluge. * St. Clément d'Alexandrie, dans ses Stromates, assure que l'Apôtre St. Paul recommande dans ses épitres *la lecture des Sibylles, qui ont manifestement prédit la naissance du fils de Dieu.*

Il faut que cette épitre de St. Paul soit perdue ; car on ne trouve ces paroles, ni rien d'aprochant, dans aucune des épitres de St. Paul. Il courait dans ce temps-là parmi les Chrétiens, une infinité de li-

* *Strom.* Liv. 6.

vres que nous n'avons plus, comme les prophéties de Jaldabasth, celles de Seth, d'Enoch, & de Kam ; la pénitence d'Adam, l'histoire de Zacharie père de St. Jean ; l'Evangile des Egyptiens, l'Evangile de St. Pierre, d'André, de Jacques, l'Evangile d'Eve, l'Apocalypse d'Adam, les lettres de Jésus-Christ, & cent autres écrits, dont il reste à peine quelques fragments, ensevelis dans des livres qu'on ne lit guères.

L'Eglise Chrétienne était alors partagée en Société judaïsante, & société non judaïsante. Ces deux étaient divisées en plusieurs autres. Quiconque se sentait un peu de talent, écrivait pour son parti. Il y eut plus de cinquante évangiles jusqu'au concile de Nicée, il ne nous en reste aujourd'hui que ceux de la Vierge, de l'enfance & de Nicodème. On forgea surtout des vers attribués aux anciennes Sibylles. Tel était le respect du peuple pour ces oracles Sibyllins, qu'on crut avoir besoin de cet apui étranger pour fortifier le Christianisme naissant. Non seulement on fit des vers grecs Sibyllins, qui annonçaient Jésus-Christ, mais on les fit en accrostiches, de manière que les lettres de ces mots, *Jesous Chreistos ïos Soter*, étaient l'une après l'autre le commencement de chaque vers. C'est dans ces poësies qu'on trouve cette prédiction.

Avec cinq pains & deux Poissons
Il nourrira cinq mille hommes au désert,
Et en ramassant les morceaux qui resteront,
Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là; on imagina qu'on pouvait détourner en faveur du Christianisme le sens des vers de la quatrième églogue de Virgile:

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas:
Jam nova progenies cælo demittitur alto.

Les temps de la Sibylle enfin sont arrivés,
Un nouveau rejetton descend du haut des cieux.

Cette opinion eut un si grand cours dans les premiers siècles de l'Eglise, que l'Empereur Constantin la soutint hautement. Quand un Empereur parlait, il avait sûrement raison. Virgile passa long-temps pour un prophête. Enfin, on était si persuadé des oracles des Sibylles, que nous avons dans une de nos hymnes, qui n'est pas fort ancienne, ces deux vers remarquables.

Solvet sæclum in favilla
Teste David cum Sibylla.

Il mettra l'univers en cendre,
Témoin la Sibylle & David.

Parmi les prédictions attribuées aux Sibylles, on faisait sur-tout valoir le règne

de mille ans, que les Pères de l'Eglise adoptèrent jusqu'au tems de Théodose second.

Ce règne de Jesus-Christ pendant mille ans sur la terre était fondé d'abord sur la prophétie de S. Luc (chap. 21.) prophétie mal entendue, *que Jesus-Christ viendrait dans les nuées, dans une grande puissance & dans une grande majesté, avant que la génération présente fût passée.* La génération avait passé; mais S. Paul avait dit aussi dans sa première épitre aux Tessaloniciens, ch. 4.

» Nous vous déclarons, comme l'ayant
» appris du Seigneur, que nous qui vivons,
» & qui sommes réservés pour son avénement,
» nous ne préviendrons point ceux
» qui sont déjà dans le sommeil.

» Car aussi-tôt que le signal aura été
» donné par la voix de l'Archange, & par
» le son de la trompette de Dieu, le Seigneur
» lui-même descendra du ciel, &
» ceux qui seront morts en Jesus-Christ
» ressusciteront les premiers.

» Puis nous autres qui sommes vivants,
» & qui serons demeurés jusqu'alors, nous
» serons emportés avec eux dans les nuées
» pour aller au devant du Seigneur au milieu
» de l'air; & ainsi nous vivrons pour
» jamais avec le Seigneur.

Il est bien étrange que Paul dise que c'est le Seigneur lui-même qui lui avait parlé; car Paul, loin d'avoir été un des disciples

de Christ, avait été long-tems un de ses persécuteurs. Quoi qu'il en puisse être, l'Apocalipse avait dit aussi, chapitre 20, que les justes *régneraient sur la terre pendant mille ans avec Jesus-Christ*.

On s'attendait donc à tout moment que Jesus-Christ descendroit du ciel pour établir son règne, & rebâtir Jérusalem, dans laquelle les Chrétiens devaient se réjouir avec les Patriarches.

Cette nouvelle Jérusalem était annoncée dans l'Apocalipse. » Moi Jean, je vis » la nouvelle Jérusalem qui descendait du » ciel parée comme une épousée..... Elle » avait une grande & haute muraille, dou- » ze portes, & un ange à chaque porte..... » douze fondements où sont les noms des » apôtres de l'Agneau....... Celui qui » me parlait avait une toise d'or pour me- » surer la ville, les portes & la muraille. » La ville est bâtie en quarré, elle est de » douze mille stades; sa longueur, sa lar- » geur, & sa hauteur sont égales..... Il » en mesura aussi la muraille qui est de » cent quarante-quatre coudées...... cette » muraille était de jaspe, & la ville était » d'or, &c.

On pouvait se contenter de cette prédiction, mais on voulut encore avoir pour garant une Sibylle, à qui l'on fait dire à peu près les mêmes choses. Cette persuasion s'imprima si fortement dans les esprits, que S. Justin, dans son dialogue contre Tri-

phon, dit *qu'il en eſt convenu, & que Jeſus doit venir dans cette Jéruſalem boire & manger avec ſes diſciples.*

Saint Irenée ſe livra ſi plainement à cette opinion, qu'il attribue à S. Jean l'Evangéliſte ces paroles : » Dans la nouvelle Jéru-» ſalem chaque ſep de vigne produira dix » mille branches, & chaque branche dix » mille bourgeons, chaque bourgeon dix » mille grappes, chaque grappe dix mille » grains, chaque raiſin vingt-cinq ampho-» res de vin. Et quand un des ſaints ven-» dangeurs cueillera un raiſin, le raiſin » voiſin lui dira, prends-moi, je ſuis » meilleur que lui. *

Ce n'était pas aſſez que la Sibylle eût prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accompliſſement. On vit, au rapport de Tertullien, la Jéruſalem nouvelle deſcendre du ciel pendant quarante nuits conſécutives.

Tertullien s'exprime ainſi : * *Nous confeſſons que le Royaume nous eſt promis pour mille ans en terre, après la réſurrection dans la cité de Jéruſalem apportée du ciel ici-bas.*

C'eſt ainſi que l'amour du merveilleux & l'envie d'entendre & de dire des choſes extraordinaires a perverti le ſens commun dans tous les tems. C'eſt ainſi qu'on s'eſt ſervi de la fraude, quand on n'a pas eu la force. La religion Chrétienne fut d'ailleurs

* Irenée, ch. 35 liv. 5.

* Tert. contre Marcion, liv. 3.

ſoutenue par des raiſons ſi ſolides, que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage, & l'Egliſe parvint par degrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

CHAPITRE XXXIII.

Des Miracles.

REvenons toujours à la nature de l'homme; il n'aime que l'extraordinaire, & cela eſt ſi vrai que ſi-tôt que le beau, le ſublime eſt commun, il ne paraît plus ni beau ni ſublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre; & on va juſqu'à l'impoſſible. L'hiſtoire ancienne reſſemble à celle de ce chou plus grand qu'une maiſon, & à ce pot plus grand qu'une égliſe, fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot *miracle*, qui d'abord ſignifiait choſe admirable? Nous avons dit, c'eſt ce que la nature ne peut opérer, c'eſt ce qui eſt contraire à toutes ſes loix. Ainſi l'Anglais qui promit au peuple de Londres de ſe mettre tout entier dans une bouteille de deux pintes, annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accompliſſement de ce prodige, s'il en était revenu quelque choſe au couvent.

Nous croyons ſans difficulté aux vrais

miracles, opérés dans notre sainte Religion, & chez les juifs dont la religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations, & nous ne raisonnons que suivant les règles du bon sens, toujours soumises à la révélation.

Quiconque n'est pas illuminé par la foi, ne peut regarder un miracle que comme une contravention aux Loix éternelles de la nature. Il ne lui paraît pas possible que Dieu dérange son propre ouvrage; il sait que tout est lié dans l'univers par des chaînes que rien ne peut rompre. Il sait que Dieu étant immuable, ses loix le sont aussi, & qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, sans que la nature entière soit dérangée.

Si Jupiter en couchant avec Alcmène fait une nuit de vingt-quatre heures lorsqu'elle devait être de douze, il est nécessaire que la terre s'arrête dans son cours, & reste immobile douze heures entières. Mais comme les mêmes phénomènes du ciel reparaissent la nuit suivante, il est nécessaire aussi que la Lune & toutes les planètes se soient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes célestes, en faveur d'une femme de Thébes en Béotie.

Un mort ressuscite au bout de quelques jours: il faut que toutes les parties imperceptibles de son corps qui s'étaient exhalées dans l'air, & que les vents avaient emportées au loin, reviennent se remettre

chacune à leur place, que les vers & les oiſeaux, ou les autres animaux nourris de la ſubſtance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les vers engraiſſés des entrailles de cet homme auront été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pigriéches, ces pigriéches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun reſtitue préciſément ce qui appartenait au mort : ſans quoi ce ne ſerait plus la même perſonne. Tout cela n'eſt rien encore, ſi l'ame ne revient dans ſon hôtellerie.

Si l'Etre éternel qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des loix immuables, devient contraire à lui-même en renverſant toutes ſes loix, ce ne peut être que pour l'avantage de la nature entière. Mais il paraît contradictoire de ſupoſer un cas où le Créateur & le Maître de tout, puiſſe changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car ou il a prévu le prétendu beſoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement; s'il ne l'a pas prévu, il n'eſt plus Dieu.

On dit que c'eſt pour faire plaiſir à une nation, à une ville, à une famille, que l'Etre éternel reſſuſcite Pélops, Hippolite, Heres, & quelques autres fameux perſonnages; mais il ne paraît pas vraiſemblable que le Maître commun de l'univers oublie le ſoin de cet univers en faveur de cet Hippolite & de ce Pélops.

Plus les miracles sont incroyables (selon les faibles lumières de notre esprit), plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de prodiges, qu'ils devinrent des choses très-ordinaires. Aussi ne s'avisait-on pas de nier ceux de ses voisins. Les Grecs disaient aux Egyptiens, aux nations Asiatiques, les Dieux vous ont parlé quelquefois, ils nous parlent tous les jours; s'ils ont combattu vingt fois pour vous, ils se sont mis quarante fois à la tête de nos armées. Si vous avez des métamorphoses, nous en avons cent fois plus que vous. Si vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très-beaux discours. Il n'y a pas même jusqu'aux Romains chez qui les bêtes n'aient pris la parole pour prédire l'avenir. Tite-Live raporte qu'un bœuf s'écria en plein marché, *Rome, prends garde à toi.* Pline dans son livre 8, dit qu'un chien parla lorsque Tarquin fut chassé du trône. Une corneille, si l'on en croit Suétone, s'écria dans le Capitole, lorsqu'on allait assassiner Domitien; *estai panta Kalos*, c'est fort bien fait, *tout est bien.* C'est ainsi qu'un des chevaux d'Achille nommé Xante prédit à son maître, qu'il mourra devant Troyes. Avant le cheval d'Achille, le bélier de Phrixus avait parlé, aussi-bien que les vaches du mont Olimpe. Ainsi au lieu de réfuter les fables, on enchérissait sur elles. On faisait comme ce praticien à qui on produisait une fausse obli-

gation ; il ne s'amusa point à plaider, il produisit sur le champ une fausse quittance.

Il est vrai que nous ne voyons guères de morts ressuscités chez les Romains, ils s'en tenaient à des guérisons miraculeuses. Les Grecs plus attachés à la métempsicose, eurent beaucoup de résurrections. Ils tenaient ce secret des Orientaux, de qui toutes les sciences & les superstitions étaient venues.

De toutes les guérisons miraculeuses les plus attestées, les plus authentiques, sont celles de cet aveugle à qui l'empereur Vespasien rendit la vue, & de ce paralitique auquel il rendit l'usage de ses membres. C'est dans Aléxandrie que ce double miracle s'opère ; c'est devant un peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs, des Egyptiens. C'est sur son tribunal que Vespasien opère ces prodiges. Ce n'est pas lui qui cherche à se faire valoir par des prestiges, dont un monarque affermi n'a pas besoin. Ce sont ces deux malades, eux-mêmes, qui prosternés à ses pieds le conjurent de les guérir : il rougit de leurs prières, il s'en moque, il dit qu'une telle guérison n'est pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés insistent : Sérapis leur est apparu ; Sérapis leur a dit qu'ils seraient guéris par Vespasien. Enfin il se laisse fléchir, il les touche sans se flatter du succès. La divinité favorable à sa modestie & à sa vertu, lui communique

CHAPITRE XXXIV.

Des Temples.

ON n'eut pas un temple ſi-tôt qu'on reconnut un Dieu, les Arabes, les Caldéens, les Perſans qui révéraient les aſtres ne pouvaient guères avoir d'abord des édifices conſacrés; ils n'avaient qu'à regarder le ciel : c'était là leur temple. Celui de Bel à Babilone paſſe pour le plus ancien de tous; mais ceux de Brama dans l'Inde, doivent être d'une antiquité plus reculée; au moins les Brames le prétendent.

Il eſt dit dans les annales de la Chine, que les premiers Empereurs ſacrifiaient dans un temple. Celui d'Hercule à Tyr ne paraît pas être des plus anciens. Hercule ne fut jamais chez aucun peuple, qu'une divinité ſécondaire; cependant le temple de Tyr eſt très-antérieur à celui de Judée. Hiram en avait un magnifique lorſque Salomon aidé par Hiram bâtit le ſien. Hérodote qui voyagea chez les Tyriens dit que de ſon temps les archives de Tyr ne donnaient à ce temple que deux mille trois cens ans d'antiquité. L'Egypte était remplie de temples depuis long-tems. Hérodote dit encore qu'il apprit que le Temple de Vulcain à Memphis avait été bâti par Mènes vers le temps qui répond

à

à trois mille ans avant notre ère ; & il n'eſt pas à croire que les Egyptiens euſſent élevé un temple à Vulcain, avant d'en avoir donné un à Iſis leur pricipale divinité.

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les hommes, ce que dit Hérodote au livre ſecond ; il prétend qu'excepté les Egyptiens & les Grecs tous les autres peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je ſoupçonne le texte grec d'avoir été corrompu ; les hommes les plus ſauvages s'abſtiennent de cette action devant des témoins. On ne s'eſt jamais aviſé de careſſer ſa femme ou ſa maîtreſſe en préſence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'eſt guères poſſibles que chez tant de nations qui étaient religieuſes juſqu'au plus grand ſcrupule, tous les temples euſſent été des lieux de proſtitution. Je crois qu'Hérodote a voulu dire que les prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple, pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avoit le nom de temple, comme en uſaient les prêtres Juifs & d'autres : mais que les prêtres Egyptiens n'habitant point dans l'enceinte, s'abſtenaient de toucher à leurs femmes quand ils étoient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très-long-tems

sans avoir de temples. Ils portaient leurs dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déjà vu que quand les Juifs habitèrent les déserts à l'Orient du lac Asphaltide, ils portaient le tabernacle du Dieu Rempham, du Dieu Moloc, du Dieu Kium, comme le disent Jérémie, Amos & S. Etienne.

C'est ainsi qu'en usaient toutes les autres petites nations du désert. Cet usage doit être le plus ancien de tous, par la raison qu'il est bien plus aisé d'avoir un coffre que de bâtir un grand édifice.

C'est probablement de ces Dieux portatifs que vint la coutume des processions qui se firent chez tous les peuples. Car il semble qu'on ne se serait pas avisé d'ôter un Dieu de sa place dans son temple pour le promener dans la ville ; & cette violence eût pu paraître un sacrilège, si l'ancien usage de porter son Dieu sur un chariot, ou sur un brancard, n'avait pas été dès long-tems établi.

La plupart des temples furent d'abord des citadelles, dans lesquelles on mettait en sûreté les choses sacrées. Ainsi le Palladium était dans la forteresse de Troyes, les boucliers descendus du ciel se gardaient dans le Capitole.

Nous voyons que le temple des Juifs était une maison forte, capable de soutenir un assaut. Il est dit au troisieme livre des Rois, que l'édifice avait soixante cou-

dées de long, & vingt de large; c'eſt environ quatre-vingt-dix pieds de long, ſur trente de face. Il n'y a guères de plus petit édifice public. Mais cette maiſon étant de pierre & bâtie ſur une montagne, pouvait au moins ſe défendre d'une ſurpriſe: les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au dehors qu'en dedans reſſemblaient à des meurtriéres.

Il eſt dit que les prêtres logeaient dans des appentis de bois adoſſés à la muraille.

Il eſt difficile de comprendre les dimenſions de cette architecture. Le même livre des Rois nous apprend que ſur les murailles de ce temple il y avait trois étages de bois: que le premier avait cinq coudées de large, le ſecond ſix, & le troiſieme ſept. Ces proportions ne ſont pas les nôtres; ces étages de bois auraient ſurpris Michel Ange & Bradamante. Quoi qu'il en ſoit, il faut conſidérer que ce temple était bâti ſur le penchant de la montagne Moria, & que par conſéquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il fallait monter pluſieurs degrés pour arriver à la petite eſplanade où fut bâti le Sanctuaire long de vingt coudées. Or un temple dans lequel il faut monter & deſcendre eſt un édifice barbare. Il était recommandable par ſa ſainteté, mais non pas par ſon architecture. Il n'était pas néceſſaire pour les deſſeins de Dieu que la ville de Jéruſalem fût la plus ma-

gnifique des villes, & ſon peuple le plus puiſſant des peuples ; il n'était pas néceſſaire non plus que ſon temple ſurpaſſât celui des autres nations ; le plus beau des temples eſt celui où les hommages les plus purs lui ſont offerts.

La plupart des commentateurs ſe ſont donné la peine de deſſiner cet édifice chacun à ſa manière. Il eſt à croire qu'aucun de ces deſſinateurs n'a jamais bâti de maiſon. On conçoit pourtant que les murailles qui portaient ces trois étages étant de pierre, on pouvait ſe défendre un jour ou deux dans cette petite retraite.

Cette eſpèce de fortereſſe d'un peuple privé des arts, ne tint pas contre Nabuzardam l'un des capitaines du Roi de Babylone, que nous nommons Nabuchodonoſor.

Le ſecond temple bâti par Néhémie fut moins grand & moins ſomptueux. Le livre d'Eſdras nous apprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient que trois rangs de pierre brute, & que le reſte était de ſimple bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'Hérode fit bâtir depuis, fut une vraie fortereſſe. Il fut obligé, comme nous l'aprend Joſeph, de démolir le temple de Néhémie, qu'il appelle le temple d'Aggée. Hérode combla une partie du précipice au bas de la montagne Moria pour faire une plate-forme appuyée d'un très-

gros mur, ſur lequel le temple fut élevé. Près de cet édifice était la tour Antonia qu'il fortifia encore, de ſorte que ce temple était une vraie citadelle.

En effet, les Juifs oſèrent s'y défendre contre l'armée de Titus, juſqu'à ce qu'un ſoldat Romain ayant jetté une ſolive enflammée dans l'intérieur de ce fort, tout prit feu à l'inſtant, ce qui prouve que les bâtiments dans l'enceinte du temple n'étaient que de bois du temps d'Hérode, ainſi que ſous Néhémie & ſous Salomon.

Ces bâtimens de ſapin contrediſent un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur Joſeph. Il dit que Tite étant entré dans le Sanctuaire l'admira, & avoua que ſa richeſſe paſſait ſa renommée. Il n'y a guères d'apparence qu'un Empereur Romain au milieu du carnage, marchant ſur des monceaux de morts, s'amuſât à conſidérer avec admiration un édifice de vingt coudées de long tel qu'était le Sanctuaire, & qu'un homme qui avait vu le Capitole fût ſurpris de la beauté d'un temple Juif. Ce temple était très-ſaint, ſans doute; mais un Sanctuaire de vingt coudées de long n'avait pas été bâti par un Vitruve. Les beaux temples étaient ceux d'Ephèſe, d'Alexandrie, d'Athènes, d'Olimpie, de Rome.

Joſeph, dans ſa déclamation contre Apion, dit qu'il ne fallait *qu'un temple aux*

Juifs, parce qu'il n'y a qu'un Dieu. Ce raisonnement ne paraît pas concluant; car si les Juifs avaient eu sept ou huit cens milles de pays, comme tant d'autres peuples, il aurait fallu qu'ils passassent leur vie à voyager pour aller sacrifier dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un Dieu, il suit que tous les temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui; mais il ne suit pas que la terre ne doive avoir qu'un temple. La superstition a toujours une mauvaise logique.

D'ailleurs, comment Joseph peut-il dire qu'il ne fallait qu'un temple aux Juifs, lorsqu'ils avaient depuis le règne de Ptolomée Philometor, le temple assez connu de *l'Onion* à Bubaste en Egypte.

CHAPITRE XXXV.

De la Magie.

QU'est-ce que la magie? Le secret de faire ce que ne peut faire la nature; c'est la chose impossible; aussi a-t-on cru à la magie dans tous les temps. Le mot est venu des *Mag*, *Magdim*, ou mages de Caldée. Ils en savaient plus que les autres; ils recherchaient la cause de la pluie & du beau temps; & bientôt ils passèrent pour faire le beau temps & la pluie. Ils étaient astronomes; les plus ignorants & les plus hardis furent astrologues. Un événement arrivait sous la conjonction

de deux planètes, donc ces deux planètes avaient causé cet événement; & les Astrologues étaient les maîtres des planètes. Des imaginations frappées avaient vu en songe leurs amis mourants ou morts; les magiciens faisaient apparaître les morts.

Ayant connu le cours de la lune, il étoit tout simple qu'ils fissent descendre la lune sur la terre. Ils disposaient même de la vie des hommes, soit en faisant des figures de cire, soit en prononçant le nom de Dieu, ou celui du diable. Clément d'Alexandrie, dans ses stromates, livre 5, dit que suivant un ancien auteur, Moïse prononça le nom de Ihaho, ou Jehovah d'une manière si efficace à l'oreille du Roi d'Egypte Phara Nekefr, que ce Roi en mourut sur le champ.

Enfin, depuis Jannès & Membrès, qui étaient les sorciers à brevet de Pharaon, jusqu'à la Maréchale d'Ancre qui fut brûlée à Paris, pour avoir tué un coq blanc dans la pleine lune, il n'y a pas eu un seul tems sans sortilège.

La Pythonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de Samuël est assez connue; il est vrai qu'il est fort étrange que ce mot de Python qui est Grec, fût connu des Juifs du tems de Saül. Plusieurs savans en ont conclu que cette histoire ne fut écrite que quand les Juifs furent en commerce avec les Grecs après Alexandre; mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici.

Revenons à la magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le ſabbath des ſorciers en eſt une preuve parlante; & le bouc avec lequel les ſorciéres étaient ſuppoſées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le déſert, ce qui leur eſt reproché dans le Lévitique (chap. 17.)

Il n'y a guères eu parmi nous de procès criminels de ſorciers, ſans qu'on y ait impliqué quelque Juif.

Les Romains, tout éclairés qu'ils étaient du tems d'Auguſte, s'infatuaient encore des ſortilèges tout comme nous. Voyez l'églogue de Virgile intitulée Pharmacentria.

Carmina vel cœlo poſſunt aeducere lunam.
La voix de l'enchanteur fait deſcendre la lune.

His ego ſæpe lupum fieri & ſe condere ſilvis.
Mœrim ſæpe animas imis exire ſepulcris.

Mœris devenu loup ſe cachait dans les bois.
Du creux de leur tombeau j'ai vu ſortir les ames.

On s'étonne que Virgile paſſe aujourd'hui à Naples pour un ſorcier. Il n'en faut pas chercher la raiſon ailleurs que dans cette églogue.

Horace reproche à Sagana & à Canidia leurs horribles ſortilèges. Les premières têtes de la République furent infectées de ces imaginations funeſtes. Sextus, le fils du grand Pompée, immola un enfant

dans un de ces enchantemens.

Les philtres pour se faire aimer étaient une magie plus douce ; les Juifs étaient en possession de les vendre aux dames Romaines. Ceux de cette nation qui ne pouvaient devenir de riches courtiers, faisaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuses, se perpétuèrent chez nous ; & il n'y a pas un siècle qu'elles sont décréditées. Des missionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde, ils ont plaint les peuples à qui le démon les inspirait. Eh mes amis ! que ne restiez-vous dans votre patrie ? vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de sottises.

Vous auriez vu des milliers de misérables assez insensés pour se croire sorciers, & des juges assez imbécilles & assez barbares pour les condamner aux flammes ; vous auriez vu une jurisprudence établie en Europe sur la magie, comme on a des loix sur le larcin & sur le meurtre ; jurisprudence fondée sur les décisions des conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'est que les peuples voyant que la magistrature & l'église croyaient à la magie, n'en étaient que plus invinciblement persuadés de son existence, par conséquent, plus on poursuivait les sorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur si funeste & si

générale ? de l'ignorance ; & cela prouve que ceux qui détrompent les hommes ſont leurs véritables bienfaiteurs.

On a dit que le conſentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve ! tous les peuples ont cru à la magie, à l'aſtrologie, aux oracles, aux influences de la lune. Il eût fallu dire au moins que le conſentement de tous les ſages était, non pas une preuve, mais une eſpèce de probabilité. Et quelle probabilité encore ! tous les ſages ne croyaient-ils pas avant Copernic que la terre était immobile au centre du monde ?

Aucun peuple n'eſt en droit de ſe moquer d'un autre ; ſi Rabelais appelle *picatrix*, *mon reverend père en diable*, parce qu'on enſeignait la magie à Tolède, à Salamanque & à Séville, les Eſpagnols peuvent reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs ſorciers.

La France eſt peut-être de tous les pays celui qui a le plus uni la cruauté & le ridicule. Il n'y a point de tribunal en France qui n'ait fait brûler beaucoup de magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui penſaient être ſorciers ; mais on ne trouva point de barbares qui les brûlaſſent.

CHAPITRE XXXVI.

Des Victimes Humaines.

LEs hommes auraient été trop heureux s'ils n'avaient été que trompés ; mais le temps qui tantôt corrompt les usages, & tantôt les rectifie, ayant fait couler le sang des animaux sur les autels, des prêtres bouchers accoutumés au sang, passèrent des animaux aux hommes ; & la superstition fille dénaturée de la religion s'écarta de la pureté de sa mère, au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfans, sous prétexte qu'il fallait donner à Dieu ce qu'on avait de plus cher.

Le premier sacrifice de cette nature, si l'on en croit les fragments de Sanchoniaton, fut celui de Jéhud chez les Phéniciens, qui fut immolé par son père Hillu environ 2000. ans avant nôtre ère. C'était un temps où les grands états étaient déjà établis, où la Sirie, la Caldée, l'Egypte étaient très-florissantes, & déjà, dit Hérodote, on noyait une fille dans le Nil, pour obtenir de ce fleuve un plein débordement, qui ne fût ni trop fort, ni trop faible.

Ces abominables holocaustes s'établirent dans presque toute la terre. Pausanias prétend que Licaon immola le premier des

victimes humaines en Grèce. Il fallait bien que cet uſage fût reçu du temps de la guerre de Troye, puiſqu'Homère fait immoler par Achille douze Troyens à l'ombre de Patrocle. Homère eût-il oſé dire une choſe ſi horrible ? n'aurait-il pas craint de révolter tous ſes lecteurs, ſi de tels holocauſtes n'avaient pas été en uſage ?

Je ne parle pas du ſacrifice d'Iphigénie & de celui d'Idamante fils d'Idomenée : vrais ou faux ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guères révoquer en doute que les Scithes de la Tauride immolaſſent des étrangers.

Si nous deſcendons à des temps plus modernes, les Tiriens & les Carthaginois, dans les grands dangers, ſacrifiaient un homme à Saturne. On en fit autant en Italie ; & les Romains eux-mêmes qui condamnèrent ces horreurs, immolèrent deux Gaulois & deux Grecs pour expier le crime d'une Veſtale. C'eſt Plutarque qui nous l'apprend dans ſes queſtions ſur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les Druides brûlaient des victimes humaines dans de grandes figures d'oſier : des ſorciéres chez les Germains égorgeaient les hommes dévoués à la mort, & jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du ſang qui coulait de la bleſſure.

Je crois bien que ces ſacrifices étaient

rares : s'ils avaient été fréquents, si on en avait fait des fêtes annuelles, si chaque famille avait eu continuellement à craindre que les prêtres vinssent choisir la plus belle fille, ou le fils aîné de la maison pour lui arracher le cœur saintement sur une pierre consacrée, on aurait bientôt fini par immoler les prêtres eux-mêmes. Il est très-probable que ces saints parricides ne se commettaient que dans une nécessité pressante, dans les grands dangers où les hommes sont subjugués par la crainte, & où la fausse idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à se taire.

Chez les Brames, toutes les veuves ne se brûlaient pas toujours sur les corps de leurs maris. Les plus dévotes & les plus folles firent de tems immémorial, & font encore cet étonnant sacrifice. Les Scythes immolèrent quelquefois aux mânes de leurs *Kans* les officiers les plus chéris de ces princes. Hérodote dit qu'on les empalait autour du cadavre royal, mais il ne parait point par l'histoire que cet usage ait duré long-temps.

Si nous lisions l'histoire des Juifs, écrite par un auteur d'une autre nation, nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Egypte, qui soit venu par ordre exprès de Dieu immoler sept ou huit petites nations qu'il ne connaissait pas, égorger sans miséricorde toutes les femmes, les vieillards & les en-

fans à la mammelle, & ne réserver que les petites filles ; que ce peuple saint ait été puni de son Dieu quand il avait été assez criminel pour épargner un seul homme dévoué à l'anathème. Nous ne croirions pas qu'un peuple si abominable eût pu exister sur la terre. Mais comme cette nation elle-même nous raporte tous ces faits dans ses livres saints, il faut la croire.

Je ne traite point ici la question si ces livres ont été inspirés. Nôtre sainte Eglise qui a les Juifs en horreur, nous apprend que les livres juifs ont été dictés par le Dieu créateur & père de tous les hommes ; je ne puis en former aucun doute, ni me permettre même le moindre raisonnement.

Il est vrai que nôtre faible entendement ne peut concevoir dans Dieu une autre sagesse, une autre justice, une autre bonté, que celle dont nous avons l'idée ; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu ; ce n'est pas à nous de le juger ; je m'en tiens toujours au simple historique.

Les Juifs ont une loi, par laquelle il leur est expressément ordonné de n'épargner aucune chose, aucun homme dévoué au Seigneur. *On ne pourra le racheter, il faut qu'il meure*, dit la loi du Lévitque au chap. 27. C'est en vertu de cette loi qu'on voit Jephté immoler sa propre fille, le prêtre Samuël couper en

morceaux le Roi Agag. Le Pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian, qui est environ de neuf lieues quarrées, les Israëlites ayant trouvé six cens soixante & quinze mille brebis, soixante & douze mille bœufs, soixante & un mille ânes, & trente-deux mille filles pucelles, Moïse commanda qu'on massacrât tous les hommes, toutes les femmes, & tous les enfans, mais qu'on gardât les filles, dont trente-deux seulement furent immolées. Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, c'est que ce même Moïse était gendre du grand prêtre des Madianites Jéthro, qui lui avait rendu les plus signalés services, & qui l'avait comblé de bienfaits.

Le même livre nous dit que Josué, fils de Nun, ayant passé avec sa horde la rivière du Jourdain à pied sec, ayant fait tomber au son des trompettes les murs de Jéricho dévoué à l'anathème, il fit périr tous les habitans dans les flammes; qu'il conserva seulement *Rahab la paillarde* & sa famille, qui avait caché les espions du saint peuple : que le même Josué dévoua à la mort douze mille habitans de la ville de Haï, qu'il immola au Seigneur trente-un rois du pays, tous soumis à l'anathème, & qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces assassinats religieux dans nos derniers temps, si ce n'est peut-être la St. Barthe-

lemi & les maſſacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de triſte, c'eſt que pluſieurs perſonnes doutent que les Juifs aient trouvé ſix cent ſoixante & quinze mille brebis, & trente-deux mille filles pucelles dans le village d'un déſert au milieu des rochers, & que perſonne ne doute de la St Barthelemi. Mais ne ceſſons de répéter combien les lumieres de notre raiſon ſont impuiſſantes pour nous éclairer ſur les étranges événemens de l'antiquité, & ſur les raiſons que Dieu, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de choiſir le peuple juif pour exterminer le peuple Cananéen.

CHAPITRE XXXVII.

Des myſtères de Cerès Eleuſine.

DAns le cahos des ſuperſtitions populaires qui auraient fait de preſque tout le globe un vaſte repaire de bêtes féroces, il y eut une inſtitution ſalutaire qui empêcha une partie du genre humain de tomber dans un entier abrutiſſement; ce fut celui des myſtères & des expiations. Il était impoſſible qu'il ne ſe trouvât des eſprits doux & ſages parmi tant de fous cruels, & qu'il n'y eût des Philoſophes qui tâchaſſent de ramener les hommes à la raiſon & à la morale.

Ces ſages ſe ſervirent de la ſuperſtition même pour en corriger les abus énor-

mes, comme on emploie le cœur des vipères pour guérir de leurs morsures; on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles, & les vérités se soutinrent par les fables.

On ne connaît plus les mystères de Zoroastre. On sait peu de chose de ceux d'Isis; mais nous ne pouvons douter qu'ils n'annonçassent le grand sistême d'une vie future; car Celse dit à Origène (livre 8.) *vous vous vantez de croire des peines éternelles, & tous les ministres des mystères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés?*

L'unité de Dieu était le grand dogme de tous les mystères. Nous avons encore la prière des prêtresses d'Isis conservée dans Apulée. *Les puissances célestes te servent; les enfers te sont soumis; l'univers tourne sous ta main; tes pieds foulent le Tartare; les astres répondent à ta voix; les saisons reviennent à tes ordres; les éléments t'obéissent.*

Les cérémonies mystérieuses de Cérès furent une imitation de celles d'Isis. Ceux qui avaient commis des crimes les confessaient & les expiaient: on jeûnait, on se purifiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues secrettes sous la religion du serment pour les rendre plus vénérables. Les mystères se célébraient la nuit pour inspirer une sainte horreur. On y représentait des espèces de tragédies, dont le spectacle étalait aux

yeux le bonheur des justes & les peines des méchans. Les plus grands hommes de l'antiquité, les Platons, les Cicérons ont fait l'éloge de ces mystères, qui n'étaient pas encore dégénérés de leur pureté premiere.

De très-savants hommes ont prouvé que le sixieme livre de l'Enéïde n'est que la peinture de ce qui se pratiquait dans ces spectacles si secrets & si renommés. Il n'y parle point à la vérité du Démiourgos qui représentait le Créateur; mais il fait voir dans le vestibule, dans l'avant-scène, les enfants que leurs parents avaient laissé périr, & c'était un avertissement aux pères & aux mères. *Continuo auditæ voces, vagitus & ingens, &c :* ensuite paraissait Minos qui jugeait les morts. Les méchants étaient entraînés dans le Tartare, & les justes conduits dans les champs Elisées. Ces jardins étaient tout ce qu'on avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avait que les héros demi-dieux, à qui on accordait l'honneur de monter au ciel. Toute religion adopta un jardin pour la demeure des justes; & même quand les Esséniens chez le peuple Juif reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer : car pour les Pharisiens, ils adoptèrent la métempsicose & non la résurrection. S'il est permis de citer l'his-

toire sacrée de Jesus-Christ parmi tant de choses profânes, nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant, Tu seras aujourd'hui avec moi dans le jardin *. Il se conformait au langage de tous les hommes.

Les mystères d'Eleusine devinrent les plus célèbres. Une chose très-remarquable, c'est qu'on y lisait le commencement de la Théogonie de Sanchoniaton le Phénicien; c'est une preuve que Sanchoniaton avait annoncé un Dieu suprême, créateur & gouverneur du monde. C'était donc cette doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la créance du politéisme. Figurons-nous parmi nous un peuple superstitieux qui serait accoutumé dès sa tendre enfance à rendre à la Vierge, à S. Joseph, aux autres Saints le même culte qu'à Dieu le père. Il serait peut-être dangereux de vouloir les détromper tout d'un coup; il serait sage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus raisonnables, la distance infinie qui est entre Dieu & les créatures. C'est précisément ce que firent les mistagogues. Les participans aux mystères s'assemblaient dans le temple de Cérès, & l'Hiérophante leur apprenait qu'au lieu d'adorer Cérès conduisant Triptolème sur un char traîné par des dragons, il fallait adorer le Dieu qui nourrit les hommes, & qui permit que Cérès & Triptolème missent l'agriculture en honneur.

* Luc. chap. 23.

Cela eſt ſi vrai, que l'Hiérophante commençait par réciter les vers de l'ancien Orphée. *Marchez dans la voie de la juſtice, adorez le ſeul maître de l'univers ; il eſt un, il eſt ſeul par lui-même, tous les êtres lui doivent leur exiſtence ; il agit dans eux & par eux ; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels.*

J'avoue que je ne conçois pas comment Pauſanias peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'Homère ; il faut convenir que du moins pour le ſens ils valent beaucoup mieux que l'Iliade & l'Odiſſée entiere.

Le ſavant Evêque Warburton, quoique très-injuſte dans pluſieurs de ſes déciſions audacieuſes, donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la néceſſité de cacher le dogme de l'unité de Dieu à un peuple entêté du politéiſme. Il remarque d'après Plutarque que le jeune Alcibiade ayant aſſiſté à ces myſtères, ne fit aucune difficulté d'inſulter aux ſtatues de Mercure dans une partie de débauche avec pluſieurs de ſes amis, & que le peuple en fureur demanda la condamnation d'Alcibiade.

Il fallait donc alors la plus grande diſcrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. Alexandre lui-même ayant obtenu en Egypte de l'Hiérophante des myſtères, la permiſſion de mander à ſa mère le ſecret des initiés, la conjura en même-temps de brûler ſa lettre après l'a-

voir lue, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux, qui trompés par un faux zèle ont prétendu depuis que ces myſtères n'étaient que des débauches infames, devaient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés*; il veut dire, qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encore ſans replique, que ces myſtères n'étaient célébrés que pour inſpirer la vertu aux hommes, c'eſt la formule par laquelle on congédiait l'aſſemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots phéniciens *Koff' omphet*, *Veillez & ſoyez purs*. Enfin, pour dernière preuve, c'eſt que l'empereur Néron, coupable de la mort de ſa mère, ne put être reçu à ces myſtères quand il voyagea dans la Grèce; le crime était trop énorme : & tout empereur qu'il était, les initiés n'auraient pas voulu l'admettre. Zozime dit auſſi que Conſtantin ne put trouver de prêtres païens qui vouluſſent le purifier & l'abſoudre de ſes parricides.

Il y avait donc en effet chez les peuples qu'on nomme païens, gentils, idolâtres, une religion très-pure, tandis que les peuples & les prêtres avaient des uſages honteux, des cérémonies puériles, des doctrines ridicules, & que même ils verſaient quelquefois le ſang humain à l'honneur de quelques Dieux imaginaires, mépriſés & déteſtés par les ſages.

Cette religion pure conſiſtait dans l'a-

veu de l'exiſtence d'un Dieu ſuprême, de ſa providence & de ſa juſtice. Ce qui défigurait ces myſtères, c'était, ſi l'on en croit Tertullien, la cérémonie de la régénération. Il fallait que l'initié parût reſſuſciter; c'était le ſimbole du genre nouveau de vie qu'il devait embraſſer. On lui préſentait une couronne, il la foulait aux pieds; l'Hiérophante levait ſur lui le couteau ſacré: L'initié qu'on feignait de frapper, feignait auſſi de tomber mort; après quoi, il paraiſſait reſſuſciter. Il y a encore chez les Francs-maçons un reſte de cette ancienne cérémonie.

Pauſanias dans ſes Arcadiques nous apprend que dans pluſieurs temples d'Eleuſine on flagellait les pénitents, les initiés; coutume odieuſe, introduite long-temps après dans pluſieurs Egliſes Chrétiennes. Je ne doute pas que dans tous ces myſtères, dont le fonds était ſi ſage & ſi utile, il n'entrât beaucoup de ſuperſtitions condamnables. Les ſuperſtitions conduiſirent à la débauche, qui amena le mépris. Il ne reſta enfin de tous ces anciens myſtères que des troupes de gueux que nous avons vus ſous le nom d'Egyptiens & de Bohêmes courir l'Europe avec des caſtagnettes, danſer la danſe des prêtres d'Iſis, vendre du baume, guérir la galle, & en être couverts, dire la bonne aventure, & voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'on eut de plus ſacré dans la moitié de la terre connue.

CHAPITRE XXXVIII.

Des Juifs, au temps où ils commencerent à être connus.

NOus toucherons le moins que nous pourrons à ce qui eſt divin dans l'hiſtoire des Juifs; ou ſi nous ſommes forcés d'en parler, ce n'eſt qu'autant que leurs miracles ont un raport eſſentiel à la ſuite des événemens. Nous avons pour les prodiges continuels qui ſignalèrent tous les pas de cette nation, le reſpect qu'on leur doit. Nous les croyons avec la foi raiſonnable qu'exige l'Egliſe ſubſtituée à la Sinagogue; nous ne les examinons pas, nous nous en tenons toujours à l'hiſtorique. Nous parlerons des Juifs comme nous parlerions des Scythes & des Grecs, en peſant les probabilités & en diſcutant les faits. Perſonne au monde n'ayant écrit leur hiſtoire qu'eux-mêmes avant que les Romains détruiſiſſent leur état, il faut ne conſulter que leurs annalès.

Cette nation eſt des plus modernes, à ne la regarder comme les autres peuples, que depuis le temps où elle forme un établiſſement, & où elle poſſéde une capitale. Les Juifs ne paraiſſent conſidérés de leurs voiſins que du temps de Salomon, qui était à peu près celui d'Héſiode & d'Homère, & des premiers archontes d'Athènes.

Le nom de Salomon ou Soleiman, eſt fort connu des Orientaux, mais celui de David ne l'eſt point, Saül encore moins. Les Juifs avant Saül ne paraiſſent qu'une horde d'Arabes du déſert, ſi peu puiſſants, que les Phéniciens les traitaient à peu près comme les Lacédémoniens traitaient les Ilotes. C'étaient des eſclaves auxquels il n'était pas permis d'avoir des armes. Ils n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguiſer chez eux les ſocs de leurs charrues & le tranchant de leurs coignées. Il fallait qu'ils allaſſent à leurs maîtres pour les moindres ouvrages de cette eſpèce ; les Juifs le déclarent dans le livre de Samuël, & ils ajoutent qu'ils n'avaient ni épée, ni javelot, dans la bataille que Saül & Jonathas donnèrent à Béthaven contre les Phéniciens, ou Philiſtins, journée où il eſt raporté que Saül fit ſerment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il eſt vrai qu'avant cette bataille gagnée ſans armes, il eſt dit au chapitre précédent, * que Saül avec une armée de trois cens trente mille homme défit entierement les Ammonites ; ce qui ſemble ne ſe pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée, ni aucune arme. D'ailleurs, les plus grands rois ont eu rarement à la fois trois cens trente mille combattans

* I. Rois chap. II.

tans effectifs. Comment les Juifs qui semblent errants & oprimés dans ce petit pays, qui n'ont pas une ville fortifiée, pas une arme, pas une épée, ont-ils mis en campagne trois cens trente mille soldats? Il y avait là de quoi conquérir l'Asie & l'Europe. Laissons à des auteurs savants & respectables le soin de concilier ces contradictions aparentes, que des lumières supérieures font disparaître; respectons ce que nous sommes tenus de respecter, & remontons à l'histoire des Juifs par leurs propres écrits.

CHAPITRE XXXIX.

Des Juifs en Egypte.

LEs annales des Juifs disent que cette nation habitait sur les confins de l'Egypte dans les temps ignorés, que son séjour était dans le petit pays de Gossen, ou Gessen, vers le mont Casius & le lac Sirbon. C'est là que sont encore des Arabes qui viennent en hiver paître leurs troupeaux dans la basse Egypte. Cette nation n'était composée que d'une seule famille, qui en deux cens cinq années produisit un peuple de deux millions de personnes, car pour fournir six cens mille combattans que la Genèse compte au sortir de l'Egypte, il faut au moins deux millions de têtes. Cette multiplication contre l'ordre de la nature, est un des miracles que Dieu dai-

gna faire en faveur des Juifs.

C'est en vain qu'une foule de savants hommes s'étonne que le Roi d'Egypte ait ordonné à deux sage-femmes de faire périr tous les enfans mâles des Hébreux ; que la fille du roi qui demeurait à Memphis soit venue se baigner loin de Memphis dans un bras du Nil où jamais personne ne se baigne à cause des crocodiles. C'est en vain qu'ils font des objections sur l'âge de quatre-vings ans auquel Moïse était déjà parvenu avant d'entreprendre de conduire un peuple entier hors d'esclavage.

Ils disputent sur les dix plaies d'Egypte ; ils disent que les magiciens du royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'envoyé de Dieu ; & que si Dieu leur donnait ce pouvoir, il semblait agir contre lui-même. Ils prétendent que Moïse ayant changé toutes les eaux en sang, il ne restait plus d'eau pour que les magiciens pussent faire la même métamorphose.

Ils demandent comment Pharaon put poursuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuse, après que tous les chevaux étaient morts dans la cinquième & sixième plaie. Ils demandent pourquoi six cens mille combattans s'enfuirent ayant Dieu à leur tête, & pouvant combattre avec avantage des Egyptiens dont tous les premiers nés avaient été frapés de

mort ? Ils demandent encore pourquoi Dieu ne donna pas la fertile Égypte à ſon peuple chéri, au lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux déſerts ?

On n'a qu'une ſeule réponſe à toutes ces objections ſans nombre ; & cette réponſe eſt, Dieu l'a voulu; l'Egliſe le croit, & nous devons le croire. C'eſt en quoi cette hiſtoire diffère des autres. Chaque peuple a ſes prodiges ; mais tout eſt prodige chez le peuple Juif ; & cela devait être ainſi, puiſqu'il était conduit par Dieu même. Il eſt clair que l'hiſtoire de Dieu ne doit point reſſembler à celle des hommes. C'eſt pourquoi nous ne raporterons aucun de ces faits ſurnaturels, dont il n'apartient qu'à l'Eſprit Saint de parler. Encore moins oſerons-nous tenter de les expliquer. Examinons ſeulement le peu d'événements qui peuvent être ſoumis à la critique.

CHAPITRE XL.

De Moïſe conſidéré ſimplement comme chef d'une Nation.

LE maître de la nature donne ſeul la force au bras qu'il daigne choiſir. Tout eſt ſurnaturel dans Moïſe. Plus d'un ſavant l'a regardé comme un politique très-habile. D'autres ne voyent en lui qu'un roſeau faible, dont la main divine

daigne se servir pour faire le destin des empires. Qu'est-ce en effet qu'un vieillard de quatre-vings ans pour entreprendre de conduire par lui-même tout un peuple sur lequel il n'a aucun droit. Son bras ne peut combattre ; & sa langue ne peut articuler. Il est peint décrépit & bégue. Il ne conduit ses suivants que dans des solitudes affreuses pendant quarante années. Il veut leur donner un établissement, & il ne leur en donne aucun. A suivre sa marche dans les déserts de Sur, de Sin, d'Oreb, de Sinaï, de Pharan, de Cadesbarné, & à le voir retrograder jusques vers l'endroit dont il était parti, il serait difficile de le regarder comme un grand capitaine. Il est à la tête de six cens mille combattans, & il ne pourvoit ni au vêtement ni à la subsistance de ses troupes. Dieu fait tout, Dieu remédie à tout, il nourrit, il vêtit le peuple par des miracles. Moïse n'est donc rien par lui-même, & son impuissance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du Tout-Puissant ; aussi nous ne considérons en lui que l'homme & non le ministre de Dieu. Sa personne en cette qualité est l'objet d'une recherche plus sublime.

Il veut aller au pays des Cananéens à l'occident du Jourdain, dans la contrée de Jérico, qui est en effet le seul bon terroir de cette province ; & au lieu de prendre cette route, il tourne à l'Orient

entre Esiongaber & la mer morte, pays sauvage, stérile, hérissé de montagnes, sur lesquelles il ne croit pas un arbuste, sans aucun ruisseau, sans sources, excepté quelques petits puits d'eau salée. Les Cananéens ou Phéniciens, sur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger, viennent le battre dans ces déserts vers Cadesbarné. Comment se laisse-t-il battre à la tête de six cens mille soldats, dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui trois mille habitans? Au bout de trente-neuf ans il remporte deux victoires; mais il ne remplit aucun objet de sa législation : lui & son peuple meurent avant d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait subjuguer.

Un législateur, selon nos notions communes, doit se faire aimer & craindre; mais il ne doit pas pousser la sévérité jusqu'à la barbarie; il ne doit pas, au lieu d'infliger par les ministres de la loi quelques supplices aux coupables, faire égorger au hazard une grande partie de sa nation par l'autre.

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de six-vingts ans, Moïse n'étant conduit que par lui-même, eût été si inhumain, si endurci au carnage, qu'il eût commandé aux Lévites de massacrer, sans distinction, leurs frères jusqu'au nombre de vingt-trois mille, pour la prévarication de son propre frère, qui devait plutôt mourir que de faire un veau pour être adoré? Quoi!

après cette indigne action son frère est grand Pontife, & vingt-trois mille hommes sont massacrés.

Moïse avait épousé une Madianite, fille de Jétro grand prêtre de Madian: dans l'Arabie pétrée, Jétro l'avait comblé de bienfaits: Il lui avait donné son fils pour lui servir de guide dans les déserts; par quelle cruauté opposée à la politique (à ne juger que par nos faibles notions) Moïse aurait-il pu immoler vingt-quatre mille hommes de sa nation, sous prétexte qu'on a trouvé un juif couché avec une Madianite? Et comment peut-on dire, après ces étonnantes boucheries, que Moïse *était le plus doux de tous les hommes*? Avouons qu'humainement parlant, ces horreurs révoltent la raison & la nature. Mais si nous considérons dans Moïse le ministre des desseins & des vengeances de Dieu, tout change alors à nos yeux; ce n'est point un homme qui agit en homme, c'est l'instrument de la Divinité, à laquelle nous ne devons pas demander compte. Nous ne devons qu'adorer & nous taire.

Si Moïse avait institué sa réligion de lui-même, comme Zoroastre, Thauth, les premiers Brames, Numa, Mahomet, & tant d'autres, nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'est pas servi dans sa religion du moyen le plus efficace & le plus utile pour mettre un frein à la cu-

pidité & au crime ? pourquoi il n'a pas annoncé expressément l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, dogmes reçus dès long-temps en Egypte, en Phénicie, en Mésopotamie, en Perse, & dans l'Inde ? » Vous avez » été instruit, lui dirions-nous, dans la » sagesse des Egyptiens, vous êtes législa» teur, & vous négligez absolument le » dogme principal des Egyptiens, le dog» me le plus nécessaire aux hommes, » croyance si salutaire & si sainte, que » vos propres juifs, tout grossiers qu'ils » étaient, l'ont embrassée long-temps après » vous ; du moins elle fut adoptée en » partie par les Esséniens & les Pharisiens » au bout de mille années.

Cette objection accablante contre un législateur ordinaire, tombe & perd, comme on voit, toute sa force quand il s'agit d'une loi donnée par Dieu même, qui ayant daigné être le Roi du peuple Juif, le punissait & le récompensait temporellement, & qui ne voulait lui réveler la connaissance de l'immortalité de l'ame, & les suplices éternels de l'enfer, que dans les temps marqués par ses décrets. Presque tout événement purement humain chez le peuple juif, est le comble de l'horreur. Tout ce qui est divin est au dessus de nos faibles idées. L'un & l'autre nous réduisent toujours au silence.

Il s'est trouvé des hommes d'une science

profonde qui ont poussé le pirronisme de l'histoire jusqu'à douter qu'il y ait eu un Moïse ; sa vie qui est toute prodigieuse depuis son berceau jusqu'à son sépulchre, leur a paru une imitation des anciennes fables Arabes, & particuliérement de celle de l'ancien Bacchus. * Ils ne savent en quel temps placer Moïse ; le nom même du Pharaon ou Roi d'Egypte, sous lequel on le fait vivre, est inconnu. Nul monument, nulle trace ne nous reste du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur parait impossible que Moïse ait gouverné deux ou trois millions d'hommes pendant quarante ans dans des déserts inhabitables, où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne composent pas trois à quatre mille hommes. Nous sommes bien loin d'adopter ce sentiment téméraire, qui sapperait tous les fondements de l'histoire ancienne du peuple Juif.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'Aben Esra, de Maimonide, de Nugnès, de l'auteur des cérémonies judaïques ; quoique le docte Le Clerc, Midleton, les savants connus sous le titre de Théologiens de Hollande, & même le grand Neuton, aient fortifié ce sentiment. Ces illustres savants prétendent que ni Moïse, ni Josué ne purent écrire les livres

* Voyez l'article *Bacchus*.

qui leur sont attribués : ils disent que leurs histoires & leurs loix auraient été gravées sur la pierre, si en effet elles avaient existé ; que cet art exige des soins prodigieux ; & qu'il n'était pas possible de cultiver cet art dans des déserts. Ils se fondent, comme on peut le voir ailleurs, sur des anticipations, sur des contradictions apparentes. Nous embrassons contre ces grands hommes, l'opinion commune, qui est celle de la sinagogue, & de l'Eglise dont nous reconnaissons l'infaillibilité.

Ce n'est pas que nous osions accuser les Le Clerc, les Midleton, les Neuton, d'impieté, à Dieu ne plaise ! nous sommes convaincus que si les livres de Moïse & de Josué & le reste du Pentateuque ne leur paraissaient pas être de la main de ces héros Israélites, ils n'en ont pas été moins persuadés que ces livres sont inspirés. Ils reconnaissent le doigt de Dieu à chaque ligne dans la Genèse, dans Josué, dans Samson, dans Ruth. L'écrivain Juif n'a été pour ainsi dire, que le secretaire de Dieu ; c'est Dieu qui a tout dicté. Neuton sans doute n'a pu penser autrement ; on le sent assez. Dieu nous préserve de ressembler à ces hipocrites pervers qui saisissent tous les prétextes d'accuser tous les grands hommes d'irréligion, comme on les accusait autrefois de magie ! Nous croirions non-seulement agir contre la probité, mais insulter cruel-

lement la réligion Chrétienne, si nous étions assez abandonnés pour vouloir persuader au public que les plus savants hommes & les plus grands génies de la terre ne sont pas de vrais chrétiens. Plus nous respectons l'Eglise, à laquelle nous sommes soumis, plus nous pensons que cette Eglise tolère les opinions de ces savants vertueux avec la charité qui fait son caractère.

CHAPITRE XLI.

Des Juifs après Moïse jusqu'à Saül.

JE ne recherche point pourquoi Josuah ou Josué, capitaine des Juifs, faisant passer sa horde de l'Orient du Jourdain à l'Occident vers Jérico, a besoin que Dieu suspende le cours de ce fleuve, qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, sur lequel il était si aisé de jetter un pont de planches, & qu'il était plus aisé encore de passer à gué. Il y avait plusieurs gués à cette riviere, témoin celui auquel les Israëlites égorgèrent les quarante-deux mille Israëlites qui ne pouvaient prononcer Schiboleth.

Je ne demande point pourquoi Jérico tombe au son des trompettes; ce sont de nouveaux prodiges que Dieu daigne faire en faveur du peuple dont il s'est déclaré le roi; cela n'est pas du ressort de l'his-

toire. Je n'examine point de quel droit Josué venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs disaient, Nous descendons d'Abraham; Abraham voyagea chez vous il y a quatre cens quarante années, donc votre pays nous apartient, & nous devons égorger vos mères, vos femmes & vos enfans.

Fabricius & Holstenius se sont fait l'objection suivante. Que dirait-on si un Norvégien venait en Allemagne avec quelques centaines de ses compatriotes, & disait aux Allemands, il y a quatre cens ans qu'un homme de notre pays, fils d'un potier, voyagea près de Vienne, ainsi l'Autriche nous apartient, & nous venons tout massacrer au nom du Seigneur? Les mêmes auteurs considèrent que le tems de Josué n'est pas le nôtre, que ce n'est pas à nous à porter un œil profâne dans les choses divines; & sur-tout que Dieu avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs.

Il est dit qu'à peine Jérico est sans défense, que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitans, vieillards, femmes, filles, enfans à la mammelle, & tous les animaux, excepté une femme prostituée, qui avait gardé chez elle les espions Juifs; espions d'ailleurs inutiles, puisque les murs devaient tomber au son des trompettes. Pourquoi tuer aussi tous les animaux qui pouvaient servir?

A l'égard de cette femme que la vulgate appelle *meretrix*, apparemment elle mena depuis une vie plus honnête, puisqu'elle fut une aïeule de David, & même du Sauveur du monde. Tous ces événements sont des figures, des prophéties qui annoncent de loin la loi de grace. Ce sont encore une fois des mystères auxquels nous ne touchons point.

Le livre de Josué raporte que ce chef s'étant rendu maître d'une partie du pays de Canaan, fit pendre ses rois au nombre de trente & un, c'est-à-dire, trente & un chefs de bourgades, qui avaient osé défendre leurs foyers, leurs femmes & leurs enfans. Il faut se prosterner ici devant la Providence, qui châtiait les péchés de ces rois par le glaive de Josué.

Il n'est pas bien étonnant que les peuples voisins se réunissent contre les Juifs, qui ne pouvaient passer que pour des brigands exécrables dans l'esprit des peuples aveuglés, & non pour les instruments sacrés de la vengeance divine & du futur salut du genre humain. Ils furent réduits en esclavage par Cusan roi de Mésopotamie. Il y a loin, il est vrai, de la Mésopotamie à Jérico ; il fallait donc que Cusan eût conquis la Sirie & une partie de la Palestine. Quoi qu'il en soit, ils sont esclaves huit années, & restent ensuite soixante & deux ans sans remuer. Ces soixante & deux ans sont une espèce d'af-

serviſſement, puiſqu'il leur était ordonné par la loi de prendre tout le pays depuis la Méditerranée juſqu'à l'Euphrate, que tout ce vaſte pays * leur était promis, & qu'aſſurément ils auraient été tentés de s'en emparer, s'ils avaient été libres. Ils ſont eſclaves dix-huit années ſous Eglon roi des Moabites, aſſaſſiné par Aod ; ils ſont enſuite pendant vingt années eſclaves d'un peuple Cananéen qu'ils ne nomment pas, juſqu'au tems où la prophéteſſe guerrière Débora les délivre. Ils ſont encore eſclaves pendant ſept ans juſqu'à Gédéon.

Ils ſont eſclaves dix-huit ans des Phéniciens, qu'ils appellent Philiſtins, juſqu'à Jephté. Ils ſont encore eſclaves des Phéniciens quarante années juſqu'à Saül. Ce qui peut confondre notre jugement, c'eſt qu'ils étaient eſclaves du tems même de Samſon, pendant qu'il ſuffiſait à Samſon d'une ſimple mâchoire d'âne pour tuer mille Philiſtins, & que Dieu opérait par les mains de Samſon les plus étonnants prodiges.

Arrêtons-nous ici un moment pour obſerver combien de Juifs furent exterminés par leurs propres frères, ou par l'ordre de Dieu même depuis qu'ils errèrent dans les déſerts juſqu'au tems où ils eurent un roi élu par le ſort.

* Geneſe ch. 15. v. 18. Deuter. ch. 1. v. 7.

Les Lévites après l'adoration du veau d'or, jetté en fonte par le frère de Moïse, égorgent - -	23000. Juifs.
Consumés par le feu pour la révolte de Coré -	250.
Egorgés pour la même révolte - - - .	14700.
Egorgés pour avoir commerce avec des filles Madianites - - -	24000.
Egorgés au gué du Jourdain, pour n'avoir pas pu prononcer Schiboleth -	42000.
Tués par les Benjamites qu'on attaquait -	40000.
Benjamites tués par les autres Tribus - -	45000.
Lorsque l'Arche fut prise par les Philistins, & que Dieu pour les punir les ayant affligés d'Hémorroïdes, ils ramenèrent l'Arche à Bethsamès, & qu'ils offrirent au Seigneur cinq anus d'or, & cinq rats d'or, les Bethsamites frappés de mort pour avoir regardé l'Arche, au nombre de	50070.
Somme totale	239020.

Voilà deux cent trente-neuf mille vingt Juifs exterminés par l'ordre de Dieu mê-

me, ou par leurs guerres civiles, sans compter ceux qui périrent dans le desert, & ceux qui moururent dans les batailles contre les Cananéens &c.

Si on jugeait des Juifs comme des autres nations, on ne pourrait concevoir comment les enfans de Jacob auraient pu produire une race assez nombreuse pour supporter une telle perte. Mais Dieu qui les conduisait, Dieu qui les éprouvait & les punissait, rendit cette nation si différente en tout des autres hommes, qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le reste de la terre, & ne point juger de ces événemens comme on juge des événemens ordinaires.

CHAPITRE XLII.

Des Juifs depuis Saül.

Les Juifs ne paraissaient pas jouir d'un sort plus heureux sous leurs rois, que sous leurs juges.

Leur premier Roi Saül est obligé de se donner la mort. Isboseth & Miphiboseth ses fils, sont assassinés.

David livre aux Gabaonites sept petits-fils de Saül pour être mis en croix. Il ordonne à Salomon son fils, de faire mourir Adonias son autre fils, & son général Joab. Le Roi Asa fait tuer une partie du peuple dans Jérusalem. Baasa assassine Nadab fils

de Jéroboam & tous ses parens. Jéhu assassine Joram & Okosias, soixante & dix fils d'Achab, quarante-deux frères d'Okosias, & tous leurs amis. Athalie assassine tous ses petits-fils, excepté Joas; elle est assassinée par le grand prêtre Joiadad. Joas est assassiné par ses domestiques; Amasias est tué; Zacharias est assassiné par Sellum, qui est assassiné par Manahem, lequel Manahem fait fendre le ventre à toutes les femmes grosses dans Tapsa. Phaceïa, fils de Manahem, est assassiné par Phacée fils de Roméli, qui est assassiné par Osée fils d'Ela. Manassé fait tuer un grand nombre de Juifs, & les Juifs assassinent Ammon fils de Manassé, &c.

Au milieu de ces massacres, dix tribus enlevées par Salmanasar roi des Babiloniens, sont esclaves & dispersées pour jamais, excepté quelques manœuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reste encore deux tribus, qui bientôt sont esclaves à leur tour pendant soixante & dix ans : au bout de ces soixante & dix ans, les deux tributs obtiennent de leurs vainqueurs & de leurs maîtres, la permission de retourner à Jérusalem. Ces deux tributs, ainsi que le peu de juifs qui peuvent être restés à Samarie avec les nouveaux habitans étrangers, sont toujours sujettes des rois de Perse.

Quand Alexandre s'empare de la Perse, la Judée est comprise dans ses conquê-

tes. Après Alexandre les Juifs demeurèrent soumis tantôt aux Seleucides ses successeurs en Sirie, tantôt aux Ptolomées ses successeurs en Egypte; toujours assujettis, & ne se soutenant que par le métier de courtiers qu'ils faisaient dans l'Asie. Ils obtinrent quelques faveurs du roi d'Egypte Ptolomée Epiphane. Un Juif, nommé Joseph, devint fermier général des impôts sur la basse Sirie & la Judée, qui appartenaient à ce Ptolomée. C'est là l'état le plus heureux des Juifs; car c'est alors qu'ils bâtirent la troisieme partie de leur ville, appellée depuis l'anceinte des Machabées, parce que les Machabées l'achevèrent.

Du joug du roi Ptolomée ils repassent à celui du roi de Sirie Antiochus le Dieu. Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes, ils devinrent audacieux, & se révoltèrent contre leur maître Antiochus. C'est le temps des Machabées, dont les Juifs d'Alexandrie ont célébré le courage & les grandes actions; mais les Machabées ne purent empêcher que le général d'Antiochus Eupator fils d'Antiochus Epiphane, ne fit raser les murailles du temple, en laissant subsister seulement le sanctuaire, & qu'on ne fit trancher la tête au grand prêtre Onias, regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que sous les rois de Sirie; ils n'adorèrent plus de divi-

nités étrangères ; ce fut alors que leur religion fut irrévocablement fixée ; & cependant ils furent plus malheureux que jamais, comptant toujours sur leur délivrance, sur les promesses de leurs prophêtes, sur le secours de leur Dieu, mais abandonnés par la Providence, dont les décrets ne sont pas connus des hommes.

Ils respirèrent quelque-temps par les guerres intestines des rois de Sirie. Mais bientôt les Juifs eux-mêmes s'armèrent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de rois, & que la dignité de grand sacrificateur était la premiere, c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violents partis : on n'était grand prêtre que les armes à la main, & on n'arrivait au Sanctuaire que sur les cadavres de ses rivaux.

Hircan, de la race des Machabées, devenu grand prêtre, mais toujours sujet des Siriens, fit ouvrir le sépulcre de David, dans lequel l'exagérateur Joseph prétend qu'on trouva trois mille talents. C'était quand on rebâtissait le temple sous Néhémie, qu'il eût fallu chercher ce prétendu trésor. Cet Hircan obtint d'Antiochus Sidétès le droit de battre monnoie. Mais comme il n'y eut jamais de monnoie juive, il y a grande apparence que le trésor du tombeau de David n'avait pas été considérable.

Il est à remarquer que ce grand prêtre Hircan était Saducéen, & qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'ame, ni aux anges ;

sujet nouveau de querelle qui commençait à diviser les Saducéens & les Pharisiens. Ceux-ci conspirèrent contre Hircan, & voulurent le condamner à la prison & au fouet. Il se vengea d'eux & gouverna despotiquement.

Son fils Aristobule osa se faire roi pendant les troubles de Syrie & d'Egypte. Ce fut un tyran plus cruel que tous ceu xqui avaient opprimé le peuple Juif. Aristobule, exact à la vérité à prier dans le temple, & ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim sa mère, & fit égorger Antigone son frère. Il eut pour successeur un nommé Jean, ou Jeanné, aussi méchant que lui.

Ce Jeanné, souillé de crimes, laissa deux fils qui se firent la guerre. Ces deux fils étaient Aristobule & Hircan. Aristobule chassa son frère & se fit roi. Les Romains alors subjuguaient l'Asie. Pompée en passant vint mettre les Juifs à la raison, prit le temple, fit pendre les séditieux aux portes, & chargea de fers le prétendu roi Aristobule.

Cet Aristobule avait un fils qui osait se nommer Alexandre. Il remua, il leva quelques troupes, & finit par être pendu par ordre de Pompée.

Enfin, Marc Antoine donna pour roi aux Juifs un Arabe Iduméen, du pays de ces Amalécites tant maudits par les Juifs. C'est ce même Hérode que S. Matthieu dit

avoir fait égorger tous les petits enfans des environs de Bethléem, sur ce qu'il apprit qu'il était né un Roi des Juifs dans ce village, & que trois mages, conduits par une étoile, étaient venus lui offrir des présens.

Ainsi les Juifs furent presque toujours subjugués ou esclaves. On sçait comme ils se révoltèrent contre les Romains, & comme Titus les fit tous vendre au marché, au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils essuyèrent un sort encore plus funeste sous les Empereurs Trajan & Adrien, & ils le méritèrent. Il y eut du temps de Trajan un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le signal de la colère de Dieu contre les Romains; ils se rassemblèrent, ils s'armèrent en Afrique & en Chipre : une telle fureur les anima, qu'ils dévorèrent les membres des Romains égorgés par eux. Mais bientôt tous les coupables moururent dans les supplices. Ce qui restait fut animé de la même rage sous Adrien, quand Barcochebas se disant leur Messie, se mit à leur tête. Ce fanatisme fut étouffé dans des torrens de sang.

Il est étonnant qu'il reste encore des Juifs. Le fameux Benjamin de Tudel, Rabin très-savant qui voyagea dans l'Europe & dans l'Asie, au douzième siècle, en

comptoit environ trois cent quatre-vingt mille, tant Juifs que Samaritains : car il ne faut pas faire mention d'un prétendu Royaume de Théma vers le Thibet, où ce Benjamin, trompé ou trompeur sur cet article, prétend qu'il y avait trois cens mille Juifs des dix anciennes tribus, rassemblés sous un souverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun pays en propre depuis Vespasien, excepté quelques bourgades dans les déserts de l'Arabie heureuse vers la mer rouge. Mahomet fut d'abord obligé de les ménager. Mais à la fin il détruisit la petite domination qu'ils avaient établie au Nord de la Mecque. C'est depuis Mahomet qu'ils ont cessé réellement de composer un corps de peuple.

En suivant simplement le fil historique de la petite nation juive, on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle se vante elle-même d'être sortie d'Egypte comme un horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Egyptiens ; elle fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieillesse, ni le sexe, ni l'enfance, dans les villages & dans les bourgs dont elle a pu s'emparer. Elle ose étaler une haine irréconciliable contre toutes les autres nations ; elle se révolte contre tous ses maîtres ; toujours superstitieuse, toujours avide du bien d'autrui, toujours barbare, rempante dans le malheur, & insolente dans la prospérité. Voilà ce que

furent les Juifs aux yeux des Grecs & des Romains qui purent lire leurs livres : mais aux yeux des Chrétiens éclairés par la foi, ils ont été nos précurſeurs, ils nous ont préparé la voie. Ils ont été les hérauts de la Providence.

Les deux autres nations qui ſont errantes comme la Juive dans l'Orient, & qui comme elle ne s'allient avec aucun autre peuple, ſont les Banians & les Parſis nommés Guèbres. Ces Banians adonnés au commerce ainſi que les Juifs, ſont les deſcendans des premiers habitans paiſibles de l'Inde ; ils n'ont jamais mêlé leur ſang à un ſang étranger, non plus que les Brachmanes. Les Parſis ſont ces mêmes Perſes, autrefois dominateurs de l'Orient, & ſouverains des Juifs. Ils ſont diſperſés depuis Omar, & labourent en paix une partie de la terre où ils régnèrent, fidèles à cette antique religion des mages, adorant un ſeul Dieu, & conſervant le feu ſacré qu'ils regardent comme l'ouvrage & l'emblême de la Divinité.

Je ne compte point ces reſtes d'Egyptiens, adorateurs ſecrets d'Iſis, qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

CHAPITRE XLIII.

Des Prophêtes Juifs.

NOus nous garderons bien de confondre les Nabins, les Roheim des Hébreux avec les imposteurs des autres nations. On sait que Dieu ne se communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers, comme, par exemple, quand il inspira Balaam prophête de Mésopotamie, & qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce Balaam était le prophête d'un autre Dieu, & cependant il n'est point dit qu'il fut un faux prophête. Nous avons déjà remarqué que les prêtres d'Egypte étaient prophêtes & voyants. Quel sens attachait-on à ce mot ? celui d'inspiré. Tantôt l'inspiré devinait le passé, tantôt l'avenir; souvent il se contentait de parler dans un style figuré. C'est pourquoi lorsque S. Paul cite ce vers d'un poëte Grec, Aratus, *Tout vit dans Dieu, tout se meut, tout respire en Dieu*, il donne à ce poëte le nom de prophête. **

Le titre, la qualité de prophête était-elle une dignité chez les Hébreux, un ministère particulier attaché par la loi à certaines personnes choisies, comme la di-

* Nombres ch. 22.

** Actes des Apôtres ch. 17.

gnité de Pythye à Delphe ? Non ; les prophêtes étaient seulement ceux qui se sentaient inspirés, ou qui avaient des visions. Il arrivait de là que souvent il s'élevait de faux prophêtes sans mission, qui croyaient avoir l'esprit de Dieu, & qui souvent causèrent de grands malheurs, comme les prophêtes des Cévennes au commencement de ce siècle.

Il était très-difficile de distinguer le faux prophête du véritable. C'est pourquoi Manassé roi de Juda fit périr Isaïe par le supplice de la scie. Le roi Sédécias ne pouvait décider entre Jérémie & Ananie qui prédisaient des choses contraires ; & il fit mettre Jérémie en prison. Ezéchiel fut tué par des Juifs compagnons de son esclavage. Michée ayant prophétisé des malheurs aux Rois Achab & Josaphat, un autre prophête Tsedékia fils de Canaa * lui donna un soufflet, en lui disant, l'Esprit de l'Eternel a passé par ma main pour aller sur ta joue. Ozée chap. 9. déclare que les prophêtes sont des fous, *stultum prophetam, insanum virum spiritualem.* Les prophêtes se traitaient les uns les autres de visionnaires & de menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de discerner le vrai du faux, que d'attendre l'accomplissement des prédictions.

Elisée étant allé à Damas en Sirie, le Roi

* Paralipomènes ch. 18.

Roi qui était malade lui envoya quarante chameaux chargés de préſents, pour ſavoir s'il guérirait ; Eliſée répondit, *que le Roi pourrait guérir, mais qu'il mourrait.* Le Roi mourut en effet. Si Eliſée n'avait pas été un prophête du vrai Dieu, on aurait pu le ſoupçonner de ſe ménager une évaſion à tout événement; car ſi le Roi n'était pas mort, Eliſée avait prédit ſa guériſon, en diſant qu'il pouvait guérir, & qu'il n'avait pas ſpécifié le temps de ſa mort. Mais ayant confirmé ſa miſſion par des miracles éclatants, on ne pouvait douter de ſa véracité.

Nous ne rechercherons pas ici avec les commentateurs, ce que c'était que l'eſprit double qu'Eliſée reçut d'Elie, ni ce que ſignifie le manteau que lui donna Elie en montant au ciel dans un char de feu traîné par des chevaux enflammés, comme les Grecs figurèrent en poëſie le char d'Apollon. Nous n'aprofondirons point quel eſt le tipe, quel eſt le ſens miſtique de ces quarante-deux petits enfants, qui en voyant Eliſée dans le chemin eſcarpé qui conduit à Béthel, lui dirent en riant, *monte, chauve, monte ;* & de la vengeance qu'en tira le prophête, en faiſant venir ſur le champ deux ours qui dévorèrent ces innocentes créatures. Les faits ſont connus, & le ſens peut en être caché.

Il faut obſerver ici une coutume de l'Orient, que les Juifs pouſſèrent à un

point qui nous étonne. Cet usage était non seulement de parler en allégories, mais d'exprimer par des actions singulières les choses qu'on voulait signifier. Rien n'était plus naturel alors que cet usage ; car les hommes n'ayant écrit long-temps leurs pensées qu'en hiérogliphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainsi les Scythes (si on en croit Hérodote) envoyèrent à Darah, que nous appellons Darius, un oiseau, une souris, une grenouille & cinq fléches ; cela voulait dire que si Darius ne s'enfuyait aussi vîte qu'un oiseau, ou s'il ne se cachait comme une souris & comme une grenouille, il périrait par leurs fléches. Le conte peut n'être pas vrai, mais il est toujours un témoignage des emblêmes en usage dans ces temps reculés.

Les rois s'écrivaient en énigmes, on en a des exemples dans Hiram, dans Salomon, dans la reine de Saba. Tarquin le superbe consulté dans son jardin par son fils sur la manière dont il faut se conduire avec les Gabiens, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au dessus des autres fleurs. Il faisait assez entendre qu'il fallait exterminer les grands, & épargner le peuple.

C'est à ces hiérogliphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La fable est bien plus

ancienne que l'hiſtoire ſimple.

Il faut être un peu familiariſé avec l'antiquité pour n'être point effarouché des actions & des diſcours énigmatiques des prophêtes Juifs.

Iſaïe, veut faire entendre au roi Achas qu'il ſera délivré dans quelques années du roi de Syrie, & du Melk ou roitelet de Samarie uni contre lui, il lui dit, *Avant qu'un enfant ſoit en âge de diſcerner le mal & le bien, vous ſerez délivre de ces deux rois. Le Seigneur prendra un raſoir de louage pour raſer la tête, le poil du pénil* (qui eſt figuré par les pieds) *& la barbe &c.* Alors le prophête prend deux témoins, Zacharie & Urie; il couche avec la prophéteſſe; elle met au monde un enfant; le Seigneur lui donne le nom de Maher-Salal-has-bas, *partagez vîte les dépouilles*; & ce nom ſignifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le ſens allégorique & infiniment reſpectable qu'on donne à cette prophétie; je me borne à l'examen de ces uſages étonnants aujourd'hui pour nous.

Le même Iſaïe marche tout nud dans Jéruſalem, pour marquer que les Egyptiens ſeront entierement dépouillés par le Roi de Babilone.

Quoi! dira-t-on, eſt-il poſſible qu'un homme marche tout nud dans Jéruſalem ſans être repris de juſtice? Oui, ſans dou-

te ; Diogène ne fut pas le ſeul dans l'antiquité qui eut cette hardieſſe ; Strabon, dans ſon quinzième livre, dit qu'il y avait dans les Indes une ſecte de Brachmanes qui auraient été honteux de porter des vêtements. Aujourd'hui encore on voit des pénitents dans l'Inde qui marchent nuds & chargés de chaînes, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique & dans la Turquie. Ces mœurs ne ſont pas nos mœurs, & je ne crois pas que du temps d'Iſaïe il y eût un ſeul uſage qui reſſemblât aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'Eſprit. Dieu étendit ſa main & lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté de parler. Il voit d'abord une chaudière bouillante tournée au Nord ; cette chaudière repréſente les peuples qui viendront du Septentrion ; & l'eau bouillante figure les malheurs de Jéruſalem.

Il achète une ceinture de lin, la met ſur ſes reins, & va la cacher par l'ordre de Dieu dans un trou auprès de l'Euphrate. Il retourne enſuite la prendre & la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole, en diſant que l'orgueil de Jéruſalem pourrira.

Il ſe met des cordes au cou, il ſe charge de chaînes, il met un joug ſur ſes épaules, il envoie ces cordes, ces chaînes,

& ce joug aux rois voisins, pour les avertir de se soumettre au Roi de Babilone Nabuchodonosor, en faveur duquel il prophétise.

Ezéchiel peut surprendre davantage; il prédit aux Juifs que les pères mangeront leurs enfans, & que les enfans mangeront leurs pères. Mais avant d'en venir à cette prédiction, il voit quatre animaux étincelant de lumière, & quatre roues couvertes d'yeux; il mange un volume de parchemin; on le lie avec des chaînes. Il trace un plan de Jérusalem sur une brique; il met à terre une poële de fer; il couche trois cens quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, & quarante jours sur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge, de fèves, de lentilles, de millet, & le couvrir d'excréments humains. *C'est ainsi*, dit-il, *que les enfants d'Israël mangeront leur pain souillé parmi les nations chez lesquelles ils seront chassés.* Mais après avoir mangé de ce pain de douleur, Dieu lui permet de ne le couvrir que des excréments de bœufs.

Il coupe ses cheveux & les divise en trois parts; il en met une partie au feu, coupe la seconde avec une épée autour de la ville, & jette au vent la troisième.

Le même Ezéchiel a des allégories encore plus surprenantes.

Il introduit le Seigneur qui parle ainsi;

* Quand tu nâquis, on ne t'avait point coupé le nombril, tu n'étais ni lavée ni falée..... tu es devenue grande, ta gorge s'eft formée, ton poil a paru...... J'ai paffé, j'ai connu que c'était le temps des amants. Je t'ai couverte, & je me fuis étendu fur ton ignominie..... Je t'ai donné des chauffures & des robes de coton, des braffelets, un colier, des pendants d'oreille..... Mais pleine de confiance en ta beauté tu t'es livrée à la fornication... & tu as bâti un mauvais lieu; tu t'es proftituée dans les carrefours; tu as ouvert tes jambes à tous les paffants.... tu as recherché les plus robuftes..... On donne de l'argent aux courtifannes, & tu en as donné à tes amants, &c.

** Oolla a forniqué fur moi, elle a aimé avec fureur fes amants, princes, magiftrats, cavaliers.... Sa fœur Ooliba s'eft proftituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché ceux qui avaient le membre d'un âne, & qui..... comme des chevaux.

Ces expreffions nous femblent bien indécentes & bien groffières; elles ne l'étaient point chez les Juifs, elles fignifiaient les apoftafies de Jérufalem & de Samarie. Ces apoftafies étaient repréfentées très-fouvent comme une fornication, comme un adul-

* Ezech. ch. 16.
** Ezech. ch. 23.

tère. Il ne faut pas, encore une fois, juger des mœurs, des uſages, des façons de parler anciennes, par les nôtres; elles ne ſe reſſemblent pas plus que la langue Françaiſe ne reſſemble au Caldéen & à l'Arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au prophête Oſée (chapitre 1.) de prendre pour ſa femme une proſtituée, & il obéit. Cette proſtituée lui donne un fils. Dieu appelle ce fils Jeſrael : c'eſt un tipe de la maiſon de Jéhu, qui périra, parce que Jéhu avait tué Joram dans Jeſrael. Enſuite le Seigneur ordonne à Oſée d'épouſer une femme adultère qui ſoit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfants d'Iſraël, qui regardent les dieux étrangers & qui aiment le marc de raiſin. (chap. 3.) Le Seigneur dans la prophétie d'Amos menace les vaches de Samarie (chap. 4.) de les mettre dans la chaudière. Enfin, tout eſt l'oppoſé de nos mœurs & de notre tour d'eſprit; & ſi on examine les uſages de toutes les nations orientales, nous les trouverons également oppoſés à nos coutumes, non-ſeulement dans les temps reculés, mais aujourd'hui même lorſque nous les connaiſſons mieux.

CHAPITRE XLIV.

Des Prières des Juifs.

IL nous reste peu de prières des anciens peuples. Nous n'avons que deux ou trois formules des mystères, & l'ancienne prière à Isis raportée dans Apulée. Les Juifs ont conservé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation, par les prières qu'elle fait à Dieu, on s'apercevra aisément que les Juifs étaient un peuple charnel & sanguinaire. Ils paraissent dans leurs pseaumes souhaiter la mort du pécheur plutôt que sa conversion ; & ils demandent au Seigneur dans le stile oriental tous les biens terrestres.

Tu arroseras les montagnes, la terre sera rassasiée de fruits. (*Ps. 88.*)

Tu produis le foin pour les bêtes, & l'herbe pour l'homme. Tu fais sortir le pain de la terre, & le vin qui rejouït le cœur ; tu donnes l'huile qui répand la joye sur le visage. (*Ps. 103.*)

Juda est une marmite remplie de viandes ; la montagne du Seigneur est une montagne coagulée, une montagne grasse. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées. (*Ps. 107.*)

Mais il faut avouer que les Juifs mau-

disſent leurs ennemis dans un ſtile non moins figuré.

Demande-moi, & je te donnerai en héritage toutes les nations ; tu les régiras avec une verge de fer. (*Pſ.* 2.)

Mon Dieu, traitez mes ennemis ſelon leurs œuvres, ſelon leurs deſſeins méchants, puniſſez-les comme ils le méritent. (*Pſ.* 27.)

Que mes ennemis impies rougiſſent, qu'ils ſoient conduits dans le ſépulchre. (*Pſ.* 30.)

Seigneur, prenez vos armes & votre bouclier, tirez votre épée, fermez tous les paſſages, que mes ennemis ſoient couverts de confuſion, qu'ils ſoient comme la pouſſiere emportée par le vent, qu'ils tombent dans le piege. (*Pſ.* 34.)

Que la mort les ſurprenne, qu'ils deſcendent tous vivants dans la foſſe. (*Pſ.* 54.)

Dieu briſera leurs dents dans leur bouche, il mettra en poudre les machoires de ces lions. (*Pſ.* 57.)

Ils ſouffriront la faim comme des chiens, ils ſe diſperſeront pour chercher à manger, & ne ſeront point raſſaſiés. (*Pſ.* 58.)

Je m'avancerai vers l'Idumée, & je la foulerai aux pieds. (*Pſ.* 59.)

Réprimez ces bêtes ſauvages, c'eſt une aſſemblée de peuples ſemblables à des taureaux & à des vaches.---Vos pieds ſeront baignés dans le ſang de vos ennemis, & la langue de vos chiens en ſera abreuveé. (*Pſ.* 67.) K 5

Faites fondre ſur eux tous les traits de votre colère, qu'ils ſoient expoſés à votre fureur, que leur demeure & leurs tentes ſoient déſertes. (*Pſ. 68.*)

Répandez abondamment votre colère ſur les peuples à qui vous êtes inconnu. (*Pſ. 78.*)

Mon Dieu, traitez-les comme les Madianites, rendez-les comme une roue qui tourne toujours, comme la paille que le vent emporte, comme une forêt brûlée par le feu. (*Pſ. 82.*)

Aſſerviſſez le pécheur, que le malin ſoit toujours à ſon côté droit.

Qu'il ſoit toujours condamné quand il plaidera.

Que ſa prière lui ſoit imputée à péché, que ſes enfans ſoient orphelins, & ſa femme veuve; que ſes enfans ſoient des mendiants, vagabonds; que l'uſurier enlève tout ſon bien. (*Pſ. 108.*)

Le Seigneur juſte coupera leurs têtes : que tous les ennemis de Sion ſoient comme l'herbe ſeche des toits. (*Pſ. 128.*)

Heureux celui qui éventrera tes petits enfans encore à la mammelle, & qui les écraſera contre la pierre, &c. (*Pſ. 136.*)

On voit que ſi Dieu avait exaucé toutes les priéres de ſon peuple, il ne ſerait reſté que des Juifs ſur la terre ; car ils déteſtaient toutes les nations, ils en étaient déteſtés, & en demandant ſans ceſſe que Dieu exterminât tous ceux qu'ils haïſſaient, ils

ſemblaient demander la ruine de la terre entiere. Mais il faut toujours ſe ſouvenir que non-ſeulement les Juifs étaient le peuple chéri de Dieu, mais l'inſtrument de ſes vengeances. C'était par lui qu'il puniſſait les péchés des autres nations, comme il puniſſait ſon peuple par elles. Il n'eſt plus permis aujourd'hui de faire les mêmes prieres, & de lui demander qu'on éventre les mères & les enfans encore à la mammelle, & qu'on les écraſe contre la pierre. Dieu étant reconnu pour le père commun de tous les hommes, aucun peuple ne fait ces imprécations contre ſes voiſins. Nous avons été auſſi cruels quelquefois que les Juifs; mais en chantant leurs pſeaumes, nous n'en détournons pas le ſens contre les peuples qui nous font la guerre. C'eſt un des grands avantages que la loi de grace a ſur la loi de rigueur. Et plût à Dieu que ſous une loi ſainte & avec des prieres divines, nous n'euſſions pas répandu le ſang de nos frères, & ravagé la terre au nom d'un Dieu de miſéricorde.

CHAPITRE XLV.

De Joseph, Historien des Juifs.

ON ne doit pas s'étonner que l'histoire de Flavian Joseph trouvât des contradicteurs quand elle parut à Rome. Il est vrai qu'il n'y en avait que très-peu d'exemplaires : il fallait au moins trois mois à un copiste habile pour la transcrire. Les livres étaient très-chers & très-rares : peu de Romains daignaient lire les annales d'une chétive nation d'esclaves, pour qui les grands & les petits avaient un mépris égal. Cependant il parait par la réponse de Joseph à Appion, qu'il trouva un petit nombre de lecteurs, & l'on voit aussi que ce petit nombre le traita de menteur & de visionnaire.

Il faut se mettre à la place des Romains du temps de Titus, pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur les vainqueurs de la terre connue & les législateurs des nations devaient regarder l'histoire du peuple Juif. Ces Romains ne pouvaient guères savoir que Joseph avait tiré la plupart des faits des livres sacrés dictés par le St. Esprit. Ils ne pouvaient pas être instruits que Joseph avait ajouté beaucoup de choses à la Bible, & en avait passé beaucoup sous silence. Ils ignoraient qu'il avait pris le fonds de quelques historiettes dans le

troisiéme livre d'Esdras, & que ce livre d'Esdras est un de ceux qu'on nomme Apocryphes.

Que devait penser un Sénateur Romain en lisant ces contes orientaux ? Joseph rapporte (liv. 10. ch. 12.) que Darius fils d'Astiage avait fait le prophête Daniel Gouverneur de trois cens soixante Villes, lorsqu'il défendit sous peine de la vie de prier aucun Dieu pendant un mois. Certainement l'écriture ne dit point que Daniel gouvernait trois cens soixante Villes.

Joseph semble supposer ensuite que toute la Perse se fit Juive.

Le même Joseph donne au second temple des Juifs, rebâti par Zorobabel, une singulière origine.

Zorobabel, dit-il, *était l'intime ami du roi Darius.* Un esclave Juif intime ami du roi des rois ! c'est à peu près comme si un de nos historiens nous disait qu'un fanatique des Cévennes, délivré des galères, était l'intime ami de Louis XIV.

Quoi qu'il en soit, selon Flavian Joseph, Darius qui était un Prince de beaucoup d'esprit, proposa à toute sa cour une question digne du mercure galant, savoir, qui avait le plus de force, ou du vin, ou des rois, ou des femmes ? Celui qui répondrait le mieux devait pour récompense avoir une tiare de lin, une robe de pourpre, un colier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, se pro-

mener dans un chariot d'or, traîné par des chevaux enharnachés d'or, & avoir des patentes de coufin du roi.

Darius s'affit fur fon trône d'or pour écouter les réponfes de fon académie de beaux efprits. L'un differta en faveur du vin, l'autre fut pour les rois. Zorobabel prit le parti des femmes. Il n'y a rien de fi puiffant qu'elles, car j'ai vu, dit-il, Apamée la maîtreffe du roi mon feigneur, donner de petits fouflets fur les joues de fa facrée Majefté, & lui ôter fon turban pour s'en coëffer.

Darius trouva la réponfe de Zorobabel fi comique; que fur le champ il fit rebâtir le temple de Jérufalem.

Ce conte reffemble affez à celui qu'un de nos plus ingénieux académiciens a fait de Soliman & d'un nez retrouffé, lequel a fervi de canevas à un fort joli opéra bouffon. Mais nous fommes contraints d'avouer que l'auteur du nez retrouffé n'a eu ni lit d'or, ni carroffe d'or, & que le Roi de France ne l'a point appellé mon coufin; nous ne fommes plus au temps des Darius.

Ces rêveries dont Jofeph furchargeait les livres faints, firent tort fans doute chez les Païens aux vérités que la Bible contient. Les Romains ne pouvaient diftinguer ce qui avait été puifé dans une fource impure, de ce que Jofeph avoit tiré d'une fource facrée. Cette Bible facrée pour nous,

était ou inconnue aux Romains, ou aussi méprisée d'eux, que Joseph lui-même. Tout fut également l'objet des railleries & du profond dédain que les lecteurs conçurent pour l'histoire juive. Les apparitions des anges aux patriarches, le passage de la mer rouge, les dix plaies d'Egypte, l'inconcevable multiplication du peuple Juif en si peu de temps, & dans un aussi petit terrein, tous les prodiges qui signalèrent cette nation ignorée, furent traités avec ce mépris qu'un peuple vainqueur de tant de nations, un peuple Roi, mais à qui Dieu s'était caché, avait naturellement pour un petit peuple réduit en esclavage.

Joseph sentait bien que tout ce qu'il écrivait, révolterait des auteurs prophanes; il dit en plusieurs endroits, *le lecteur en jugera comme il voudra.* Il craint d'effaroucher les esprits; il diminue autant qu'il le peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment qu'il est honteux d'être Juif, lors même qu'il s'efforce de rendre sa nation recommandable à ses vainqueurs. Il faut sans doute pardonner aux Romains, qui n'avaient que le sens commun, & qui n'avaient pas encore la foi, de n'avoir regardé l'historien Joseph que comme un misérable transfuge qui leur contait des fables ridicules, pour tirer quelque argent de ses maîtres. Benissons Dieu, nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les Titus, les Trajans, les Antonins, &

que tout le sénat & les chevaliers Romains nos maîtres, nous qui éclairés par des lumieres supérieures, pouvons discerner les fables absurdes de Joseph & les sublimes vérités que la sainte écriture nous annonce.

CHAPITRE XLVI.

D'un Mensonge de Flavian Joseph, concernant Alexandre & les Juifs.

LOrsqu'Alexandre élu par tous les Grecs comme son père, & comme autrefois Agamemnon, pour aller venger la Grèce des injures de l'Asie, eut remporté la victoire d'Issus, il s'empara de la Sirie, l'une des provinces de Darah ou Darius; il voulait s'assurer de l'Egypte avant de passer l'Euphrate & le Tigre, & ôter à Darius tous les ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce dessein, qui était celui d'un très-grand capitaine, il fallut assiéger Tyr. Cette Ville était sous la protection des rois de Perse & souveraine de la mer; Alexandre la prit après un siége opiniâtre de sept mois, & y employa autant d'art que de courage; la digue qu'il osa faire sur la mer est encore aujourd'hui regardée comme le modèle que doivent suivre tous les généraux dans de pareilles entreprises. C'est en imitant Alexandre que le duc de Parme prit Anvers & le cardinal de Richelieu la Rochelle, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes.

Rollin à la vérité dit qu'Alexandre ne prit Tyr que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, & que Dieu voulut venger l'honneur de son peuple. Mais Alexandre pouvait avoir encore d'autres raisons, il fallait après avoir soumis Tyr, ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Péluse. Ainsi Alexandre ayant fait une marche forcée pour surprendre Gaza, il alla de Gaza à Péluse en sept jours. C'est ainsi qu'Arrien, Quinte-Curce, Diodore, Paul Orose même, le rapportent fidélement d'après le journal d'Alexandre.

Que fait Joseph pour relever sa nation sujette des Perses, tombée sous la puissance d'Alexandre avec toute la Sirie, & honorée depuis de quelques privilèges par ce grand homme ? Il prétend qu'Alexandre en Macédoine avait vu en songe le grand prêtre des Juifs Jaddus, (supposé qu'il y eût en effet un prêtre Juif dont le nom finit en *us*) que ce prêtre l'avait encouragé à son expédition contre les Perses, que c'était par cette raison qu'Alexandre avait attaqué l'Asie. Il ne manqua donc pas après le siége de Tyr de se détourner de cinq ou six journées de chemin pour aller voir Jérusalem, comme le grand prêtre Jaddus avait autrefois apparu en songe à Alexandre, il reçut aussi en songe un ordre de Dieu d'aller saluer ce roi; il obéit, & revêtu de ses habits pontificaux, suivi de ses lévites en surplis, il alla en procession au

devant d'Alexandre : dès que ce monarque vit Jaddus, il reconnut le même homme qui l'avait averti en ſonge ſept ou huit ans auparavant de venir conquérir la Perſe; & il le dit à Parménion. Jaddus avait ſur ſa tête ſon bonnet orné d'une lame d'or, ſur laquelle était gravé un mot Hébreu, Alexandre qui ſans doute entendait l'hébreu parfaitement, reconnut auſſi-tôt le nom Jehovah, & ſe proſterna humblement, ſachant bien que Dieu ne pouvait avoir que ce nom. Jaddus lui montra auſſi-tôt des prophéties qui diſaient clairement qu'Alexandre s'emparerait de l'empire des Perſes, prophéties qui ne furent jamais faites après l'événement. Il le flatta que Dieu l'avait choiſi pour ôter à ſon peuple chéri toute eſpérance de régner ſur la terre promiſe, ainſi qu'il avait choiſi autrefois Nabuchodonoſor & Cirus qui avaient poſſédé la terre promiſe l'un après l'autre. Ce conte abſurde du Romancier Joſeph ne devait pas, ce me ſemble, être copié par Rollin, comme s'il était atteſté par un écrivain ſacré.

Mais c'eſt ainſi qu'on a écrit l'hiſtoire ancienne, & bien ſouvent la moderne.

CHAPITRE XLVII.

Des Préjugés populaires auxquels les écrivains ſacrés ont daigné ſe conformer par condeſcendance.

LEs livres ſaints ſont faits pour enſeigner la morale & non la phyſique.

Le ſerpent paſſait dans l'antiquité pour le plus habile de tous les animaux. L'auteur du Pentateuque veut bien dire que le ſerpent fut aſſez ſubtil pour ſéduire Eve, On attribuait quelquefois la parole aux bêtes : l'écrivain ſacré fait parler le ſerpent, & l'âneſſe de Balaam. Pluſieurs Juifs & pluſieurs docteurs Chrétiens ont regardé cette hiſtoire comme une allégorie ; mais ſoit emblême, ſoit réalité, elle eſt également reſpectable. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'auteur divin ſe proportionne à cette idée vulgaire, & dit que la Lune fut faite pour préſider aux étoiles.

L'opinion commune était que les cieux étaient ſolides ; on les nommait en Hébreu Rakiak, mot qui répond à la plaque de métal, à un corps étendu & ferme, que nous traduiſimes par firmament. Il portait des eaux, leſquelles ſe répandaient par des ouvertures. L'écriture ſe proportionne à cette phyſique.

Les Indiens, les Caldéens, les Perſans,

imaginaient que Dieu avait formé le monde en six temps. L'auteur de la Genèse, pour ne pas effaroucher la faiblesse des Juifs, représente Dieu formant le monde en six jours, quoiqu'un mot & un instant suffisent à sa toute-puissance. Un jardin, des ombrages étaient un très-grand bonheur dans les pays secs, brûlés du soleil; le divin auteur place le premier homme dans un jardin.

On n'avait point d'idée d'un être purement immatériel : Dieu est toujours représenté comme un homme; il se promène à midi dans le jardin, il parle, & on lui parle.

Le mot *ame*, Ruah, signifie le souffle, la vie : l'ame est toujours employée pour la vie dans le Pentateuque.

On croyait qu'il y avait des nations de géans, & la Genèse veut bien dire qu'ils étaient les enfans des anges & des filles des hommes.

On accordait aux brutes une espece de raison. Dieu daigne faire ailliance après le déluge avec les brutes comme avec les hommes.

Personne ne savait ce que c'est que l'arc-en-ciel; il était regardé comme une chose surnaturelle, & Homère en parle toujours ainsi. L'écriture l'appelle l'arc de Dieu, le signe d'ailliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre humain a été livré, on croyait

qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait en présentant cette couleur aux mères avant qu'elles conçussent : l'auteur de la Genèse dit que Jacob eut des brebis tachetées par cet artifice.

Toute l'antiquité se servait des charmes contre la morsure des serpents ; & quand la plaie n'était pas mortelle, ou qu'elle était heureusement sucée par des charlatans nommés Psilles, ou qu'enfin on avait appliqué avec succès des topiques convenables, on ne doutait pas que les charmes n'eussent opéré. Moïse éleva un serpent d'airain, dont la vue guérissait ceux que les serpents avaient mordus. Dieu changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs était l'opinion que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée sur l'expérience journaliere de voir des mouches & des vermisseaux couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux, toute l'antiquité avait conclu que la corruption est le principe de la génération. Puisqu'on croyait qu'un corps mort produisait des mouches, on se figurait que le moyen sûr de se procurer des abeilles, était de préparer les peaux sanglantes des animaux de la manière requise pour opérer cette métamorphose. On ne faisait pas

réflexion combien les abeilles ont d'aversion pour toute chair corrompue, combien toute infection leur est contraire. La méthode de faire naître ainsi des abeilles ne pouvait réussir; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. Virgile dans son quatrieme chant des Géorgiques, dit que cette opération fut heureusement faite par Aristée; mais aussi il ajoute que c'est un miracle, *mirabile monstrum.*

C'est en rectifiant cet antique préjugé qu'il est raporté que Samson trouva un essain d'abeilles dans la gueule d'un lion qu'il avait déchiré de ses mains.

C'était encore une opinion vulgaire que l'aspic se bouchait les oreilles de peur d'entendre la voix de l'enchanteur. Le psalmiste se prête à cette erreur en disant, ps. 58. *Tel que l'aspic sourd qui bouche ses oreilles, & qui n'entend point les enchantements.*

L'ancienne opinion que les femmes font tourner le vin & le lait, empêchent le beurre de se figer, & font périr les pigeonneaux dans les colombiers quand elles ont leurs règles, subsiste encore dans le petit peuple, ainsi que les influences de la lune. On crut que les purgations des femmes étaient les évacuations d'un sang corrompu, & que si un homme approchait de sa femme dans ce tems critique, il faisait nécessairement des enfans lépreux

& eſtropiés : cette idée avait tellement prévenu les Juifs, que le Lévitique, chapitre 20, condamne à mort l'homme & la femme qui ſe ſeront rendu le devoir conjugal dans ce tems critique.

Enfin l'Eſprit Saint veut bien ſe conformer tellement aux préjugés populaires, que le Sauveur lui-même dit qu'on ne met jamais le vin nouveau dans de vieilles futailles, & qu'il faut que le bled pourriſſe pour meurir.

St. Paul dit aux Corinthiens, en voulant leur perſuader la réſurrection, *Inſenſés, ne ſavez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour ſe vivifier?* On ſait bien aujourd'hui que le grain ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever ; s'il pourriſſait il ne leverait pas ; mais alors on était dans cette erreur ; & le St. Eſprit daignait en tirer des comparaiſons utiles. C'eſt ce que St. Jérome appelle parler par économie.

Toutes les maladies de convulſions paſſèrent pour des poſſeſſions de diable, dès que la doctrine des diables fut admiſe. L'épilepſie chez les Romains comme chez les Grecs, fut appellée le *mal ſacré*. La mélancolie accompagnée d'une eſpèce de rage, fut encore un mal dont la cauſe était ignorée, ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appellés démoniaques, lykantropes chez les Grecs. L'é-

criture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables chez les anciens Grecs étaient souvent tourmentés des furies ; elles avaient réduit Oreste à un tel désespoir, qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur ; elles avaient poursuivi Alcmeon, Etéocle, & Polinice. Les Juifs Hellénistes, qui furent instruits de toutes les opinions grecques, admirent enfin chez eux des espèces de furies, des esprits immondes, des diables qui tourmentaient les hommes. Il est vrai que les Saducéens ne reconnaissaient point de diables; mais les Pharisiens les reçurent un peu avant le règne d'Hérode. Il y avait alors chez les Juifs des exorcistes qui chassaient les diables; ils se servaient d'une racine qu'ils mettaient sous le nez des possédés, & employaient une formule tirée d'un prétendu livre de Salomon. Enfin ils étaient tellement en possession de chasser les diables, que notre Sauveur lui-même accusé, selon St. Matthieu, de les chasser par les enchantements de Belzébuth, accorde que les Juifs ont le même pouvoir, & leur demande si c'est par Belzébuth qu'ils triomphent des esprits malins.

Certes si les mêmes Juifs qui firent mourir Jésus avaient eu le pouvoir de faire de tels miracles, si les Pharisiens chassaient en effet les diables, ils faisaient donc

donc le même prodige qu'opérait le Sauveur ; ils avaient le don que Jésus communiquait à ses disciples ; & s'ils ne l'avaient pas, Jésus se conformait donc au préjugé populaire, en daignant supofer que ses implacables ennemis qu'il appellait race de vipéres, avaient le don des miracles & dominaient sur les démons. Il est vrai que ni les Juifs ni les Chrétiens ne jouissent plus aujourd'hui de cette prérogative long-tems si commune. Il y a toujours des exorcistes, mais on ne voit plus de diables, ni de possédés, tant les choses changent avec le tems ! Il était dans l'ordre alors qu'il y eût des possédés : & il est bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges nécessaires pour élever un édifice divin sont inutiles quand il est au comble. Tout a changé sur la terre ; la vertu seule ne change jamais : elle est semblable à la lumiere du soleil qui ne tient presque rien de la matiere connue, & qui est toujours pure, toujours immuable quand tous les éléments se confondent sans cesse. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir son auteur.

CHAPITRE XLVIII.

Des Anges, des Génies, des Diables chez les anciennes nations & chez les Juifs.

TOut a sa source dans la nature de l'esprit humain ; tous les hommes puissans, les Magistrats, les Princes avaient leurs messagers ; il était vraisemblable que les Dieux en avaient aussi. Les Caldéens & les Perses semblent être les premiers qui parlèrent des Anges. Les Parsis ignicoles qui subsistent encore, ont communiqué à l'Auteur de la Religion des anciens Parsis, * les noms des Anges que les premiers Perses reconnaissaient. On en trouve cent dix-neuf, parmi lesquels ne sont ni Raphaël ni Gabriel, que les Perses n'adoptérent que long-tems après. Ces mots sont Caldéens, ils ne furent connus des Juifs que dans leur captivité : car avant l'histoire de Tobie on ne voit le nom d'aucun ange, ni dans le Pentateuque, ni dans aucun livre des Hébreux.

Les Perses dans leur ancien catalogue qu'on trouve au devant du Sadder, ne comptaient que douze diables ; & Arimane était le premier. C'était du moins une chose consolante de reconnaître plus de génies bienfaisants que de démons ennemis du genre humain.

* Hide de Religione veterum Persarum.

On ne voit pas que cette doctrine ait été ſuivie des Egyptiens. Les Grecs au lieu de Génies tutélaires eurent des divinités ſecondaires, des héros & des demi-dieux. Au lieu de Diables ils eurent Até, Erinnis, les Euménides. Il me ſemble que ce fut Platon qui parla le premier d'un bon & d'un mauvais Génie, qui préſidaient aux actions de tout mortel. Depuis lui les Grecs & les Romains ſe piquèrent d'avoir chacun deux Génies; & le mauvais eut toujours plus d'occupations & de ſuccès que ſon antagoniſte.

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms à leur milice céleſte, ils la diſtinguèrent en dix claſſes, les ſaints, les rapides, les forts, les flammes, les étincelles, les députés, les princes, les fils de princes, les images, les animés. Mais cette hiérarchie ne ſe trouve que dans le Talmud & dans le Targum, & non dans les livres du Canon Hébreu.

Ces anges eurent toujours la forme humaine, & c'eſt ainſi que nous les peignons encore aujourd'hui, en leur donnant des aîles. Raphaël conduiſit Tobie. Les anges qui apparurent à Abraham, à Loth, burent & mangèrent avec ces patriarches; & la brutale fureur des habitans de Sodome ne prouve que trop que les anges de Loth avaient un corps. Il ſerait même difficile de comprendre comment les anges auraient parlé aux hommes, & comment

on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru sous la figure humaine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée de Dieu. Il parle le langage humain avec Adam & Eve; il parle même au serpent; il se promène dans le jardin d'Eden à l'heure de midi. Il daigne converser avec Abraham, avec les patriarches, avec Moïse. Plus d'un commentateur a cru même que ces mots de la Genèse, *faisons l'homme à notre image*, pouvaient être entendus à la lettre; que le plus parfait des êtres de la terre était une faible ressemblance de la forme de son créateur; & que cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chûte des Anges transformés en Diables, en Démons, soit le fondement de la religion juive & de la chrétienne, il n'en est pourtant rien dit dans la Genèse, ni dans la loi, ni dans aucun livre canonique. La Genèse dit expressément qu'un serpent parla à Eve & la séduisit. Elle a soin de remarquer que le serpent était le plus habile, le plus rusé de tous les animaux; & nous avons observé que toutes les nations avaient cette opinion du serpent. La Genèse marque encore positivement que la haine des hommes pour les serpents vient du mauvais office que cet animal rendit au genre humain; que c'est depuis ce temps-là qu'il cherche à nous mordre, que nous cher-

chons à l'écraser ; & qu'enfin il est condamné pour sa mauvaise action à ramper sur le ventre, & à manger la poussière de la terre. Il est vrai que le serpent ne se nourrit point de terre ; mais toute l'antiquité le croyait.

Il semble à notre curiosité que c'était-là le cas d'apprendre aux hommes que ce serpent était un des anges rebelles devenus démons, qui venait exercer sa vengeance sur l'ouvrage de Dieu & le corrompre. Cependant, il n'est aucun passage dans le Pentateuque dont nous puissions inférer cette interprétation. En ne consultant que nos faibles lumières.

Sathan paraît dans Job le maître de la terre, subordonné à Dieu. Mais quel homme un peu versé dans l'antiquité ne sait que ce mot *Sathan* était Caldéen, que ce Sathan était l'Arimane des Perses adopté par les Caldéens, le mauvais principe qui dominait sur les hommes ? Job est représenté comme un pasteur Arabe, vivant sur les confins de la Perse. Nous avons déjà dit que les mots Arabes conservés dans la traduction hébraïque de cette ancienne allégorie, montrent que le livre fut d'abord écrit par des Arabes. Flavian Joseph, qui ne le compte point parmi les livres du Canon Hébreu, ne laisse aucun doute sur ce sujet.

Les démons, les diables, chassés d'un globe du Ciel, précipités dans le centre de notre globe, & s'échapant de leur pri-

ſon pour tenter les hommes, ſont regardés depuis pluſieurs ſiècles comme les auteurs de notre damnation. Mais encore une fois, c'eſt une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'ancien teſtament. C'eſt une vérité de tradition.

Quelques commentateurs ont écrit que ce paſſage d'Iſaïe, *Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, qui paraiſſait le matin?* déſigne la chûte des anges, & que c'eſt Lucifer qui ſe déguiſa en ſerpent pour faire manger la pomme à Eve & à ſon mari.

Mais en vérité, une allégorie ſi étrangère reſſemble à ces énigmes qu'on faiſoit imaginer autrefois aux jeunes écoliers dans les collèges. On expoſoit, par exemple, un tableau repréſentant un vieillard & une jeune fille. L'un diſait, c'eſt l'hiver & le printemps; l'autre, c'eſt la neige & le feu; un autre, c'eſt la roſe & l'épine, ou bien, c'eſt la force & la faibleſſe: & celui qui avait trouvé le ſens le plus éloigné du ſujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

Il en eſt préciſément de même de cette application ſingulière de l'étoile du matin au Diable. Iſaïe dans ſon 14[e] chap. en inſultant à la mort d'un roi de Babylone, lui dit: *à ta mort on a chanté à gorge déployée; les ſapins, les cèdres s'en ſont réjouis. Il n'eſt venu depuis aucun exacteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur eſt-elle deſcendue au tombeau malgré le ſon de tes*

musettes ? comment es-tu couché avec les vers & la vermine ? comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin, Hélel, toi qui pressais les nations, tu es abattue en terre.

On a traduit cet *Helel* en Latin par Lucifer ; on a donné depuis ce nom au diable, quoiqu'il y ait assurément peu de raport entre le diable & l'étoile du matin. On a imaginé que ce diable étant une étoile tombée du ciel, était un ange qui avait fait la guerre à Dieu : il ne pouvait la faire lui seul, il avait donc des compagnons. La fable des géants armés contre les dieux répandue chez toutes les nations, est selon plusieurs commentateurs une imitation profane de la tradition qui nous aprend que des anges s'étaient soulevés contre leur maître. Cette idée reçut une nouvelle force de l'épitre de St. Jude, où il est dit. » *Dieu a gardé dans » les ténébres, enchaînés jusqu'au jugement » du grand jour, les anges qui ont dégé- » néré de leur origine, & qui ont abandon- » né leur propre demeure..... Malheur à » ceux qui ont suivi les traces de Caïn..... » desquels Enoc septiéme homme après Adam » a prophétisé, en disant, Voici le sei- » gneur est venu avec ses millions de » saints, &c.*

On s'imagina qu'Enoc avait laissé par écrit l'histoire de la chûte des anges. Mais il y a deux choses importantes à observer ici. Premiérement, Enoc n'écrivit pas

plus que Seth, à qui les Juifs attribuèrent des livres ; & le faux Enoc que cite St. Jude, est reconnu pour être forgé par un Juif. (*a*) Secondement, ce faux Enoc ne dit pas un mot de la rébellion & de la chûte des anges avant la formation de l'homme. Voici mot à mot ce qu'il dit dans ses *Egregori*.

» Le nombre des hommes s'étant pro-
» digieusement accru, ils eurent de très-
» belles filles ; les anges, les vaillants,
» *Egregori*, en devinrent amoureux, & fu-
» rent entraînés dans beaucoup d'erreurs.
» Ils s'animèrent entr'eux ; ils se dirent,
» Choisissons-nous des femmes parmi les
» filles des hommes de la terre. Semiaxas
» leur prince dit, Je crains que vous n'o-
» siez pas accomplir un tel dessein, & que
» je ne demeure seul chargé du crime.

(*a*) Il faut pourtant que ce livre d'Enoc ait quelque antiquité, car on le trouve cité plusieurs fois dans le testament des douze patriarches, autre livre Juif, retouché par un chrétien du premier siècle : & ce testament des douze patriarches est même cité par St. Paul dans sa première épitre aux Thessaloniciens, si c'est citer un passage que de le répéter mot pour mot. Le testament du patriarche Ruben porte au chap. 6. *La colère du Seigneur tomba enfin sur eux.* Et St Paul dit précisément les mêmes paroles. Au reste, ces douzes testaments ne sont pas conformes à la Genese dans tous les faits. L'inceste de Juda, par exemple, n'y est pas raporté de la même manière. Juda dit qu'il abusa de sa belle-fille étant ivre. Le testament de Ruben a cela de particulier, qu'il admet dans l'homme sept organes des sens au lieu de cinq ; il compte la vie & l'acte de la génération pour deux sens. Au reste, tous ces patriarches se répentent dans ce testament d'avoir vendu leur frère Joseph.

» Tous répondirent, Faisons serment » d'exécuter notre dessein, & dévouons-» nous à l'anathême si nous y manquons. » Ils s'unirent donc par serment & firent » des imprécations. Ils étaient deux cens » en nombre. Ils partirent ensemble du » temps de Jared, & allèrent sur la mon-» tagne appellée Hermonim à cause de » leur serment. Voici le nom des princi-» paux, Semiaxas, Atarculph, Araciel, » Chobabiel Hosampsich, Zaciel Parmar, » Thausaël, Samiel, Tiriel, Sumiel.

» Eux & les autres prirent des femmes » l'an onze cent soixante & dix de la » création du monde. De ce commerce » nâquirent trois genres d'hommes, les » géants Naphilim &c.

L'auteur de ce fragment, écrit de ce stile qui semble appartenir aux premiers temps; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages; il n'oublie pas les dates, point de refléxions, point de maximes, c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixiéme chapitre de la Genèse: » Or en ce temps il y avait des géants » sur la terre, car les enfans de Dieu » ayant eu commerce avec les filles des » hommes, elles enfantèrent les puissants » du siècle.

Le livre d'Enoc & la Genèse sont entiérement d'accord sur l'accouplement des

anges avec les filles des hommes, & sur la race des géants qui en nâquit. Mais ni cet Enoc, ni aucun livre de l'ancien testament, ne parle de la guerre des anges contre Dieu, ni de leur défaite, ni de leur chûte dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre humain.

Il n'est question des esprits malins & du diable que dans l'allégorie de Job, dont nous avons parlé, laquelle n'est pas un livre Juif, & dans l'aventure de Tobie. Le diable Asmodée, ou Shammadey qui étrangla les sept premiers maris de Sara, & que Raphaël fit déloger avec la fumée du foie d'un poisson, n'était point un diable Juif, mais Persan. Raphaël l'alla enchaîner dans la haute Egypte; mais il est constant que les Juifs n'ayant point d'enfer, ils n'avaient point de diables. Ils ne commencèrent que fort tard à croire l'immortalité de l'ame & un enfer, & ce fut quand la secte des Pharisiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penser que le serpent qui tenta Eve fût un diable, un ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui sert de fondement à tout l'édifice ne fut posée que la dernière. Nous n'en révérons pas moins l'histoire de la chûte des anges devenus diables; mais nous ne savons où en trouver l'origine.

On appella diables Belzebuth, Belphégor, Astaroth; mais c'étaient d'anciens dieux de Sirie. Belphégor était le Dieu

du mariage ; Belzebuth, ou Bel-ſe-buth, ſignifiait le Seigneur qui préſerve des inſectes. Le roi Okoſias même l'avait conſulté comme un dieu, pour ſavoir s'il guérirait d'une maladie ; & Elie indigné de cette démarche avait dit, *N'y a-t-il point de Dieu en Iſraël pour aller conſulter le Dieu d'Accaron ?*

Aſtaroth était la lune, & la lune ne s'attendait pas à devenir diable.

L'apôtre Jude dit encore *que le diable ſe querella avec l'ange Michaël au ſujet du corps de Moïſe.* Mais on ne trouve rien de ſemblable dans le canon des Juifs. Cette diſpute de Michaël avec le diable n'eſt que dans un livre apocriphe intitulé, *Analipſes de Moïſe*, cité par Origène dans le troiſième livre de ſes principes.

Il eſt donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de diables juſques vers le temps de leur captivité à Babylone. Ils puiſèrent cette doctrine chez les Perſes qui la tenaient de Zoroaſtre.

Il n'y a que l'ignorance, le fanatiſme & la mauvaiſe foi qui puiſſent nier tous ces faits ; & il faut ajouter que la religion ne doit pas s'effrayer des conſéquences. Dieu a certainement permis que la croyance aux bons & aux mauvais génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenſes & aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité avant de parvenir au peuple Juif. Notre ſainte religion

a consacré cette doctrine ; elle a établi ce que les autres avaient entrevu ; & ce qui n'était chez les anciens qu'une opinion, est devenu par la révélation une vérité divine.

CHAPITRE XLIX.

Si les Juifs ont enseigné les autres nations, où s'ils ont été enseignés par elles.

Les livres sacrés n'ayant jamais décidé si les Juifs avaient été les maîtres ou les disciples des autres peuples, il est permis d'examiner cette question.

Philon, dans sa rélation de sa mission auprès de Caligula, commence par dire qu'*Israël* est un terme Caldéen, que c'est un nom que les Caldéens donnèrent aux justes consacrés à Dieu, qu'*Israël* signifie *voyant Dieu*. Il parait donc prouvé par cela seul que les Juifs n'appellèrent Jacob *Israël*, qu'ils ne se donnèrent le nom d'*Israëlites*, que lorsqu'ils eurent quelque connaissance du Caldéen. Or ils ne purent avoir connaissance de cette langue que quand ils furent esclaves en Caldée. Est-il vraisemblable que dans les déserts de l'Arabie pétrée, il eussent apris déjà le Caldéen ?

Flavian Joseph, dans sa réponse à Appion, à Lisimaque & à Molon (liv. 2. ch. 5.) avoue en propres termes. *Que ce*

ſont les Egyptiens qui apprirent à d'autres nations à ſe faire circoncire, comme Hérodote le témoigne. En effet, ſerait-il probable que la nation antique & puiſſante des Egyptiens, eût pris cette coûtume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, & qui de ſon aveu ne fut circoncis que ſous Joſué ?

Les livres ſacrés eux-mêmes nous apprennent que Moïſe avait été nourri dans les ſciences des Egyptiens, & ils ne diſent nulle part que les Egyptiens ayent jamais rien appris des Juifs. Quand Salomon voulut bâtir ſon temple & ſon palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au roi de Tyr ? il eſt dit même qu'il donna vingt villes au roi Hiram, pour obtenir des ouvriers & des cèdres : c'était ſans doute payer bien chèrement, & le marché eſt étrange ; mais jamais les Tyriens demandèrent-ils des artiſtes Juifs ?

Le même Joſeph, dont nous avons parlé, avoue que ſa nation, qu'il s'efforce de relever, *n'eut long-temps aucun commerce avec les autres nations*, qu'elle fut *ſur-tout inconnue des Grecs, qui connaiſſaient les Scythes & les Tartares. Faut-il s'étonner* (ajoute-t-il, liv. 1er, ch. 5.) que *notre nation éloignée de la mer, & ne ſe piquant point de rien écrire, ait été ſi peu connue ?*

Lorſque le même Joſeph raconte avec ſes exagérations ordinaires, la maniere auſſi honorable qu'incroyable, dont le roi Ptolomée Philadelphe acheta une traduction

Grecque des livres Juifs faite par des Hébreux dans la ville d'Alexandrie, Joseph, dis-je, ajoute que Démétrius de Phalère, qui fit faire cette traduction pour la bibliothèque de son roi, demanda à l'un des traducteurs, » comment il se pouvait faire » qu'aucun historien, aucun poëte étran- » ger n'eût jamais parlé des loix Juives; le traducteur répondit, » Comme ces » loix sont toutes divines, personne n'a » osé entreprendre d'en parler, & ceux » qui ont voulu le faire en ont été châtiés » de Dieu. Théopompe voulant en insé- » rer quelque chose dans son histoire, » perdit l'esprit durant trente jours; mais » ayant reconnu dans un songe qu'il était » devenu fou pour avoir voulu pénétrer » dans les choses divines, & en faire » part aux prophanes, * il appaisa la co- » lère de Dieu par ses prieres, & rentra » dans son bon sens.

» Théodecte, poëte Grec, ayant mis » dans une tragédie quelques passages qu'il » avait tirés de nos livres saints, devint » aussi-tôt aveugle, & ne recouvra la vue » qu'après avoir reconnu sa faute.

Ces deux contes de Joseph, indignes de l'histoire, & d'un homme qui a le sens commun, contredisent à la vérité les éloges qu'il donne à cette traduction Grecque des livres Juifs; car si c'était un crime d'en insérer quelque chose dans une autre

* Joseph, hist. des Juifs, liv. 12. ch. 2.

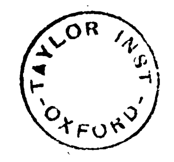
langue, c'était ſans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître. Mais au moins Joſeph en raportant ces deux hiſtoriettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaiſſance des livres de ſa nation.

Au contraire, dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnèrent aux lettres Grecques; on les appella les Juifs Helléniſtes. Il eſt donc indubitable que les Juifs depuis Alexandre prirent beaucoup de choſes des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Aſie mineure, & d'une partie de l'Egypte, & que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux.

CHAPITRE L.

Des Romains. Commencement de leur Empire & de leur Religion, leur tolérance.

LES Romains ne peuvent point être comptés parmi les nations primitives. Ils ſont trop nouveaux. Rome n'exiſte que ſept cent cinquante ans avant notre Ere vulgaire. Quand elle eut des rites & des loix, elle les tint des Toſcans & des Grecs. Les Toſcans lui communiquèrent la ſuperſtition des augures, ſuperſtition pourtant fondée ſur des obſervations phyſiques, ſur le paſſage des oiſeaux dont on augurait les changemens de l'atmoſphère. Il ſemble



que toute superstition ait une chose naturelle pour principe, & que bien des erreurs soient nées d'une vérité dont on abuse.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des loix & des dieux chez un autre, devait être un peuple petit & barbare; aussi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire, du temps des rois & des premiers consuls, n'était pas si étendu que celui de Raguse. Il ne faut pas sans doute entendre par ce nom de Roi, des monarques tels que Cirus & ses successeurs. Le chef d'un petit peuple de brigands, ne peut jamais être despotique. Les dépouilles se partagent en commun, & chacun défend sa liberté comme son bien propre. Les premiers rois de Rome étaient des capitaines de flibustiers.

Si l'on en croit les historiens Romains, ce petit peuple commença par ravir les filles & les biens de ces voisins. Il devait être exterminé; mais la férocité & le besoin qui le portait à ses rapines, rendirent ses injustices heureuses; il se soutint étant toujours en guerre; & enfin, au bout de quatre siècles, étant bien plus aguerri que tous les autres peuples, il les soumit tous les uns après les autres, depuis le fond du golphe Adriatique jusqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage, l'amour de la patrie domina toujours jusqu'au temps

de Silla. Cet amour de la patrie consista pendant plus de quatre cens ans, à rapporter à la masse commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'est la vertu des voleurs. Aimer la patrie, c'était tuer & dépouiller les autres hommes. Mais dans le sein de la république il y eut de très-grandes vertus. Les Romains policés avec le temps, policèrent tous les barbares vaincus, & devinrent enfin les législateurs de l'occident.

Les Grecs paraissent dans les premiers temps de leurs républiques une nation supérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne sortent des repaires de leurs sept montagnes avec des poignées de foin, *manipli*, qui leur servent de drapeaux, que pour piller des villages voisins. Ceux-là au contraire ne sont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq milles à la ronde les Eques, les Volsques, les Antiates. Les Grecs repoussent les armées innombrables du grand roi de Perse, & triomphent de lui sur terre & sur mer. Ces Grecs vainqueurs cultivent & perfectionnent tous les beaux arts; & les Romains les ignorent tous, jusques vers le temps de Scipion l'Africain.

J'observerai ici sur leur religion deux choses importantes; c'est qu'ils adoptèrent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs, & qu'au fond le sénat & les Empereurs re-

connurent toujours un Dieu suprême, ainsi que la plupart des Philosophes, & des poëtes de la Grèce.

La tolérance de toutes les religions était une loi naturelle, gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourrait-il forcer un autre être à penser comme lui ? mais quand un peuple est rassemblé, quand la religion est devenue une loi de l'état, il faut se soumettre à cette loi. Or les Romains par leurs loix adoptèrent tous les dieux des Grecs, qui eux-mêmes avaient des autels pour les Dieux inconnus, comme nous l'avons déjà remarqué.

Les ordonnances des douze tables portent ; *separatim nemo habessit deos neve advenas nisi publice adscitos* : que personne n'ait des dieux étrangers & nouveaux sans la sanction publique. On donna cette sanction à plusieurs cultes ; tous les autres furent tolérés. Cette association de toutes les divinités du monde, cette espèce d'hospitalité divine fut le droit des gens de toute l'antiquité, excepté peut-être chez un ou deux petits peuples.

Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de religion. C'était bien assez que l'ambition, la rapine versassent le sang humain, sans que la religion achevât d'exterminer le monde.

Il est encore très-remarquable que chez les Romains on ne persécuta jamais per-

ſonne pour ſa maniere de penſer. Il n'y en a pas un ſeul exemple depuis Romulus juſqu'à Domitien, & chez les Grecs il n'y eut que le ſeul Socrate.

Il eſt encore inconteſtable que les Romains comme les Grecs, adoraient un Dieu ſuprême. Leur Jupiter était le ſeul qu'on regardât comme le maître du tonnerre, comme le ſeul que l'on nommât le Dieu très-grand & très-bon, *Deus optimus maximus*. Ainſi de l'Italie à l'Inde & à la Chine, vous trouvez le culte d'un Dieu ſuprême & la tolérance dans toutes les nations connues.

A cette connaiſſance d'un dieu, à cette indulgence univerſelle, qui ſont par-tout le fruit de la raiſon cultivée, ſe joignit une foule de ſuperſtitions qui étaient le fruit ancien de la raiſon commencée & erronnée. On ſait bien que les poulets ſacrés & la déeſſe Pertunda & la déeſſe Cloacina ſont ridicules.

Pourquoi les vainqueurs & les légiſlateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces ſottiſes? C'eſt qu'étant anciennes elles étaient chères au peuple & qu'elles ne nuiſaient point au gouvernement. Les Scipions, les Paul-Emiles, les Cicerons, les Catons, les Céſars avaient autre choſe à faire qu'à combattre les ſuperſtitions de la populace. Quand une vieille erreur eſt établie, la politique s'en ſert comme d'un mords que le vulgaire s'eſt mis lui-même dans la bouche, juſqu'à ce qu'une autre

superstition vienne la détruire, & que la politique profite de cette seconde erreur, comme elle a profité de la premiere.

CHAPITRE LI.

Questions sur les Conquêtes des Romains, & leur Décadence.

POurquoi les Romains qui n'étaient que trois mille habitans, & qui n'avaient qu'un bourg de mille pas de circuit sous Romulus, devinrent-ils avec le temps les plus grands conquérants de la terre; & d'où vient que les Juifs qui prétendent avoir eu six cens trente mille soldats en sortant d'Egypte, qui ne marchoient qu'au milieu des miracles, qui combattoient sous le Dieu des armées, ne purent-ils jamais parvenir à conquérir seulement Tyr & Sidon dans leur voisinage? pas même à être jamais à portée de les attaquer? Pourquoi ces Juifs furent-ils presque toujours dans l'esclavage? Ils avaient tout l'enthousiasme & toute la férocité qui devaient faire des conquérants, le Dieu des armées était toujours à leur tête; & cependant ce sont les Romains éloignés d'eux de dix-huit cens milles qui viennent à la fin les subjuguer & les vendre au marché.

N'est-il pas clair (humainement parlant & ne considérant que les causes secondes) que si les Juifs qui espéraient la conquête

du monde, ont été presque toujours asservis, ce fut leur faute ? Et si les Romains dominèrent, ne le méritèrent-ils pas par leur courage & par leur prudence ? Je demande très-humblement pardon aux Romains de les comparer un moment avec les Juifs.

Pourquoi les Romains pendant plus de quatre cens cinquante ans ne purent-ils conquérir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieues ? N'est-ce point parce qu'ils étaient en très-petit nombre, & qu'ils n'avaient successivement à combattre que de petits peuples comme eux ? Mais enfin, ayant incorporé avec eux leurs voisins vaincus, ils eurent assez de force pour résister à Pyrrhus.

Alors toutes les petites nations qui les entouraient étant devenues Romaines, il s'en forma un peuple tout guerrier assez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employèrent-ils sept cens années à se donner enfin un Empire à peu près aussi vaste que celui qu'Alexandre conquit en sept ou huit années ? est-ce parce qu'ils eurent toujours à combattre des nations belliqueuses, & qu'Alexandre eut à faire à des peuples amollis ?

Pourquoi cet empire fut-il détruit par des barbares ? Ces barbares n'étaient-ils pas plus robustes, plus guerriers que les Romains, amollis à leur tour sous Honorius & sous ses successeurs ? Quand

les Cimbres vinrent menacer l'Italie du temps de Marius, les Romains durent prévoir que les Cimbres, c'est-à-dire, les peuples du Nord, déchireraient l'Empire lorsqu'il n'y aurait plus de Marius.

La faiblesse des Empereurs, les factions de leurs ministres & de leurs eunuques, la haine que l'ancienne religion de l'empire portait à la nouvelle, les querelles sanglantes élevées dans le Christianisme, les disputes théologiques substituées au maniement des armes, & la mollesse à la valeur, des multitudes de moines remplaçant les agriculteurs & les soldats, tout appellait ces mêmes barbares qui n'avaient pu vaincre la république guerrière, & qui accablèrent Rome languissante, sous des Empereurs cruels, efféminés & dévots.

Lorsque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns inondèrent l'Empire romain, quelles mesures les deux Empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages? La différence de *l'Omoosios* à *l'Omousios* mettait le trouble dans l'Orient & dans l'Occident. Les persécutions théologiques achevaient de tout perdre. Nestorius patriarche de Constantinople, qui eut d'abord un grand crédit sous Théodose second, obtint de cet Empereur qu'on persécutât ceux qui pensaient qu'on devoit rebatiser les Chrétiens apostats repentants, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la Pâque le 14 de la lune de Mars, ceux

qui ne faisoient pas plonger trois fois les batisés ; enfin il tourmenta tant les Chrétiens, qu'ils le tourmentèrent à leur tour. Il appella la Sainte Vierge *Antropotokos* ; ses ennemis qui voulaient qu'on l'appellât *Theotokos*, & qui sans doute avaient raison, puisque le concile d'Ephèse décida en leur faveur, lui suscitèrent une persécution violente. Ces querelles occupèrent tous les esprits. Mais pendant qu'on disputait, les Barbares se partageaient l'Europe & l'Afrique.

Mais pourquoi Alaric, qui au commencement du cinquieme siècle marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Constantinople, lorsqu'il était maître de la Thrace ? Comment hazarda-t-il de se trouver pressé entre l'Empire d'Orient & celui d'Occident ? Est il naturel qu'il voulût passer les Alpes & l'Apennin lorsque Constantinople tremblante s'offrait à sa conquête ? Les Historiens de ces temps-là, aussi mal instruits que les peuples étaient mal gouvernés ne nous dévelopent point ce mystère ; mais il est aisé de le deviner. Alaric avait été général d'armée sous Théodose premier, Prince violent, dévot & imprudent, qui perdit l'empire en confiant sa défense aux Goths. Il vainquit avec eux son compétiteur Eugène ; mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes. Théodose soudoyait Alaric & ses Goths. Cette paie devint un

tribut quand Arcadius fils de Théodose fut sur le trône de l'Orient. Alaric épargna donc son tributaire pour aller tomber sur Honorius & sur Rome.

Honorius avait pour général le célébre Stilicon, le seul qui pouvait défendre l'Italie, & qui avait déjà arrêté les efforts des Barbares. Honorius sur de simples soupçons lui fit trancher la tête sans forme de procès. Il était plus aisé d'assassiner Stilicon que de battre Alaric. Cet indigne Empereur retiré à Ravenne, laissa le Barbare qui lui était supérieur en tout, mettre le siége devant Rome. L'ancienne maîtresse du monde se racheta du pillage au prix de cinq mille livres pesant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de soie, trois mille de pourpre, & trois mille livres d'épicerie. Les denrées de l'Inde servirent à la rançon de Rome.

Honorius ne voulut pas tenir le traité. Il envoya quelques troupes qu'Alaric extermina. Il entra dans Rome en 409, & un Goth y créa un Empereur qui devint son premier sujet. L'année d'après trompé par Honorius, il le punit en saccageant Rome. Alors tout l'Empire d'Occident fut déchiré; les habitants du Nord y pénétrèrent de tous côtés, & les Empereurs d'Orient ne se maintinrent qu'en se rendant tributaires.

C'est ainsi que Théodose second le fut d'Attila. L'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique

l'Afrique furent la proie de quiconque voulut y entrer. Ce fut là le fruit de la politique forcée de Constantin, qui avait transféré l'empire Romain en Thrace.

N'y a-t-il pas visiblement une destinée qui fait l'accroissement & la ruine des États ? Qui aurait prédit à Auguste qu'un jour le Capitole serait occupé par un prêtre d'une religion tirée de la religion Juive, aurait bien étonné Auguste. Pourquoi ce prêtre s'est-il enfin emparé de la Ville des Scipions & des Césars ? C'est qu'il l'a trouvée dans l'anarchie. Il s'en est rendu le maître presque sans effort, comme les Evêques d'Allemagne vers le treizieme siècle devinrent souverains des peuples dont ils étaient pasteurs.

Tout événement en amene un autre auquel on ne s'attendait pas. Romulus ne croyait fonder Rome ni pour les Princes Goths, ni pour des Evêques. Alexandre n'imagina pas qu'Alexandrie appartiendrait aux Turcs ; & Constantin n'avait pas bâti Constantinople pour Mahomet second.

CHAPITRE LII.

Des premiers Peuples qui écrivent l'Histoire, & des Fables des premiers Historiens.

IL est incontestable que les plus anciennes annales du monde sont celles de la Chine. Ces annales se suivent sans interruption toutes circonstanciées, toutes sages, sans aucun mêlange de merveilleux, toutes appuyées sur des observations astronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans. Elles remontent encore à plusieurs siècles au delà sans dates précises à la vérité, mais avec cette vraisemblance qui semble approcher de la certitude. Il est bien probable que des nations puissantes, telles que les Indiens, les Egyptiens, les Caldéens, les Siriens qui avaient de grandes villes, avaient aussi des annales.

Les peuples errants doivent être les derniers qui aient écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives & de les conserver, parce qu'ils ont peu de besoins, peu de loix, peu d'événements, qu'ils ne sont occupés que d'une subsistance précaire, & qu'une tradition orale leur suffit. Une bourgade n'eut jamais d'histoire, un peuple errant encore moins, une simple ville très-rarement.

L'hiſtoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard; on commence par quelques regiſtres très-ſommaires, qui ſont conſervés autant qu'ils peuvent l'être dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuſe détruit ſouvent ces annales, & il faut recommēncer vingt fois comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation; ce n'eſt qu'au bout de pluſieurs ſiècles qu'une hiſtoire un peu détaillée peut ſuccéder à ces régiſtres informes; & cette première hiſtoire eſt toujours mêlée d'un faux merveilleux, par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainſi les Grecs n'eurent leur Hérodote que dans la quatre-vingtieme Olimpiade, plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. Fabius Pictor, le plus ancien hiſtorien des Romains, n'écrivit que du temps de la ſeconde guerre contre Carthage, environ 540 ans après la fondation de Rome.

Or ſi ces deux nations, les plus ſpirituelles de la terre, les Grecs & les Romains nos maîtres, ont commencé ſi tard leur hiſtoire, ſi nos nations ſeptentrionales n'ont eu aucun hiſtorien avant Grégoire de Tours, croira-t-on de bonne foi que des Tartares vagabonds qui dorment ſur la neige, ou des Troglodites qui ſe cachent dans des cavernes, ou des Arabes errants & voleurs, qui errent dans

des montagnes de sable, aient eu des Thucidides & des Xénophons? peuvent-ils savoir quelque chose de leurs ancêtres? peuvent-ils acquérir quelque connoissance avant d'avoir eu des villes, avant de les avoir habitées, avant d'y avoir appellé tous les arts dont ils étaient privés?

Si les Samoyèdes, ou les Nazamons, ou les Esquimaux venaient nous donner des annales antidatées de plusieurs siècles, remplies des plus étonnants faits d'armes, & d'une suite continuelle de prodiges qui étonnent la nature, ne se moqueroit-on pas de ces pauvres sauvages? Et si quelques personnes amoureuses du merveilleux ou intéressées à le faire croire, donnaient la torture à leur esprit pour rendre ces sottises vraisemblables, ne se moqueroit-on pas de leurs efforts? & s'ils joignaient à leur absurdité l'insolence d'affecter du mépris pour les savants, & la cruauté de persécuter ceux qui douteraient, ne seraient-ils pas les plus exécrables des hommes? Qu'un Siamois vienne me conter les métamorphoses de Sammonocodom; & qu'il me menace de me brûler si je lui fais des objections, comment dois-je en user avec ce Siamois?

Les historiens Romains nous content à la vérité que le Dieu Mars fit deux enfants à une Vestale, dans un siècle où l'Italie n'avait point de Vestales; qu'une louve nourrit ces deux enfans au lieu de les dé-

vorer comme nous l'avons déjà vu; que Castor & Pollux combattirent pour les Romains; que Curtius se jetta dans un gouffre, & que le gouffre se referma; mais le sénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui doutèrent de tous ces prodiges : il fut permis d'en rire dans le Capitole.

Il y a dans l'histoire Romaine des événements très-possibles, qui sont très-peu vraisemblables. Plusieurs savants hommes ont déjà révoqué en doute l'aventure des oies qui sauvèrent Rome, & celle de Camille qui détruisit entierement l'armée des Gaulois. La victoire de Camille brille beaucoup à la vérité dans Tite-Live; mais Polibe plus ancien que Tite-Live, & plus homme d'état, dit précisément le contraire; il assure que les Gaulois craignant d'être attaqués par les Vénètes partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de Tite-Live ou de Polibe? au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encore du supplice de Régulus qu'on fait enfermer dans un coffre armé en dedans de pointes de fer? Ce genre de mort est assurément unique. Comment ce même Polibe, presque contemporain, Polibe qui était sur les lieux, qui a écrit si supérieurement la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il passé sous silence un fait aussi extraor-

dinaire, auſſi important, & qui aurait ſi bien juſtifié la mauvaiſe foi dont les Romains en uſèrent avec les Carthaginois ? Comment ce peuple aurait-il oſé violer ſi barbarement le droit des gens avec Régulus, dans le tems que les Romains avaient entre leurs mains pluſieurs principaux citoyens de Carthage ſur leſquels ils auraient pu ſe venger ?

Enfin, Diodore de Sicile rapporte dans un de ſes fragments, que les enfants de Régulus ayant fort maltraité des priſonniers Carthaginois, le ſénat Romain les réprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juſte vengeance aux fils de Régulus, ſi leur père avait été aſſaſſiné à Carthage ? L'hiſtoire du ſupplice de Régulus s'établit avec le temps, la haine contre Carthage lui donna cours; Horace la chanta, & on n'en douta plus.

Si nous jettons les yeux ſur les premiers temps de notre hiſtoire de France, tout en eſt peut-être auſſi faux qu'obſcur & dégoûtant; du moins il eſt bien difficile de croire l'aventure de Childéric & d'une Bazine femme d'un Bazin, & d'un Capitaine Romain élu Roi des Francs qui n'avaient point encore de Rois.

Grégoire de Tours eſt notre Hérodote, à cela près que le Tourangeau eſt moins amuſant, moins élégant que le Grec. Les moines qui écrivirent après Grégoire furent-ils plus éclairés & plus

véridiques? ne prodiguèrent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des assassins qui leur avaient donné des terres? Ne chargèrent-ils jamais d'opprobres des Princes sages qui ne leur avaient rien donné?

Je sais bien que les Francs qui envahirent la Gaule furent plus cruels que les Lombards qui s'emparèrent de l'Italie, & que les Visigohts qui régnèrent en Espagne. On voit autant de meurtres, autant d'assassinats dans les annales des Clovis, des Thierris, des Childeberts, des Chilperics & des Clotaires, que dans celles des Rois de Juda & d'Israël. Rien n'est assurément plus sauvage que ces temps barbares; cependant n'est-il pas permis de douter du supplice de la Reine Brunehaut?

Elle était âgée de près de quatre-vings ans, quand elle mourut en 613 ou 614. Frédegaire qui écrivait sur la fin du huitième siècle, cent cinquante ans après la mort de Brunehaut, (& non pas dans le septième siècle, comme il est dit dans l'abregé chronologique, par une faute d'impression) Frédegaire, dis-je, nous assure que le roi Clotaire, prince très-pieux, très-craignant Dieu, humain, patient, débonnaire, fit promener la reine Brunehaut sur un chameau autour de son camp, ensuite la fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale

indomptée, qui la traîna vivante ſur les chemins, lui fracaſſa la tête ſur les cailloux, la mit en pièces, après quoi elle fut brûlée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomptée, une reine de quatre-vings ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale, ne ſont pas des choſes bien communes.

Il eſt peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puiſſent tenir à une queue, & qu'on ſoit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eût-on la pieuſe attention d'inhumer Brunehaut dans un tombeau à Autun, après l'avoir brûlée dans un camp? Les moines Frédegaire & Aimoin le diſent; mais ces moines ſont-ils des de Thou & des Humes?

Il y a un autre tombeau érigé à cette reine au quinzième ſiécle dans l'abbaye de St. Martin d'Autun qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce ſépulcre un reſte d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon qu'on mit aux flancs de la cavale indomptée. C'eſt dommage qu'on n'y ait pas trouvé auſſi la corne du chameau ſur lequel on avait fait monter la reine. N'eſt-il pas poſſible que cet éperon y ait été mis par inadvertance, ou plutôt par honneur? Car, au 15e. ſiècle un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'eſt-il pas raiſonnable de ſuſpendre ſon jugement ſur cette étrange aventure ſi mal

constatée ? Il est vrai que Paquier dit que la mort de Brunehaut *avait été prédite par la Sibylle.*

Tous ces siècles de barbarie sont des siècles d'horreurs & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit ? Ils étaient presque les seuls qui sussent lire & écrire, lorsque Charlemagne ne savait pas signer son nom. Ils nous ont instruit de la date de quelques grands événements. Nous croyons avec eux que Charles Martel battit les Sarrazins ; mais qu'il en ait tué trois cens soixante mille dans la bataille, en vérité c'est beaucoup.

Ils disent que Clovis, second du nom, devint fou ; la chose n'est pas impossible ; mais que Dieu ait affligé son cerveau pour le punir d'avoir pris un bràs de S. Denis dans l'Eglise de ces moines pour le mettre dans son oratoire, cela n'est pas si vraisemblable.

Si on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'histoire de France, ou plutôt de l'histoire des rois Francs & de leurs maires, on pourrait s'efforcer de la lire. Mais comment supporter les mensonges grossiers dont elle est pleine ? On y assiége continuellement des villes & des forteresses qui n'existaient pas. Il n'y avait par-delà le Rhin que des bourgades sans murs, défendus par des palissades de pieux, & par des fossés. On sait que ce n'est que

ſous Henri l'Oiſeleur, vers l'an neuf cent vingt, que la Germanie eut des villes murées & fortifiées. Enfin, tous les détails de ces temps-là ſont autant de fables, & qui pis eſt, de fables ennuyeuſes.

CHAPITRE LIII.

Des Legiſlateurs qui ont parlé au nom des Dieux

TOut Légiſlateur profane qui oſa feindre que la Divinité lui avait dicté ſes loix, était viſiblement un blaſphémateur, & un traître; un blaſphémateur, puiſqu'il calomniait les Dieux; un traitre, puiſqu'il aſſerviſſait ſa patrie à ſes propres opinions. Il y a deux ſortes de loix, les unes naturelles, communes à tous, & utiles à tous. » Tu ne voleras ni ne tueras ton » prochain, tu auras un ſoin reſpectueux » de ceux qui t'ont donné le jour & qui » ont élevé ton enfance; tu ne raviras » pas la femme de ton frère; tu ne mentiras pas pour lui nuire; tu l'aideras » dans ſes beſoins pour mériter d'en être » ſecouru à ton tour: « voilà les loix que la nature a promulguées du fond des iſles du Japon aux rivages de nôtre Occident. Ni Orphée, ni Hermès, ni Minos, ni Licurgue, ni Numa n'avaient beſoin que Jupiter vînt au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans dans la place publique, je lui aurais crié, Arrête, ne compromets point ainsi la Divinité ; tu veux me tromper, si tu la fais descendre pour enseigner ce que nous savons tous ; tu veux sans doute la faire servir à quelqu'autre usage : tu veux te prévaloir de mon consentement à des vérités éternelles, pour arracher de moi mon consentement à ton usurpation : je te défère au peuple comme un tyran qui blasphême.

Les autres loix sont les politiques : loix purement civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établissent des éphores, tantôt des consuls, des comices par centuries, ou des comices par tribus, un aréopage ou un sénat, l'aristocratie, la démocratie ou la monarchie. Ce serait bien mal connaître le cœur humain, de soupçonner qu'il soit possible qu'un législateur profane eût jamais établi une seule de ces loix politiques au nom des Dieux, que dans la vue de son intérêt. On ne trompe ainsi les hommes que pour son profit.

Mais tous les Législateurs profanes ont-ils été des fripons, dignes du dernier suplice ? Non ; de même qu'aujourd'hui dans les assemblées des magistrats, il se trouve toujours des ames droites & élevées qui proposent des choses utiles à la

société, sans se vanter qu'elles lui ont été révélées, de même aussi parmi les législateurs il s'en est trouvé plusieurs qui ont institué des loix admirables, sans les attribuer à Jupiter ou à Minerve. Tel fut le sénat Romain qui donna des loix à l'Europe, à la petite Asie & à l'Afrique, sans les tromper; & tel de nos jours a été Pierre le grand, qui eût pu en imposer à ses sujets plus facilement qu'Hermès aux Egyptiens, Minos aux Crétois, & Zamolxis aux anciens Scythes.

Le reste manque. L'éditeur n'a rien osé ajouter au manuscrit de l'Abbé Bazin. *S'il retrouve la suite, il en fera part aux amateurs de l'histoire.*

FIN.





